

**Notre Roman Complet : Une Petite Fille Aïma, par Paul Cervièrès**

Mars 1934

**15<sup>c</sup>**

27<sup>e</sup> ANNEE

PER

R-334

CON

# La Revue Populaire



**LISEZ :**

**VOYAGE AUX ILES**

*par Ernest Archambault*

**LES INDISCRETIONS  
DU MICRO**

*par Oscar Bastien*

**LE SECRET DU  
MASQUE ANTILLAIS**

*par Guy Jasmin*

Comédie en un acte :

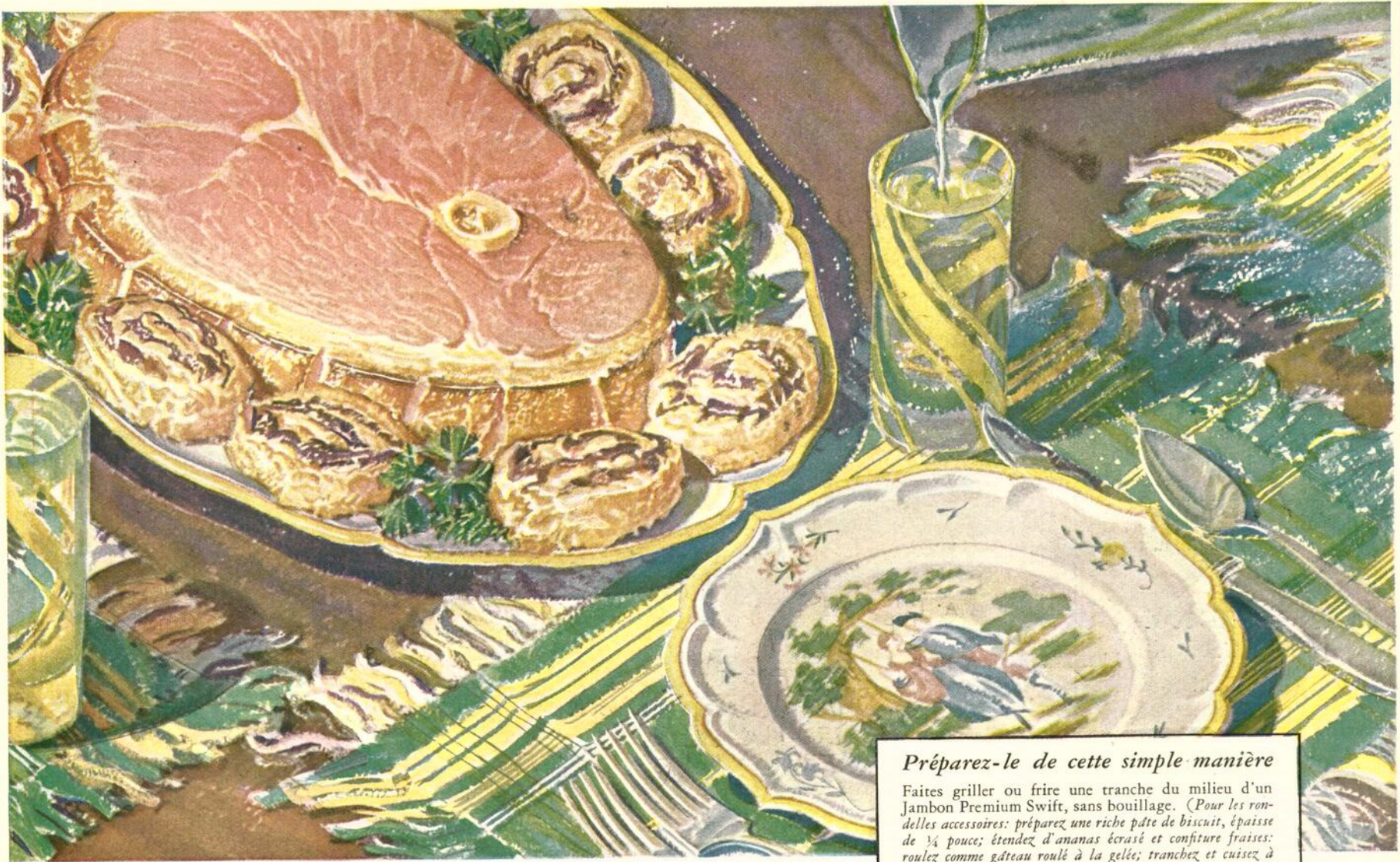
**IL FAUT QUE FEMME  
CEDE**

*par A. C. de la Lande*

# Goût plus riche..et plus doux!

## SANS BOUILLAGE!

### C'est le genre "Ovenized"



#### Préparez-le de cette simple manière

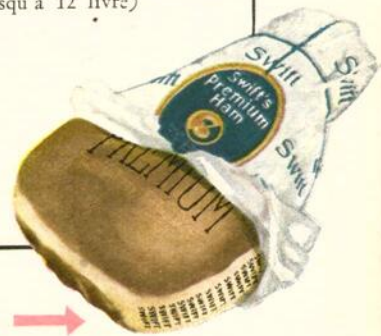
Faites griller ou frire une tranche du milieu d'un Jambon Premium Swift, sans bouillage. (Pour les rondelles accessoires: préparez une riche pâte de biscuit, épaisse de ¼ pouce; étendez d'ananas écrasé et confiture fraises; roulez comme gâteau roulé à la gelée; tranchez et cuisez à four chaud, 20 minutes.)

**Pour cuire un Jambon Premium, entier ou demi**

Mettez dans rôtissoire, ajoutez 2 tasses d'eau et couvrez. Cuisez à four lent (325°), 21 minutes par livre pour un gros jambon entier; 25 minutes par livre pour jambon plus petit (jusqu'à 12 livre) ou un demi-jambon.

Le jambon cuit, retirez-le du four. Enlevez la couenne et incisez-en la surface que vous parsemez de clous de girofle et frottez d'un mélange fait de ½ tasse cassonade et 1 c. à soupe farine. Faites brunir, à découvert, 20 min. à four modéré (400°).

Remarquez que le Jambon Premium Swift se reconnaît au pointillé brun qui se retrouve sur chaque tranche.



"QUE racontez-vous là?", direz-vous. "Un jambon si doux et si tendre que je n'ai même pas à le faire bouillir? Est-ce bien vrai?"

Certainement. Des milliers de ménagères l'ont prouvé d'une manière concluante. Essayer, c'est s'en convaincre. Vous en serez émerveillée!

Ce jambon, c'est le Premium Swift, *Ovenized*. Et ce genre de jambon tout particulier n'a pas besoin d'être bouilli pour deux raisons.

L'une est le célèbre traitement Premium. L'autre est l'*Ovenizing*. Cette façon spéciale de fumer les Jambons Premium dans des fours accentue leur douceur et leur confère en même

temps une richesse de goût unique et une tendreté extraordinaire.

Qu'il s'agisse d'une délicieuse *tranche du milieu* . . . comme dans la recette donnée à droite—d'un jambon entier ou demi, le bouillage est inutile!

Vous pouvez donc dire adieu à une corvée ennuyeuse . . . tout en servant un jambon plus délicieux. Mais, n'allez pas vous tromper: le jambon doit être du genre *Ovenized*. Tout Jambon Premium Swift est *Ovenized*. Nul autre genre ne l'est.

Swift Canadian Co., Ltd.

## JAMBON PREMIUM SWIFT

LE BACON PREMIUM SWIFT EST AUSSI OVENIZED  
PLUS TENDRE ENCORE • D'UN GOUT ENCORE PLUS RICHE

Il est *Ovenized*

# LES FEMMES DE BANQUIERS TRAITENT-ELLES

## Leurs Ongles au Cutex\_Corail\_Cardinal\_Rubis?

### CORAIL AVEC ZIBELINE

Mme Charles Morgan  
New-York

Cette élégante New-Yorkaise — Mme Charles Morgan — porte ses zibelines d'un brun foncé avec des ongles Corail Cutex. "Les polis les plus brillants sont très bien portés", dit-elle. "J'en remarque partout de nos jours, plus encore que des teintes pâles."



**"CERTAINEMENT"** répondent ces trois femmes en vue

**L**ES femmes de banquiers, chic jusqu'au bout des doigts, représentent le bon ton et les bonnes manières dans la société américaine.

Et maintenant que toutes les femmes de la société portent leurs ongles brillants, les plus timides d'entre vous n'ont plus aucune raison de résister à cette mode.

Si donc vous rêvez depuis longtemps de teindre vos ongles Cardinal avec votre nouvelle toilette printanière bleu marine — allez-y! Ou encore des ongles Corail avec votre nouvelle robe de chiffon gris.

Mais n'allez pas faire la folie d'essayer des polis douteux et de qualité inférieure. Achetez un poli digne de confiance. Achetez le Cutex.

Les 7 jolies et chic nuances Cutex sont l'oeuvre de la plus grande autorité du monde en manucure. Le poli Cutex reste en place sans se fendre ni s'écailler.

Mais rappelez-vous bien que l'important, en tout ceci, est la Variété. Examinez donc votre garde-robe du printemps et voyez à vous procurer la nuance de poli Cutex qui convient à chacune de vos toilettes.

Vous feriez peut-être mieux d'acheter toutes les teintes Cutex en une fois. Le tout est loin de coûter cher et, comme placement, vous verrez comme il vous rapportera!

**Naturel** convient à toutes les toilettes, et surtout aux couleurs claires — rouge, bleu, vert, pourpre, orange, jaune.

**Rose** teinte charmante avec robes rose pastel, mauve ou bleu. Élégante avec vert foncé, noir et brun.

**Corail** une teinte parfaite avec robes des couleurs suivantes: blanc, rose pâle, beige, gris et bleu. Aussi avec noir ou brun.

**Cardinal** offre un agréable contraste avec robes noire, blanche, ou pastel. Aussi avec gris, beige ou bleu.

**Grenat** très chic avec robes de nuances brûlées: brun, noir, blanc, beige, gris ou orange brûlé.

**Rubis** (teinte nouvelle) Un vrai rouge *rouge* que vous pouvez porter avec n'importe quel quand vous voulez être gaie.

Pour le manucure complet, employez le Cuticle Remover & Nail Cleanser Cutex, le Polish Remover, Le Poli Liquide, le Blanc pour les Ongles (Crayon ou Crème), l'Huile ou la Crème pour les Cuticules et la nouvelle Crème pour les Mains.

NORTHAM WARREN — Montréal — New-York — Paris

### CARDINAL AVEC BLEU PALE

Mme Ernest Kessler  
Philadelphie

La jeune et charmante Mme Kessler porte ici une robe d'après-midi bleu pâle, signée Jessie Franklin Turner — avec des ongles Cardinal Cutex, un rouge magnifique. "Je ne me sentirais pas tout à fait habillée sans la teinte de poli voulue. Et plus la teinte est riche, plus elle est chic."



### RUBIS AVEC VERT FONCE

Mme D. A. de Menocal  
Boston

Avec une chic robe vert foncé et un béret de Paris, Mme de Menocal teint ses ongles Rubis Cutex. "L'important est d'accorder la teinte de vos ongles à votre toilette," dit Mme de Menocal. "C'est la façon la plus moderne d'avoir du chic." A la portée de toutes les femmes.



Une généreuse bouteille de Poli Liquide Cutex et la nouvelle Roue de Couleurs vous indiquant la couleur de poli à porter avec chaque toilette — seulement 10c

NORTHAM WARREN, Dépt. 48-3  
Casier postal 2320, Montréal, Canada

Ci-inclus 10c pour la nouvelle Roue de Couleurs Cutex et une bouteille de bonne grosseur de Poli Liquide Cutex, de la teinte indiquée par mot:  
 Naturel  Rose  Corail  Cardinal  Rubis

# Poli Liquide CUTEX — seulement 35¢

Fabriqué au Canada



## Les miettes marqueront l'endroit où ce gâteau a été posé !

Disparu jusqu'à la dernière miette, là, même devant vos yeux! C'est ce qui arrivera quand vos gâteaux auront levé de la bonne façon, c'est-à-dire avec du lait sur et du Soda à Pâte "Cow Brand". Cette combinaison magique donne des résultats tellement supérieurs qu'elle est partout le choix des cuisinières habiles pour gâteaux, biscuits, gaufres, "muffins" et beignes. Si vous aimez ajouter toute une liste nouvelle de choses délicieuses à votre répertoire culinaire, envoyez le coupon ci-dessous donnant droit à un exemplaire gratuit du Livre de Cuisine du Soda à Pâte "Cow Brand". Chaque recette est éprouvée et elles sont toutes faciles à suivre.

### ★ Recouvrez Votre Entrain avec un Bain au Soda à Pâte

Rafraîchissant, revigorant, apaisant, un bain chaud où vous aurez fait dissoudre un paquet d'une demi-livre de Soda à Pâte "Cow Brand" chasse votre lassitude et vous dispose à tout entreprendre — après vous avoir laissé la peau délicieusement douce et souple.

Le Soda à Pâte "Cow Brand" est du Bicarbonate de Soude pur et il est également bon pour fins médicinales et culinaires.



Faites venir ces brochures GRATUITES

CHURCH & DWIGHT LIMITED  
2715, rue Reading, Montréal, P. Q.

Veuillez m'envoyer les brochures gratuites décrivant les utilisations du Soda à Pâte "Cow Brand" pour fins médicinales et culinaires.

Nom \_\_\_\_\_  
Adresse \_\_\_\_\_  
METTEZ VOS NOMS ET ADRESSE EN IMPRIME 37P

# La Revue Populaire

27e année, No 3, — Montréal, Mars 1934

LES PUBLICATIONS POIRIER, BESSETTE CIE, LIMITEE

Directeur de la rédaction : JEAN CHAUVIN

Entered March 23, 1908, at the Post Office of St. Albans, Vt., U.S.A., as second matter under the Act of March 3rd, 1879.

LA REVUE POPULAIRE est expédiée par la poste entre le 1er et le 5 du mois	Editeurs-Propriétaires	POIRIER, BESSETTE CIE, LIMITEE	975, rue de Bullion	MONTREAL — CANADA	Tél.: LANCASTER 5819 - 6002
			ABONNEMENT		
			Canada		
			Un an	.....	\$1.50
			Six mois	.....	.75
			Etats-Unis		
			Un an	.....	\$1.75
			Six mois	.....	.90

## SOMMAIRE

Voyage aux îles, par Ernest Archambault.....	7
A qui la faute? A la foule, par Henri Martin.....	8
La jeune chambre de commerce de Montréal, par Roland Prévost.....	9
Y a-t-il des vers dans le tombeau? par l'abbé Provancher.....	10
Les Indiscrétions du Micro, par Oscar Bastien.....	11

### Nouvelle canadienne :

Le Secret du Masques Antillais, par Guy Jasmin.....	12
Le cinéma.....	14

### Notre roman complet :

## UNE PETITE FILLE AIMA

par PAUL CERVIERES.....

Comment orner la tablette d'une cheminée.....	27
L'art des parfums, par Francine.....	28
Les plus belles mains de Londres.....	29
La mode de Paris.....	30

### Notre comédie en un acte :

## IL FAUT QUE FEMME CEDE

par A. C. DE LA LANDE.....

Pour les soirées intimes à la maison.....	32
La femme et l'exercice physique.....	33
Saviez-vous que?.....	34
Comment on met la table.....	44
La bonne cuisine.....	50
La chanson française.....	55
Les Mots Croisés.....	58

### Notre prochain roman d'amour complet :

## LE COLLIER BRISE

par CONCORDIA MERREL



"HO! HO! TU N'ES PAS RAISONNABLE... MAMAN VIENT TOUT JUSTE DE METTRE LA CHAMBRE EN ORDRE!"



"MAMAN CHÉRIE, ON VA TOUT NETTOYER EN UN CLIN D'OEIL! TU SAIS... COMME AU ROYAL CONNAUGHT!"



De la cendre sur le tapis

"Pour nettoyer facilement et rapidement," dit M. W. A. Stead, directeur de l'Hôtel Royal Connaught, à Hamilton, "notre Première Femme de Charge a recours aux Balais Mécaniques Bissell. Pour les nettoyages périodiques, nous avons des aspirateurs électriques, mais nous trouvons plus facile et plus expéditif d'employer les balais Bissell pour le ménage quotidien ordinaire. Rien n'est plus commode... car ils pénètrent même sous les meubles.



Des miettes sous la table

"Il n'est ni économique ni commode d'utiliser un aspirateur chaque fois qu'un tapis doit être balayé.



Des brins de fil, etc.

"Le Bissell est silencieux... et il ramasse n'importe quoi. Dans un hôtel ou un domicile particulier, je le trouve indispensable!"

Le nouveau Bissell est extrêmement léger. Il glisse sans bruit et sans effort. Mais — il ramassera les balayures de toutes sortes, grâce au Régleur Hi-Lo, exclusivement employé par Bissell, qui lève ou baisse automatiquement les brosses du balai, selon l'épaisseur du tapis.

Roulements à billes, brosses à poils fins, durabilité exceptionnelle — quel contraste entre le Bissell et ces balais mécaniques de qualité médiocre qui ne se recommandent que par leur prix!



Modele "Appartement" \$5.75 (\$6.00 dans l'Ouest). Les autres modèles coûtent encore moins cher. Fabrication Canadienne. Dans Tous les Bons Magasins. Demandez notre Brochure Gratuite.

Bissell Carpet Sweeper Co. of Canada Limited, Niagara Falls, Ont.

Le Nouveau BISSSELL



**MOINS DE 1¢ DE "MAGIC" ASSURE LE SUCCES**

*Ne risquez pas une poudre à pâte inférieure!*

UNE recette de gâteau ordinaire ne demande que deux ou trois cuillerées à thé de poudre à pâte—mais combien importante est cette petite quantité de poudre!

Car si cet ingrédient fait défaut, vous aurez un gâteau médiocre . . . et peut-être même aurez-vous gaspillé tous vos autres ingrédients: lait, beurre et oeufs frais, farine, sucre et essence!

Il ne faut donc pas s'étonner si les plus grandes autorités culinaires au Canada insistent autant sur l'importance d'employer la meilleure poudre à pâte—la "MAGIC." L'expérience et une infinité d'essais ont prouvé sans l'ombre d'un doute que la

"Magic" donne invariablement des résultats supérieurs et qu'elle est toujours uniforme. C'est pour cela que les experts l'emploient et la recommandent *exclusivement*.

Ne risquez pas l'emploi d'une poudre à pâte inférieure—la "Magic" est si peu coûteuse. Il vous en faut *pour moins de 1¢* pour réussir un gros gâteau. Cette dépense infime vous assure chaque fois un gâteau savoureux et d'une fine texture.

Commandez aujourd'hui une boîte de "Magic" et constatez vous aussi la supériorité de cette excellente poudre à pâte.

Les recettes de tous ces délicieux gâteaux étagés se trouvent dans le **LIVRE DE CUISINE "MAGIC"**

**GATEAU LADY BALTIMORE . . .**  
voir page 9

**GATEAU EPONGE A L'ORANGE . . .**  
voir page 12

**GATEAU ACAJOU . . .**  
voir page 10, et Givre de fudge page 14

**GATEAU ETAGE AU CHOCOLAT . . .**  
voir la recette du Gâteau étagé ordinaire, page 8, et celle du Glaçage au beurre et chocolat, page 13

**GATEAU ETAGE "DEVIL'S FOOD" . . .**  
voir page 10, et Givre bouilli page 14



"NE CONTIENT PAS D'ALUN." Cette déclaration sur chaque boîte est votre garantie que la Poudre à Pâte "Magic" ne contient ni alun ni aucun ingrédient nuisible.

Fabriquée au Canada

**UN CONSEIL AUX JEUNES HOTESSES**

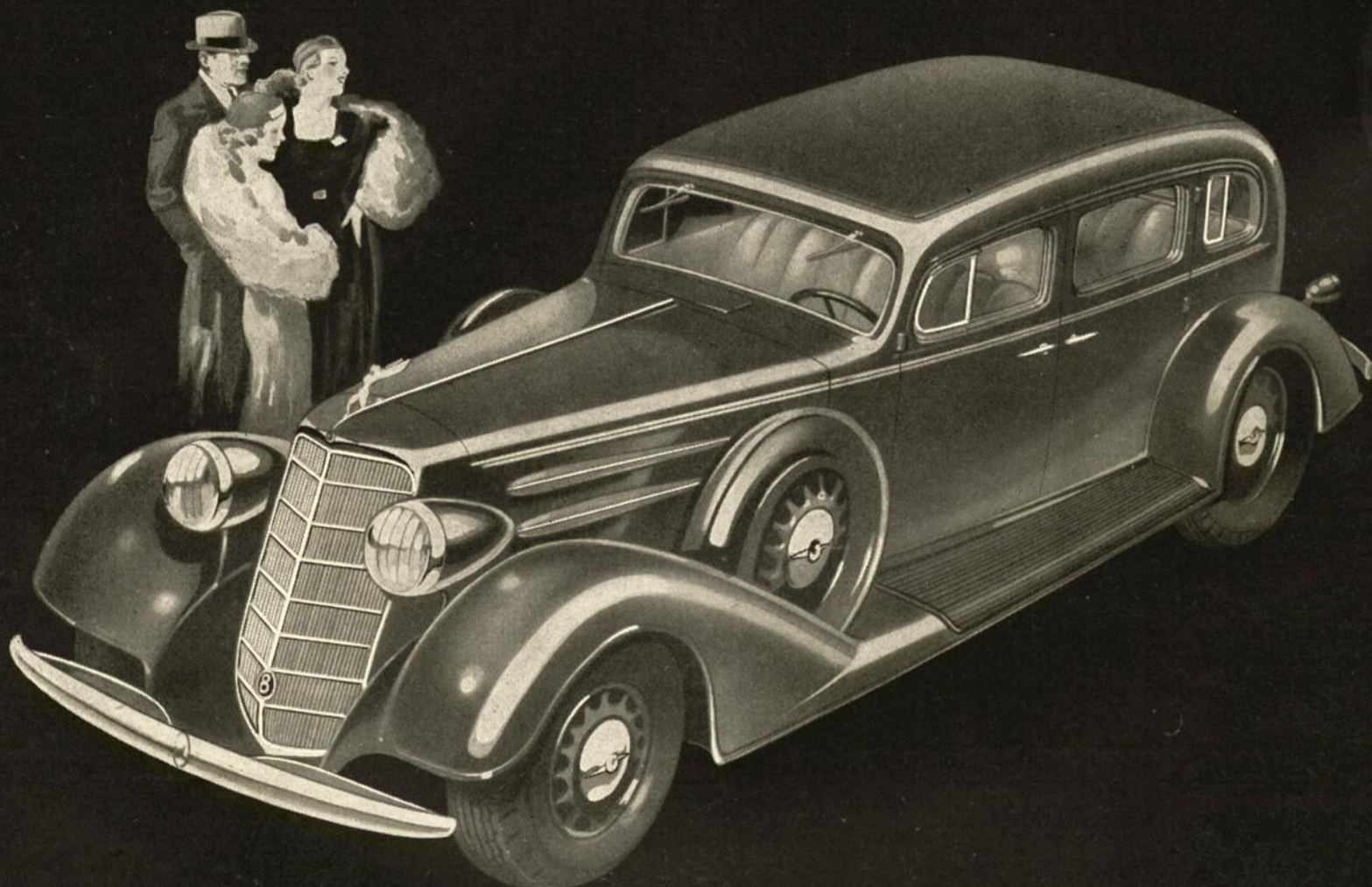


**LORSQUE VOUS CUIREZ A LA MAISON, vous apprécierez l'utilité du nouveau Livre de Cuisine "Magic." Il contient toutes sortes de recettes de délicieux gâteaux, biscuits, pâtisseries et autres choses appétissantes. Postez ce coupon.**

GILLET PRODUCTS, Fraser Avenue, Toronto 2  
Veuillez m'envoyer ma copie gratuite du fameux Livre de Cuisine "Magic."

Nom.....  
Rue.....  
Ville ou village..... Prov.....

# OLDSMOBILE



## UN GROS HUIT EN LIGNE... UN NOUVEAU SIX A BAS PRIX

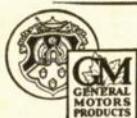
Plus spacieux, plus beau, pourvu de tous les grands perfectionnements qui font sensation en 1934... tous les raffinements qui constituent la suprématie de style... le nouvel Oldsmobile Huit en Ligne aérodynamique mérite votre considération si vous voulez la plus grande valeur à prix modéré... Les Roues Avant à Genou Mécanique abolissent les chocs et vous donnent un roulement vraiment flottant. Le Stabilisateur élimine le tangage et le balancement dans les courbes. La direction centralisée est stable et facile, sans vibration. La réunion de ces diverses caractéristiques vous donne **LE ROULEMENT FLOTTANT.** De gros

freins super-hydrauliques d'arrêt positif et les solides carrosseries Fisher prennent soin de votre sécurité. Votre confort est assuré par des intérieurs plus spacieux et par la Ventilation Fisher Sans Courants d'Air. Le puissant moteur Huit en Ligne de l'Oldsmobile a lui aussi reçu sa part de perfectionnements. Comme la carrosserie, il est monté sur du caoutchouc. Le

changement de tous les engrenages est silencieux. Comme toujours, l'Oldsmobile est caractérisé par une performance splendide, par un rendement de confiance. Le modèle 1934 offre une foule de caractéristiques essentielles... Pourquoi pas vous accorder le plaisir de conduire ce modèle? Il est en montre chez votre plus proche marchand.

### ICI BIENTOT — LE NOUVEL OLDSMOBILE SIX A BAS PRIX

**D'**ICI quelques semaines, un nouvel Oldsmobile Six aura fait ses débuts dans le domaine des bas prix! Aux milliers d'automobilistes qui connaissent la réputation de l'Oldsmobile, en fait de qualité, nous disons... Attendez le Nouvel Oldsmobile Six! Ce sera une révélation de valeur parmi les autos à bas prix!



# VOYAGE AUX ILES

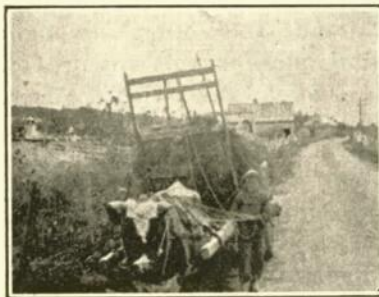
Par ERNEST ARCHAMBAULT



Le village de l'île-aux-Grues. Au premier plan, Mme Lavoie, femme du capitaine Hector Lavoie.



Comme animaux de trait, le cheval et le chien. Photo prise à l'île-aux-Grues.



À l'île-aux-Coudres, on trouve encore beaucoup de ces charrettes tirées par un boeuf.



La grève de l'île-aux-Grues, à la marée descendante, sert de pâturage aux animaux.



Une croix du chemin, à l'île-aux-Coudres.

**Q**UI dit Iles sous-entend, le plus souvent, les îles antillaises ou les îles océanes, celles des Caraïbes ou celles, plus difficilement accessibles et plus miroitantes encore, de la Polynésie; celles-là même qu'on appelle, avec du mystère et une sorte d'émoi sacré dans la voix: les Iles du Sud.

Mais il y en a d'autres, tout proches de nous et qui, pour être si proches, n'en sont pas moins aussi inconnues que les Iles-sous-le-Veat. Je veux parler des îles, îlots et îlettes qu'un petit point noir, gros comme une tête d'épingle, indique sur la carte du Saint-Laurent.

L'île d'Orléans et l'île-aux-Coudres sont connues, le moins des gens de Québec et des villégiateurs des Eboulements. Mais pourrait-on en dire autant de l'île Réaux, de l'île Patience, de l'île Marguerite, de l'île Madame, de l'île-aux-Canots, de l'île-aux-Grues et de l'île-aux-Oies qui ne sont qu'à quelques heures de bateau de Québec et de Montmagny? Ou encore de l'île Longue, des Petites Iles, de l'île à l'Oignon, de l'île-aux-Chevaux (gevaux) ou Pic Rond?

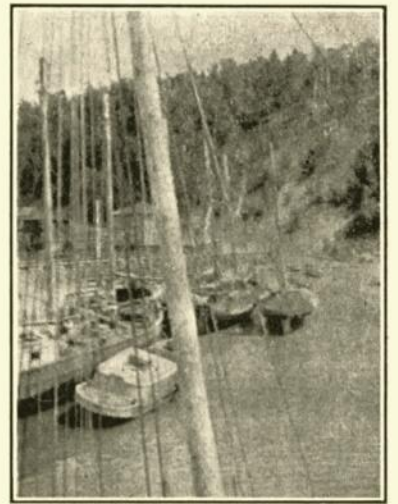
Les unes sont habitées, les autres désertes. En face de l'île-aux-Grues, la plus importante et la plus intéressante de l'archipel, se trouve l'île-aux-Canots, l'archipel d'une lieue, et qui appartient, depuis cent soixante-quinze ans environ, à la famille Lachance. Entouré de sa femme et de ses quinze enfants, M. Joseph Lachance règne sur cette île comme un seigneur d'autrefois. On y vit de culture, de pêche et de chasse. Tout est fait sur l'île: bateau, meubles (de beaux meubles anciens qui feraient la joie des collectionneurs!) vêtements, ces derniers tirés de la laine des moutons. Quant aux bottes, elles sont faites en cuir de boeuf ou de cheval qu'on graisse à l'huile de loup-marin. Comme tous les insulaires de la région, la famille dispose de deux moyens pour se rendre à la côte: la goélette en été, le canot-à-glace en hiver.

Saint-Antoine de l'île-aux-Grues est certainement l'un des plus jolis villages de la province de Québec. Ses habitants, heureux, libres, sont fiers de leur petit pays et se suffisent à eux-mêmes. Ici, ni panneaux-réclames, ni hot-dogs, ni éventaires de marchands de catalogues, car on n'y voit même pas de touristes, en aucune saison. Sur la tour de jones qui sépare l'île-aux-Grues de l'île-

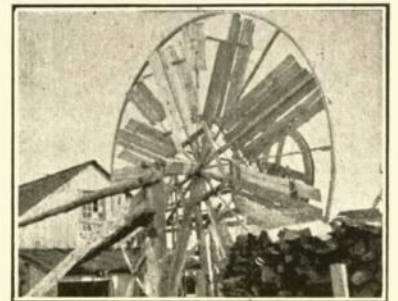
aux-Oies, s'élèvent d'énormes meules, seuls accidents du terrain. La beauté de ces deux îles est, en effet, une beauté calme et sereine qui jure avec l'héroïque grandeur des monts laurentiens de la côte nord. Les gens y vivent dans l'aisance et le confort. Tous sont à la fois cultivateurs et navigateurs, aussi attachés à la terre qu'à la mer. Les jeunes gens, tout en étant les plus forts rameurs de la région, avec les *Marsouins* de l'île-aux-Coudres, connaissent aussi bien les travaux des champs que la manoeuvre d'un bateau. Le jour, les hommes sont aux battures ou sur le fleuve; les femmes à leurs besognes domestiques car, ici aussi on fait tout domestique, beurre et pain compris; les animaux, vaches, cochons, oies, canards et outardes domestiques, suivent la marée qui découvre la grève sur près d'un mille, descendant et remontant avec elle. Le soir, à sept heures, les charrettes reviennent des battures, suivies des chevaux de labour, dételés comme des chiens. Puis, on n'entend plus sur toute l'île que le volètement feutré des oiseaux dans les peupliers...

Le français qu'on y parle est d'une qualité et d'un charme qui ne se retrouvent plus que dans le bas de Québec. On n'a pas encore oublié que l'accent tannique est une chose qui existe en français, bien qu'il soit moins prononcé qu'en espagnol ou en italien. Les seuls anglicismes qu'on entend est d'importation récente; ils sont venus avec la machine. Les termes de marine, par exemple, sont tous français, sauf un: *Houle-House* (Wheel-House), pour la timonerie. L'emploi de l'imparfait du subjonctif y est d'usage courant (Ex: *je voulais qu'il fût*), et les seuls mots d'argot (comme: *chic*, *épantant*) qu'on entend à l'île-aux-Grues y ont été déposés par M. Léon Trépanier et recueillis par le capitaine Hector Lavoie, son hôte.

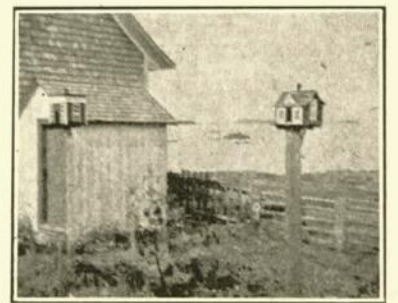
On emploie encore des termes de marine pour désigner la distribution d'une maison ou la position d'un objet. C'est ainsi qu'on dira que telle pièce de la maison est au nord-est ou au sud-est. Et voici, pour terminer, un bouquet d'expressions locales: Air du salin, pieds de vente, moulin à capuche tournant, place venteuse, fraîcheur (pour vantardises), grande brise (pour vent), hâvre aux *cançons* (hâvre abrité où les navigateurs peuvent coucher déculottés), chiard de goélette, démouiller (pour lever l'ancre).



Un petit port de l'île-aux-Coudres où viennent s'abriter les goélettes.



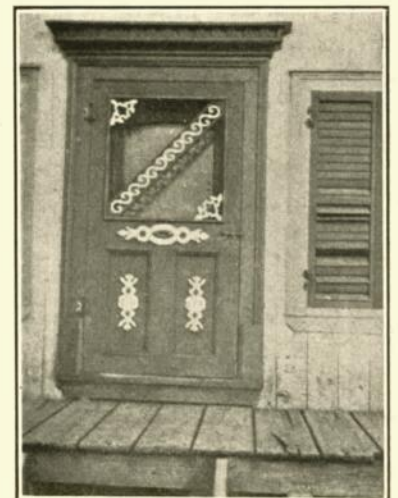
Type des moulins, à bois et à farine, de l'île-aux-Grues.



Tous les habitants de cette île font aux oiseaux des petites maisons de ce genre.

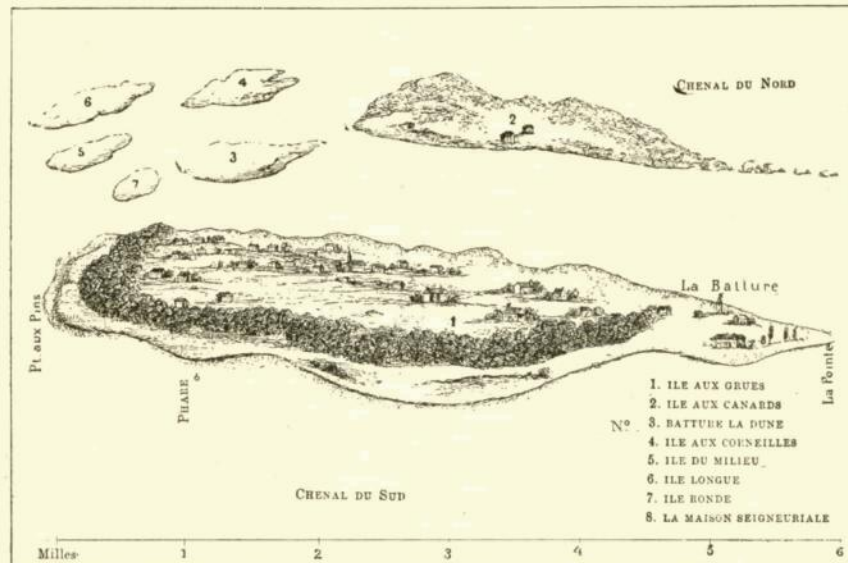


Tous, ou à peu près, ont aussi leur four.



Un motif de décoration particulier aux portes de l'île-aux-Grues.

Photos de La Revue Populaire



Une des plus anciennes cartes des îles du comté de Montmagny, au large de la rive sud, entre l'île d'Orléans et l'île-aux-Coudres. On remarquera que l'île-aux-Canots (2) est ici désignée sous le nom d'île-aux-Canards.

CHRONIQUE SPORTIVE

# A qui la Faute? A la Foule...

Par Henri MARTIN

**L**ORSQUE survint, au cours de la saison qui s'achève, le malheureux incident Shore-Bailey, qui faillit coûter la vie à ce dernier, la presse américaine et la presse canadienne, désireuses de fixer les responsabilités, blâmèrent tour à tour les journaux mêmes, les joueurs, les arbitres, quoi encore ?

Les journaux, les joueurs et les arbitres furent tous pour quelque chose dans cette célèbre rencontre Toronto-Boston dont l'issue eût pu être fatale. Mais on a oublié un responsable : LA FOULE.

La foule, au hockey comme ailleurs, est ce qu'on peut imaginer de plus inhumain et de plus stupide. La foule aime les coups que d'autres reçoivent; elle aime également voir couler le sang des autres. Elle en réclame même à grands cris, comme la foule des cirques romains.

Je me permets de reproduire ici, à ce sujet, quelques extraits d'un article que je publiai déjà, dans cette même revue, sur quelques vérités bonnes à dire au sujet du hockey :

« Mon impassibilité relative et mon impartialité me permettent de voir les qualités et les

défauts de notre jeu national, car comme tous les sports, il a des défauts.

Je sais que certains chroniqueurs sportifs américains lui reprochent sa violence. Ce reproche, venant des Américains, est assez inattendu, eux qui ont fait du rugby un vrai jeu de massacre, le plus violent qui soit au monde. Il est certain que dans cette lutte corps-à-corps qu'est le hockey, il s'échange des coups et des coups parfois assez rudes, mais ceux qui les reçoivent, sont des hommes 100% qui ne sont pas aussi faciles à démolir que le fameux Rosaire de la radio. D'ailleurs, les punitions sont sévères et, somme toute, les accidents graves sont excessivement rares.

C'est plutôt sur le chapitre des punitions que porterait mon premier reproche au hockey, alors qu'on laisse trois joueurs aux prises avec cinq, chose qui ne se voit dans aucun autre sport; sur celui des séries de matches éliminatoires que porterait mon second; et sur celui de l'antagonisme entre *Maroons* et *Canadiens*, mon troisième.

Ne vous semble-t-il pas un peu ridicule que huit équipes s'escriment furieusement pendant quatre mois pour en éliminer deux ? Une fois close la saison régulière, c'est une autre saison qui commence, car les six des huit équipes qui restent en lice doivent encore livrer une vingtaine de combats avant que soit trouvée l'équipe victorieuse. C'est ainsi qu'il peut arriver que les deux avant-derniers clubs de l'année battent les deux premiers, pour peu que ces deux clubs soient fatigués ou qu'ils aient perdu, à la suite d'accidents ou de maladie, leurs meilleurs joueurs. C'est ce qui advint, en 1932, aux *Canadiens*. Et, l'année précédente, les *Canadiens* remportèrent le championnat en battant une équipe sur laquelle ils n'avaient pu remporter une seule victoire pendant toute la saison régulière. Evidemment, ces parties éliminatoires font l'affaire des partisans enthousiastes, des joueurs mêmes qui participent aux recettes, et des « Arenas », mais ils amoindrissent l'intérêt que pourraient présenter les parties régulières si seules les deux équipes de tête se rencontraient en finale. L'unique ambition d'un club, somme toute, est

de ne pas finir la saison en queue de sa ligue. Troisième, il a autant de chance que n'importe quel autre de remporter le championnat et d'annéantir ainsi, en quelques parties, tous les efforts du club qui s'est maintenu en première place pendant quatre mois.

Le club *Canadiens*, dont on veut faire à tout prix un club canadien-français à opposer au club des *Maroons*, essentiellement canadien-anglais, est en réalité un club bilingue. Son nom prend ainsi tout son sens: Canadiens! Nos compatriotes de langue anglaise sont aujourd'hui aussi fiers que nous-mêmes du titre de Canadien. Pour ma part, je préfère mille fois considérer mon club comme un club bilingue, c'est-à-dire formé de joueurs appartenant aux deux grandes races du pays. Ce fut toujours d'ailleurs, comme l'écrivait Frederick Edwards dans *MacLean's Magazine*, l'idée de George Kennedy qui prétendait que la meilleure équipe de hockey du monde devait grouper des joueurs français et anglais. Depuis Kennedy jusqu'à Dandurand-Cattarinich-Létourneau et Cattarinich-Dandurand, la tradition s'est maintenue, et c'est ainsi que l'on voit aujourd'hui, sur l'équipe des *Canadiens*, des Joliat, des Larochelle, des Lépine, des Gagnon et des Chabot mêlés à des Burke, des Morenz, des Riley et des Carson.

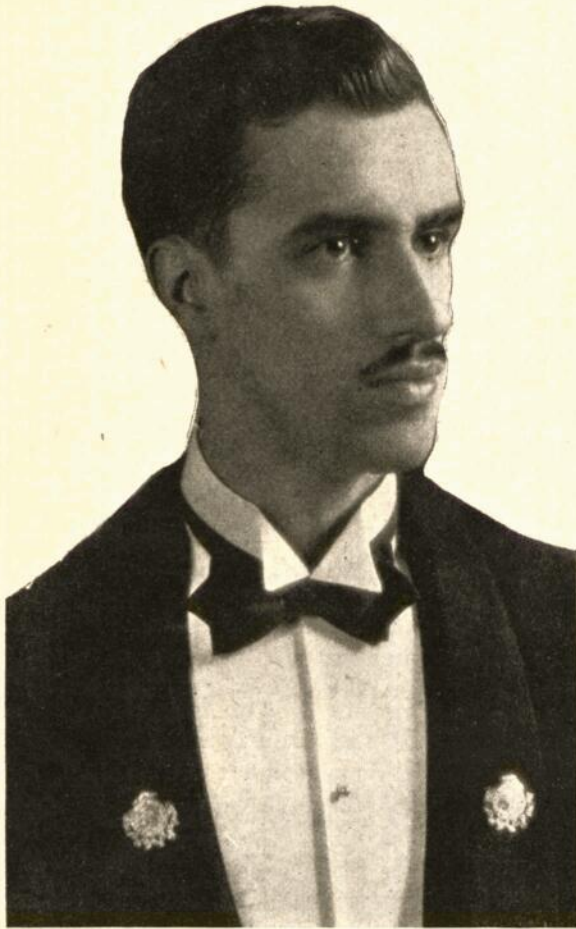
Si tout le monde voyait les *Canadiens* comme une équipe bilingue, ils attireraient évidemment moins de foule à Montréal, une foule avide de s'injurier et de crier sa haine, mais ce serait une excellente chose pour l'entente cordiale qui doit régner entre les deux races qui vivent côte à côte dans la métropole du Canada bilingue, et l'on n'entendrait pas cette foule applaudir quand l'une des deux équipes de Montréal est battue par une équipe américaine !»



AURELE JOLIAT, que la plupart des chroniqueurs sportifs, canadiens et américains, considèrent comme le joueur le plus intelligent, le plus habile et le plus propre de la ligue nationale. Joliat termine, cette année, sa douzième saison avec les "Canadiens" pour qui il joua plus de cinq cents parties. C'est en 1922 qu'il faisait son entrée au hockey professionnel, échangé contre "Newsy" Lalonde, son gérant actuel. En douze saisons, Joliat a compté plus de 200 buts et amassé une somme de plus de 350 points. Frank Calder, président de la ligue nationale, lui a rendu le témoignage suivant, aux premiers jours du mois dernier : "Si j'avais besoin de constituer une équipe de hockey professionnelle, je considérerais comme un privilège qu'on me permit de la constituer uniquement d'Aurèle Joliat! Je ne sais vraiment pas à quel joueur je pourrais le préférer."

# La Jeune Chambre de Commerce de Montréal

Par Roland Prévost



M. Jacques Forget, de la maison Forget & Forget, agents de change, premier président de la Chambre de Commerce de Montréal, section junior.

Les membres de la Chambre de Commerce junior pourraient être beaucoup plus nombreux. En effet, on ne peut nier l'opportunité d'un tel groupement chez les Canadiens français, surtout quand des organisations similaires vivent et prospèrent parmi la population anglaise de Montréal. C'est quand la lutte pour la vie est ardue qu'il faut mettre en pratique la devise si méconnue: l'union fait la force.

Le nouveau président de la Chambre de Commerce section junior, fait appel à tous ceux que les questions économiques ne laissent pas indifférents. Tout jeune homme de vingt à trente-cinq ans, homme d'affaires ou professionnel, peut obtenir son admission moyennant une contribution, évidemment bien modeste, de

\$5.00. On exige cependant que chaque membre parle le français.

La Chambre de Commerce Junior de Montréal est affiliée à la Junior Chamber of Commerce of Canada.

■ ■ ■

Cet article était écrit lorsque nous avons appris la nomination du conseil d'administration pour l'année 1934. Les nouveaux officiers sont: M. Maurice Trudeau, président; MM. Léon A. Duchastel et Jacques Larue, vice-présidents; M. Gérard Gingras, secrétaire; M. J.-L. Bernadin, trésorier; MM. Marc Jarry, René Mongeau, Jules Dupré, René Therrien et Charles P. Dumas, directeurs des différents comités.

L'IDEE de coopération fait de grands progrès chez les nôtres. On a si longtemps déploré l'individualisme des Canadiens français que la nouvelle génération semble, dès son entrée dans la vie active, comprendre la nécessité de l'union. C'est ainsi que le jeune homme qui s'intéresse au commerce, à la finance ou à l'industrie devra étendre ses relations, s'habituer à discuter avec des égaux les questions du jour, étendre ses connaissances au contact de ses jeunes contemporains, enfin s'efforcer à devenir un homme d'affaires accompli.

C'est dans ce but que, sous l'instigation de MM. Charles Duquette et Groves Contant, respectivement ancien président et secrétaire de la Chambre de Commerce, fut fondée, il y a deux ans, la Chambre de Commerce junior de Montréal.

Les premiers officiers de l'association compaient parmi les jeunes hommes d'affaires les plus connus dans la Métropole: M. Jacques Forget, président; MM. Paul Trudeau et Jean Chaput, vice-présidents; M. George Burdett, secrétaire; MM. Jean-Louis Bernadin, Léon Duchastel de Montrouge, Maurice Gariépy, Marcel Biron, Marc Jarry et Jacques Larue, conseillers.

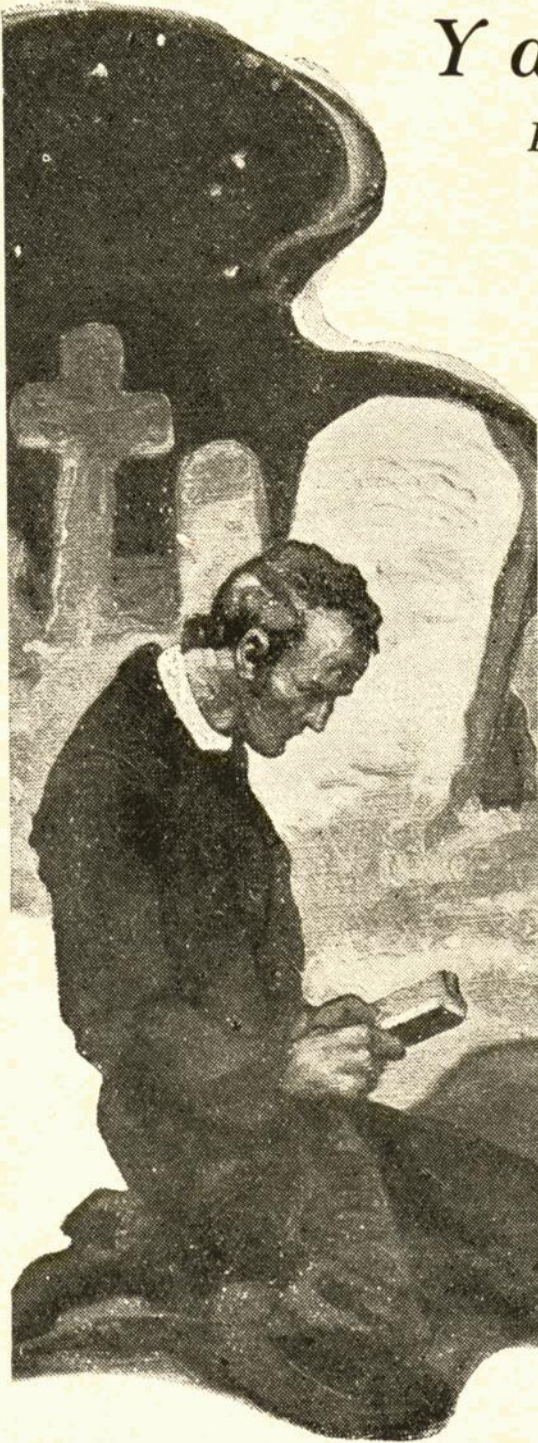
La Chambre de Commerce junior a maintenant traversé les difficultés inévitables du début. Elle groupe plus de cinq cents membres recrutés dans toutes les branches de l'activité commerciale et industrielle et même dans les professions dites libérales. Chaque mois, depuis sa fondation, elle a convié ses adhérents à des dîners-causeries très intéressants ou à des visites dans les grandes industries. On y a entendu, entr'autres, MM. Maurice Forget, Valmore Gratton, Esdras Minville et Victor Barbeau.



L'immeuble de la Chambre de Commerce de Montréal.

# Y a-t-il des Vers dans le Tombeau?

Par M. l'abbé PROVANCHER, naturaliste canadien



P  
R  
O  
P  
O  
S  
  
D  
E  
  
C  
A  
R  
E  
M  
E

NOS cadavres après la mort deviendront-ils la pâture des vers? Peu de nos lecteurs, nous présumons, refuseraient de prime abord de donner une réponse affirmative à cette question. Pourquoi? Parce qu'il ont entendu cent fois répéter: nos corps sont des victimes que nous engraissons pour les vers; la pourriture et les vers nous attendent dans le cimetière. Ecoutez ce prédicateur, s'écriant dans la chaleur de la déclamation: Que verriez-vous si l'on ouvrait en votre présence, le cercueil de cette jeune personne qu'on a mise en terre, il y a trois, quatre semaines? Une fourmilière de vers — Erreur, préjugé, mon cher; il n'en est rien; vous ne verriez rien de tout cela!

Nous trouvant dans une réunion de confrères, il y a quelques semaines, il arriva au prédicateur du jour de qualifier nos corps après la mort de pâture des vers, *esca vermium*. Plusieurs de ces confrères, se rappelant que nous

avions déjà avancé qu'il n'y avait point de vers dans le tombeau, arguèrent de cette expression pour nous prouver que nous étions dans l'erreur. — Mais doucement, mes amis, leur dites-nous. Le prédicateur ne donnait pas là une leçon d'histoire naturelle. Si par *esca vermium* il a voulu dire que nos corps livrés à la décomposition ne seraient plus qu'une pâture convenable aux vers, il a eu parfaitement raison. Mais s'il a voulu faire entendre que les vers rongent les cadavres dans les sépultures, telles que nous les pratiquons aujourd'hui, il s'est tout simplement trompé. Sans admettre la génération spontanée, il est impossible que des vers puissent se montrer dans les cercueils. D'où ces vers tireraient-ils leur origine?

Que les corps dans le tombeau soient dévorés par des vers, voilà une de ces absurdités que chacun répète de confiance parce qu'il l'a entendu dire à d'autres. De pieuses exagérations de certains prédica-

teurs n'ont pas peu servi à confirmer ce préjugé. Parlant en termes trop peu précis de la destruction du cadavre qui s'opère à quelques pouces seulement de cette destruction que les vers (larves) exercent sur la matière végétale, ils ont laissé croire que ces mêmes larves pouvaient pousser leurs ravages jusque dans le cercueil; mais rassurons-nous, il n'en peut être ainsi. Ce n'est pas que nos corps ne soient une proie bien convenable aux vers, mais c'est qu'en les renfermant dans une bière, et les enfonçant dans la terre, nous mettons ceux-ci dans l'impossibilité de les atteindre. Les larves carnivores vivent toutes à l'air libre; celles qui vivent dans la terre ne se nourrissent que de matière végétale. Quant aux lombrics (vers de terre) viendraient-ils à pénétrer dans un cercueil, ils ne toucheraient nullement au cadavre puisque leur nourriture se compose exclusivement de terre végétale. Non, nos corps dans le sein de la terre ne deviendront pas la pâture des vers, mais ils se décomposeront tout doucement, à l'abri du contact de tout être vivant, et se réduiront en terreau puis en poussière, comme le dit la sainte écriture.

Pour que des larves puissent se développer dans un cadavre il faudrait que les insectes parfaits auraient pu y aller déposer leurs oeufs. Or se cadavre ne fut-il recouvert que de quelques pouces seulement, ces insectes (mouches, nécrofores, sylphes, etc), ne pourraient pénétrer jusqu'à lui. Ici, au Canada, l'insecte le plus à redouter pour les viandes, est la mouche de la viande; mais cette mouche, dépourvue de tout instrument pour fouir, ne saurait pénétrer seulement à quelques pouces dans une terre tant soit peu ferme.

Les bouchers voient souvent sur leurs viandes, malgré le soin qu'ils prennent d'en écarter les mouches, non pas seulement les oeufs de ces mouches, mais leurs véritables larves, des vers tout grouillants. On donne généralement dans ce pays le nom de *mouche à vers* à la *musca carnaria*, par allusion, sans doute, à cette faculté dont elle jouit de mettre au monde des larves vivantes.

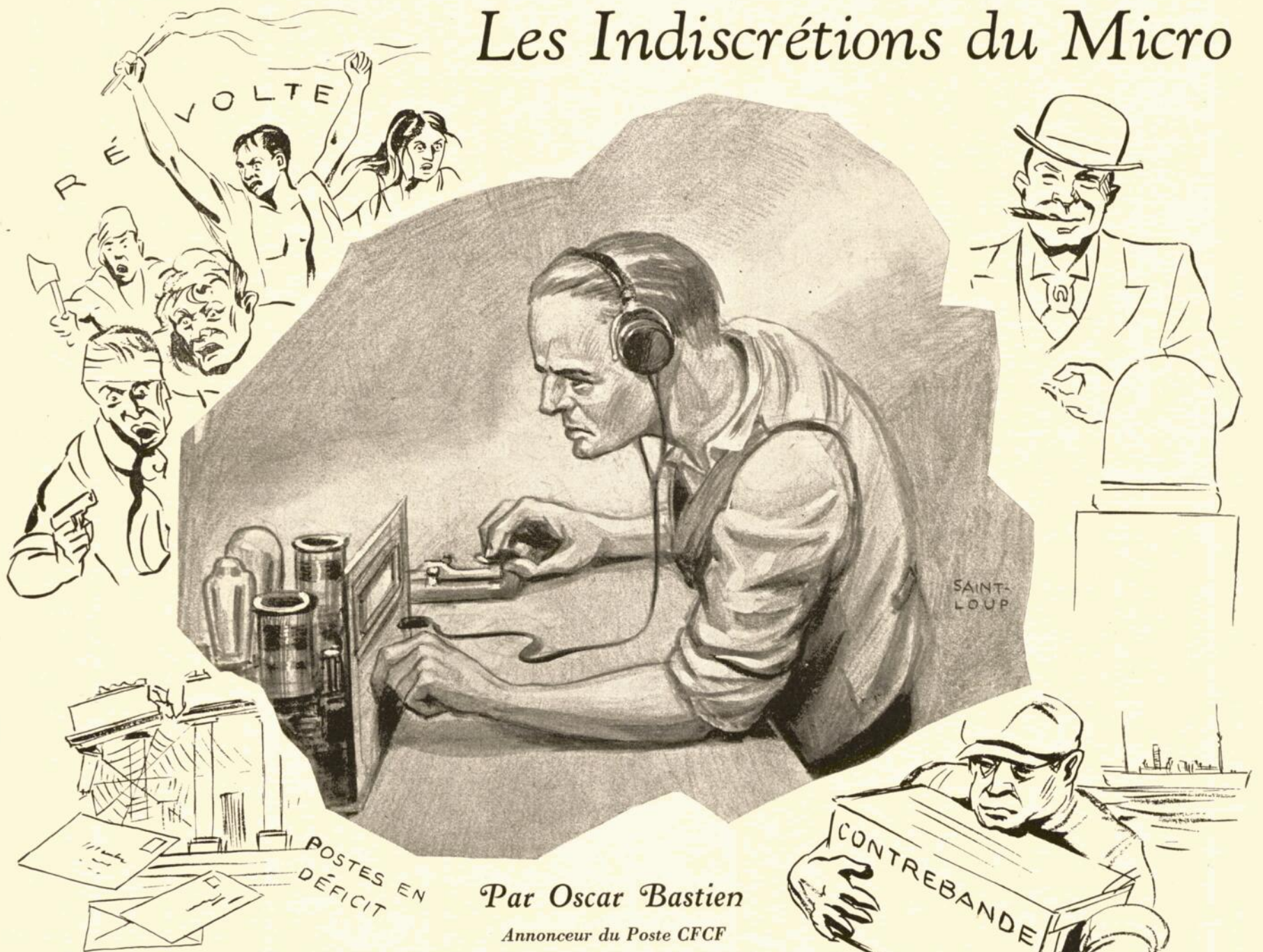
C'est en égard à cette faculté de naître ainsi vivantes que ces larves,

quoique apodes (sans pieds), peuvent quelquefois pénétrer dans les chairs, où les mouches qui les ont déposées n'auraient pu parvenir. Nous avons trouvé un grand nombre de ces larves dans la carcasse d'un animal qu'on avait recouvert de quelques pouces de terre, lorsque celle-ci était encore agglomérée en mottes par la gelée. La mouche attirée par l'odeur, avait déposé ses larves sur la terre, et celles-ci avaient pu, à travers les interstices laissées par les mottes, pénétrer jusqu'à l'animal.

Un médecin avait enlevé un cancer à une femme, et l'avait renfermé dans un flacon de verre rempli d'alcool. Il s'aperçut après quelque temps que le flacon n'étant pas suffisamment bouché, le liquide s'évaporait. Ayant encore négligé d'ajouter de l'alcool, il reconnut après quelques jours, que le morceau de chair, tout à fait privé de liquide et en décomposition, fourmillait de vers. Le bouchon remplissait encore toute la capacité du goulot et la plus petite mouche n'aurait pu y pénétrer. Cependant, après un examen attentif, il en vint à reconnaître que la mouche, attirée par l'odeur de la chair en décomposition, avait pu déposer ses oeufs sur le bouchon, et que les larves, au moyen de ces vides qu'on trouve dans tous les lièges de qualité inférieure, avaient pu pénétrer dans l'intérieur du flacon. Sans aucun doute qu'il n'en eut pas été ainsi, si le bouchon eut été en verre ou ciré par-dessus.

Il arrive souvent dans les chaleurs de l'été, que cette mouche attirée par l'odeur cadavéreuse qu'exhalent certaines plaies, vient déposer ses larves sur des êtres vivants; et alors dans quelques instants, on voit des essaims de vers grouiller dans ces plaies. En 1847, étant à la Grosse-Isle, pour offrir les secours du saint ministère aux malades que l'immigration jetait alors, presque chaque jour, par milliers sur la quarantaine, nous trouvâmes un jour, à la porte d'une tente, un des malheureux, la face contre terre, exposé à un soleil ardent, se roulant sur le sable, sous l'étreinte des douleurs de la dysenterie. Nous le retournons pour lui voir la figure, et nous voyons s'échapper de ses habits troués et à moitié pourris des centaines de larves de la mouche à vers.

# Les Indiscrétions du Micro



Par Oscar Bastien

Annonceur du Poste CFCF

**L**ES lignes qui vont suivre ne furent pas écrites dans le but de provoquer une enquête, mais plutôt à titre de renseignements. Sait-on qu'avec un petit poste d'amateur, à ondes courtes, un radiophile non autorisé, c'est-à-dire privé d'une licence, soit du département de la marine, soit de la nouvelle Commission Canadienne de la Radiodiffusion peut, de connivence avec un ami au delà du 45e en liaison permanente, et par l'alphabet Morse, aider aux organisations clandestines, telles que: contrebande d'alcool, conspirations politiques, spéculations boursières frauduleuses, exemption du tarif postal, etc...?

Comme annonceur d'un poste de radio je suis venu en contact assez fréquemment avec des visiteurs du Canada et des Etats-Unis qui m'ont communiqué leurs relations par sans-fil avec d'autres personnes possédant un appareil d'ondes courtes. J'ai tenu à me renseigner à différentes sources, j'ai recueilli des opinions auprès de divers amateurs auxquels ma discrétion, qui s'impose en cette matière, ne m'a pas permis de demander s'ils étaient autorisés ou non... Celui-ci demeurant dans l'état de New-York communique avec un parent résidant quelque part dans le Minnesota, et ils se transmettent l'un à l'autre les nouvelles de la famille, comme passe-temps. Et celui-là qui, pendant deux ans, radiodiffusait le service religieux,

de l'église de Granby pour n'être répéré par les inspecteurs du Gouvernement que longtemps après qu'il eût cessé d'opérer. Ces deux cas, en somme, sont très bénins.

Mais supposons le cas où durant la prohibition aux Etats-Unis, un opérateur clandestin établi quelque part sur l'île de Terre-Neuve ou dans un endroit désert de St-Pierre-Miquelon, aurait averti un de ses compères sur la côte de l'Atlantique, soit en Nouvelle-Ecosse, ou encore sur le littoral américain, du départ d'un chargement d'alcool et de sa destination. Il est immédiatement en contravention avec le département des douanes et le 18e amendement (loi Volstead), vu qu'il est complice des contrebandiers.

Pour ce qui est d'une conspiration politique, ne voyons-nous pas actuellement la campagne des Nazis d'Allemagne: ils se servent de la radio pour répandre leurs doctrines en Autriche. Eh bien, qu'une installation radiophonique d'ondes courtes au Canada reçoive d'un autre appareil aux Etats-Unis des rapports de partisans du communisme (et Dieu sait s'il y en a dans la république voisine), alors quelles en seraient les conséquences? Le manipulateur est très favorable aux confidences de toutes sortes, à plus forte raison lorsque nous surveillons étroitement l'entrée au pays des pamphlets dont la

littérature peut parfois ébranler l'équilibre social et religieux d'un peuple par des doctrines subversives. Si nous avions des exilés politiques au Canada, le meilleur moyen de rester en rapports secrets et directs avec des compatriotes aux mêmes idées révolutionnaires, se communiquant leurs espoirs et leurs inquiétudes, n'est-ce pas un poste à ondes courtes entre des mains prudentes et expérimentées en la matière, et que rien ne permettrait de soupçonner?

A présent, passons aux exemptions du tarif postal. Un opérateur aux environs de Montréal trouverait le moyen facile de gagner sa vie comme suit: il se mettrait en rapport avec divers commerçants ou manufacturiers des Etats-Unis et leur prouverait qu'ils dépensent, chaque année un certain montant en télégramme et courriers postaux. Or, son ami B... qui est dans leur voisinage, est en liaison constante avec lui par radio à ondes courtes; il passerait leur courrier, ce qui leur accorderait sur le tarif postal et télégraphique de gros avantages. Inutile d'ajouter que ce poste de transmission ferait un travail très profitable à cause de ce marché illégal. Et conséquemment, quelle serait la perte

(Suite à la page 45)

Nouvelle Canadienne

# Le Secret du Masque Antillais

Par Guy Jasmin

«**L**E Gulf-Stream, il n'y a que cela pour moi. J'ai beau être né au Canada, y avoir vécu vingt années, hiver et été, son climat variable me fatigue, me paralyse, m'empêche de vivre. Tandis qu'ici sur mes goélettes, des Bermudes aux Antilles, je respire je ne sais quoi d'enivrant qui fouette mes énergies et me rend capable de quelque chose. J'entreprends tout avec une facilité remarquable; enfin mes affaires, puisque je suis dans les affaires, prennent ici un cours très favorable que je n'aurais su leur imposer à Montréal ou à Québec. Et puis, et puis, il y a autre chose...

Ces confidences monosyllabiques s'égrenaient dans le bruit que faisait l'étrave d'un petit trois-mâts glissant sur une eau bleuâtre, tachée de lune, de l'ombre des nuages et d'algues. La voile s'enflait par secousses et se dégonflait aussitôt, donnant au navire des élans intermittents; les mâts jetaient des craquements sourds. La mer conquérait à tribord ce qu'elle perdait à bâbord et vice-versa par le jeu lent du roulis sur la carène remplie de fruits mûrissants.

Rosaire Barrette, son armateur, se trouvait à bord, revenant de l'île Montserrat en compagnie d'un de ses camarades de collègue, André Houle, instituteur à qui deux mois et demi de vacances avaient permis un voyage aux tropiques.

Barrette, étendu paresseusement sur le pont se laissait entraîner dans une conversation par le maître d'école qui, assis sur une grue-cabestan, regardait de temps à autre le sillage comme pour mieux mesurer la distance qui le séparait pendant six mois de cette lumière d'éclat qu'il venait de connaître pour la première fois dans les îles parfumées à la canne à sucre, à la vanille, dans les archipels où il s'était nourri de mangues, de papayes, d'avocats, les fruits les plus savoureux du monde.

Ainsi, dit-il, tu l'aimes cette route maritime balisée d'îlots coralliens, de palmes et de grosses touffes de goémon. Moi aussi je l'aime et je ne sais ce qui me ramène au Canada. Instituteur, quel métier mesquin pour moi! Mais n'allais-tu pas me continuer ce récit par brides que tu commençais tout à l'heure?

Les feux, rouges à droite, verts à gauche, tiraient deux langues tremblottantes sur le flot chaque côté de la «Rouville».

«Eh! bien, oui, dit Barrette, en plus de cette force que je ne trouve qu'ici, de cet air et de cette lumière qui restaurent mes facultés, il faut bien dire que les zombis — les loups-garous des superstitions locales dans certaines Antilles — ont été cause, je dirai même la cause principale de mon amour inefable pour la mer caraïbe. Mais c'est une histoire qui, en plus d'être pénible à raconter, demande certains éclaircissements préalables. J'ai trente ans, comme toi d'ailleurs. En 1923, il y a dix ans, mon père qui faisait le commerce des bananes à Montréal, s'avisait d'introduire au Canada d'autres fruits tropicaux. Les bénéfiques seraient importants.

A cette époque, j'avais déjà été initié à ses affaires et il surveillait avec intérêt l'engouement que je manifestais pour le débit des fruits du sud.

«Les exportateurs antillais comblaient mon père de cadeaux: coffres d'acajou remplis de limettes; cigares d'un arôme particulier; plantes exotiques, boissons et tout un attirail de curiosités qui remplissent une chambre où dans mon enfance j'étais mes quartiers généraux. Je me suis même blessé un jour dans ce capharnaüm en essayant un vieux masque indien.

«Le jour où mon père décida d'importer des mangues, des grenades et des avocats, il me dit: «Rosaire, ton entrain remarquable pour le commerce m'avertit que tu ferais, dans l'affaire que je projette, un excellent représentant de ma maison à l'étranger. Acceptes-tu de te rendre à la Jamaïque et à la Trinité pour voir à l'achat des fruits, au navire propre à les transporter afin que je n'y perde pas trop dans l'expérience que je veux tenter.

«Si je voulais? Je lui donnai vivement ma réponse affirmative et je partis peu après.

«Le premier poisson volant, la première palme, les requins, les plantations toutes en couleurs si variées, ce climat, ce soleil, me rendirent joyeux. Je devins même exultant et je vécut bientôt dans une perpétuelle euphorie. Je séjournai trois mois dans les paradis de la Jamaïque et de la Trinité, visitant les amis que mon père s'était faits, subjugué par les parfums des épices, des essences, des fruits, des plantes. Il fallut revenir. Je m'embarquai avec une petite cargaison des fruits commandés par mon père. Je fis à ce dernier un rapport enthousiaste de mon voyage, des possibilités d'échange. Mais trois jours plus tard, une faiblesse, une espèce de torpeur m'enveloppa. Nous étions en mars. Montréal suintait la boue et se couvrait de temps à autre d'une neige qui ressemblait bientôt à de la lèpre. Je sortis de cette torpeur pour constater que le plus amer dégoût avait succédé à mon extase du sud. Je me comparai à un poisson privé d'eau. En trois ans je retournai plusieurs fois aux Antilles, mais je n'étais pas aussitôt revenu que ce dégoût noir, inexprimable, me ressaisissait. Et pourtant, une fois rendu dans les zéphirs du midi, au milieu des vents chauds et des clapotis bleus, au sein des forêts équatoriales, dans les moments les plus intenses de ma faveur méridionale — que je ne comprenais guère et que je ne tentais nullement d'analyser — une nostalgie du Canada s'emparait de mon être, en faisait une loque. Instinctivement je revenais au foyer. J'en arrivai à me sentir misérable aux deux termes de mes aventures.»

Barrette se frotta de la paume le sourcil droit, puis avisant le capitaine du navire qui allait descendre dans les quartiers de l'équipage, il lui cria: «Dites-moi, capitaine Longpré, à quelle heure rentrons-nous à Nassau demain?

—Oh! pas avant cinq heures du soir, monsieur Barrette.

—C'est bien. Restez donc avec nous. Henriette doit nous apporter à l'instant le jus d'ananas au rhum.

Le capitaine Longpré s'assit entre Rosaire et André. Henriette, une négresse martiniquaise, servit le «Jugo de Pina» en disant: «Il m'a fallu prendre la glace dans les soutes aux fruits, monsieur Barrette. Vous feriez mieux de faire réparer votre système frigorifique, car les fruits pourriront avant d'arriver à destination.

—Merci, Henriette, dit Rosaire.

—Elles sont bien aménagées tes goélettes, fit André en prenant son verre froid. Système frigorifique, la vapeur en cas d'acalmie, capitaine et équipage français.

—Eh! bien, j'en ai dix-huit qui portent toutes des noms et des équipages français. La plus grosse est partie de Sainte-Lucie pour Pernambuco au commencement de cette semaine. Ce qu'il y a de plus commode, c'est que l'occupation que je me suis choisie cadre très bien avec le commerce paternel que tu sais être le plus formidable du genre dans la province de Québec. Je suis son seul fournisseur.»

Le capitaine Longpré énuméra ensuite à André les bienfaits de son ami, qui, en organisant sa flotte, avait pensé à ces pauvres pilotes du fleuve Saint-Laurent, affectés par la crise.

«Il n'y a pas beaucoup de chômeurs dans notre métier, dit-il, mais nous travaillions plus souvent à la Pointe-au-Père, en ces derniers temps. M. Barrette demanda à certains d'entre nous de passer nos brevets de pilote au cabotage, ajoutant qu'une situation honorable nous attendait sur la route des Antilles.»

André resta ébahi devant tout le travail qu'avait liquidé son ami Barrette en si peu d'années. Ce dernier, n'aimant pas les compliments outre-mesure, interrompit tout à coup le cours de la conversation. «Comment aimez-vous ce jus d'ananas, mes amis? demanda-t-il. Cette Henriette vous prépare ça savamment, n'est-ce pas?»

Puis on fuma en silence ces grosses cigarettes cubaines au tabac plus brun que la mélasse. Et le maître de la barque dit: «Excusez-moi, messieurs, mais nous entrons dans les eaux dangereuses. Les Lucayes sont toutes petites sur les cartes géographiques mais elles comprennent 4,000 îles et îlots. Il faut que je sois à la roue jusqu'à l'aube. Bonsoir!»

La féerie lunaire continuait ses fantaisies sur la mer calme. La goélette «Rouville» filait très vite maintenant, bénéficiant du gros courant qui débouche du détroit de Floride; cinquante milles à l'ouest de là: le Gulf-Stream.

L'aileron d'un requin dans le sillage capta la lumière argentée qui irradiait l'Atlantique.

—Voici, dit André en désignant cette apparition, est-ce là ce que tu appelles un zombi?

—C'est un requin, répondit Barrette. Le zombi c'est quelques chose de plus terrifiant.

Je m'aperçois que tu tiens à ce que je finisse mon histoire de tout à l'heure.

—Tes traits ont trop changé depuis un instant, ton attitude m'annonce tant d'extraordinaire, que je me tais en te réitérant ma demande d'aller jusqu'au bout de ce récit. Parle, mon vieux, je suis ton ami plus que jamais en ce moment.

—Au cours de mon dernier voyage dans le sud, commença Barrette, je me rendis à Fort-de-France, Martinique, je me liai d'amitié avec un personnage étrange, un pauvre planteur qui inspirait un respect mêlé de crainte à la population créole du pays. Ma qualité de Français avant celle de Canadien m'avait déjà rendu sympathique et j'eus des amis. Mais que dire de ce Marcel Menod, pâle, grand et lugubre comme un fervent des sciences occultes?

«On me le présenta comme un brave garçon dont il ne faut pas écouter toutes les idées qui lui passent par la tête. Menod me serra convulsivement la main, regarda avec une insistance presque impertinente la petite cicatrice que je porte au-dessus de l'œil droit depuis l'âge de douze ans et me demanda en la désignant: «Zombi?» «J'éclatai de rire avec les autres

camarades venus pour boire dans mon bar favori. Je dis à Menod et aux autres: «C'est une blessure que je m'infligeai avec un masque antillais quand j'étais petit garçon.

(Suite à la page 47)



Barrette, étendu paresseusement sur le pont, se laissait entraîner dans une conversation par le maître d'école qui, assis sur une grue cabestan regardait de temps à autre le sillage...

Le Cinéma



Jean Howard, jeune étoile de la Metro-Goldwyn-Mayer, dans une élégante robe du soir de crêpe blanc, avec diadème, encolure et manchettes de velours cramoisi.



Après Anna Sten, Kathryn Sergava, deux actrices russes dont Hollywood veut faire des rivales de Greta Garbo et de Marlène Dietrich. La ressemblance de Kathryn Sergava (ci-dessus) avec Garbo est d'ailleurs frappante.



Joan Blondell dans une fraîche toilette printanière d'un goût à la fois ancien et moderne. Cette jolie photo est l'oeuvre de Ferenc, le photographe d'art viennois.

L'Album  
de



CHARLES LAUGHTON  
Le grand artiste du Paramount dont les compositions n'ont d'égales que celles de Jannings et de Raimu.

La  
Revue Populaire



FREDRIC  
MARCH



CLIVE  
BROOK

## Notre Roman Complet



# Une Petite Fille Aima

Par Paul CERVIERES

Orphelines!... Dolette, dont le chagrin ne s'apaisait pas, songeait tristement tandis que le taxi traversait Paris, pour les déposer rue du Champ-de-Mars, à l'hôtel du Rond-Point, où était descendue la cousine Ursule, Mlle Fay pour la nommer, laquelle, arrivée de la veille — elle habitait Meaux, où elle était née — se montrait pressée de repartir.

« Cette fois, c'est bien fini! pensait Dolette; la tombe même de mon cher papa, il faut l'abandonner!... nous exiler à Meaux!

Meaux, grande banlieue de Paris, à trente-cinq minutes de la capitale, par les directs, lui semblait, à cette heure de peine et d'émotion, à l'autre bout de la France.

De tous ses désirs, Dolette eût voulu conserver le coquet appartement de la rue Chalgrin — bien modeste, mais si ouaté de tendresse, où elle avait toujours vécu sous la protection de son cher papa! Mais non, il lui fallait partir; déjà l'appartement était loué, la plus grande partie du mobilier vendue, et de là venaient les quelques centaines de francs qui, enterrement et frais de deuil payés, constituaient tout l'argent de poche! avait décidé leur tuteur.

A travers ses larmes elle apercevait Mlle Fay. Son visage en lame de couteau, son teint jaune, ses cheveux bien tirés sur les tempes, ne l'enchantaient pas.

Elle lui trouvait l'air maussade et revêche, et les seize ans de Dolette ignorait les justes mesures.

— Elle est laide, je la déteste!

Mais soudain Fanny questionna, s'adressant à la cousine Ursule :

— Alors, nous allons le voir?... Aujourd'hui? Ce soir?

Mlle Fay secoua la tête d'un petit geste sec.

— Certes non, et moi pas plus que vous. Nous devons nous contenter de la visite de son fondé de pouvoir. M. de Massé est un trop grand personnage sans doute pour se déranger. Cependant, il me semble à moi que, comme tuteur, il se devait au moins de se faire connaître et, puisqu'il a su me trouver pour vous recueillir désormais, le moindre de ses devoirs était de se présenter à moi.

Fanny, qui jetait un nuage de poudre de riz sur son fin visage, demanda :

— Est-il marié?... Je sais qu'il est tout jeune... trente ans à peine. Père nous parlait de lui, la veille de sa mort encore...

— Ma chère, je n'en sais pas plus long que vous, qui ne savez rien, à ce que je vois. Mais, vraiment, comment pouvez-vous ignorer à ce point ce jeune homme!... Presque votre frère...

Cette fois, Dolette protesta :

— Notre frère? Allons donc! Et d'abord, je suis bien contente qu'il ne se fasse pas connaître. Papa ne l'aimait pas du tout, et, pour cela, je ne l'aimerai jamais, moi!

— En attendant, il est votre tuteur, et n'oubliez pas, ma petite, que s'il est riche, très, très riche, vous ne

possédez aucune fortune, et que c'est lui qui vous fait vivre!... C'est déjà bien beau!

Mais ces paroles révoltèrent Dolette.

— Je voudrais travailler; ainsi, je n'aurais pas eu besoin qu'il payât pour moi!... C'est lui qui n'a pas voulu...

— Travailler... — la bouche de la cousine Ursule se pinça dédaigneusement — en vérité, Dolette, je me demande à quoi?

— Ne pouvais-je apprendre la sténo... la dactylo?

— Quelle horreur!... Etes-vous folle, ma petite?...

M. de Massé s'est heureusement opposé à ce beau projet, pour moi qui si généreusement vous ouvre ma maison, je vous prie de respecter là-dessus mes idées. Une femme bien née ne travaille pas hors de chez elle...

Dolette, dont la douleur n'éteignait pas la fougue juvénile qui vivait en elle, demanda :

— Alors, une femme bien née est toujours riche?

— Riche? Pourquoi riche? Si elle a le malheur d'être pauvre, ne peut-elle s'occuper sans que nul ne le soupçonne?

— Ah! oui, de la broderie à deux francs le mètre!...

Le taxi s'arrêtait devant l'hôtel du Rond-Point. Mlle Fay qui, fort heureusement, n'avait pas entendu la réplique de la petite, en descendait :

— Venez donc, ma chère! dit-elle à Fanny.

Et sans plus s'occuper de Dolette, qui sauta légèrement derrière elle, elle entra dans l'hôtel.

— Mademoiselle, ce monsieur attend dans le grand salon.

La femme de chambre tendait un bristol gravé. Mlle Fay y jeta les yeux. Elle lut tout haut :

« François Lafont, fondé de pouvoir de la Maison de Massé et Briant. »

— C'est bien ça, le fondé de pouvoir! Allons, venez, mes enfants!

François Lafont était un homme de cinquante ans environ. A la vue de la cousine Ursule, il se leva et, avec la plus grande courtoisie, se présenta :

— Et tout de suite, mademoiselle, je vous exprime les regrets de M. de Massé qui, souffrant, ne peut se rendre auprès de vous, auprès de ses pupilles.

Souffrant! Déjà cette excuse qui avait servi, lors des obsèques de M. Blandin. Jean de Massé s'était abstenu de paraître derrière le corbillard de celui qui avait été son beau-père et son tuteur.

Oui, quinze ans auparavant, M. Blandin, veuf et père de deux fillettes — Fanny, quatre ans, et Odette, dite Dolette, un an — épousait en secondes noces Mme de Massé, veuve elle-même d'un riche industriel, et mère d'un grand garçon qui atteignait tout juste ses quatorze ans.

Jean de Massé était un enfant généreux et tendre, merveilleusement doué, au moral comme au physique. Pourtant, M. Blandin, insensible à son charme, ne put jamais se défendre d'une antipathie d'autant plus tenace qu'elle était instinctive et inexplicable. Véritable tyran, il opprima positivement le jeune garçon; aussi, lorsque, quatre ans plus tard, sa mère mourut, Jean de Massé qui, à peine âgé de dix-huit ans, venait d'être admis à Polytechnique, quitta le domicile de son beau-père, bien décidé à n'y revenir jamais.

Non, jamais, pour un jour, pour une heure même, il ne franchit le seuil de la demeure où vivait celui qui était son beau-père et, dès lors, son tuteur.

A vingt et un ans, par l'intermédiaire de son notaire, il sollicita des comptes; et, riche de plus de quatre

SAINT-LOUP

I

— Cher papa!... Adieu!... Adieu, mon cher petit papa! Avec des larmes, des larmes qui coulaient rapides et serrées le long de ses joues pâles, Dolette gémissait, pour la dixième fois peut-être, ces mots, toujours les mêmes.

— Papa... Adieu, papa!

— Dolette! Eh bien, Dolette!

Le ton, pour assourdi qu'il fût, par un souci de bonne éducation, était sec comme un avertissement impatient. La cousine Ursule redoutait par-dessus tout de se faire remarquer. Mais l'enfant, toute à sa peine, ne le perçut même pas; de gros sanglots la secouaient. Alors Fanny, sa soeur aînée, lui prit doucement le bras :

— Viens, fit-elle, allons-nous-en, Dolette!

Celle-ci ne pleurait pas. Elle avait les yeux rouges, certes, mais son visage aux traits réguliers demeurait calme, nulle émotion ne semblait l'agiter et, bien qu'elle souffrît, sa douleur n'affichait rien.

Une auto les attendait à la porte du cimetière parisien où, un mois auparavant, Fanny et Dolette Blandin avaient conduit leur père, seul parent qui leur restât.

Oui, seul parent!... Leur mère était morte alors que Dolette commençait à peine ses premiers pas, et la cousine Ursule, qui les recueillait aujourd'hui, n'était qu'une petite cousine à la mode de Bretagne, et combien éloignée encore!...

Pourtant, elle promettait de les aimer, et c'est chez elle, à son modeste foyer de vieille fille, que les deux enfants se rendaient et devaient vivre désormais.



*Vous avez besoin de*  
**COLGATE**  
*pour garder vos dents blanches*

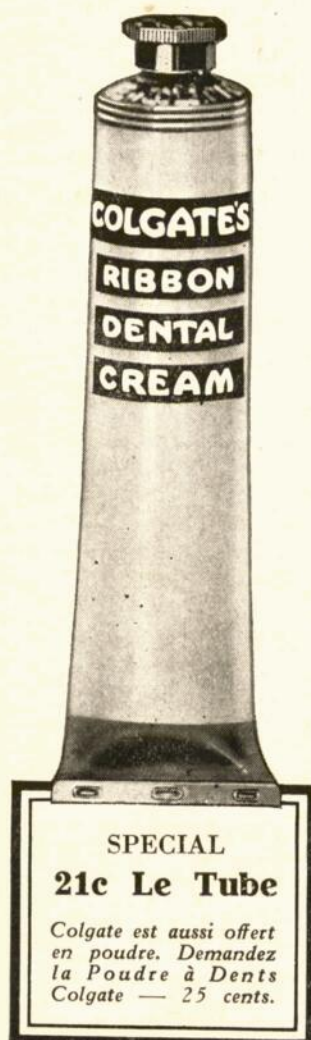
**I**L FAUT plus qu'un dentifrice ordinaire pour garder vos dents blanches et attrayantes. C'est pour cela que les gens emploient plus de Colgate que jamais auparavant. Parce que le Colgate nettoie de deux manières distinctes:

**PREMIEREMENT:** Il s'infiltré dans ces petites crevasses que la brosse à dents ne peut atteindre — nettoie vos dents parfaitement.

**DEUXIEMEMENT:** Ce n'est pas tout que le Colgate nettoie vos dents, il les polit également avec le même ingrédient sûr qu'emploient les dentistes.

Faites un bon essai du Colgate. Achetez-en un tube aujourd'hui. Employez-le pendant 10 jours seulement. Vous verrez ensuite que vos dents seront bien plus blanches et bien plus belles. Sans compter que la délicieuse saveur de menthe du Colgate gardera votre haleine pure et fraîche.

"COLGATE" SUR UN DENTIFRICE  
A LA MEME SIGNIFICATION QUE  
"STERLING" SUR L'ARGENT



millions, il fonda avec son ami, son camarade d'école, Jacques Briant, la maison de Massé-Briant, "moteurs et pompes électriques", dont le siège était à Paris, 217 ter, avenue de Villiers, et les suines à Melun.

Seule, la mort de M. Blandin lui fit se souvenir des deux orphelines auprès desquelles, durant quatre années d'enfance, il avait vécu. Elles étaient pauvres, sans ressources, car M. Blandin vivait et les faisait vivre de son travail uniquement. Généreusement, il accepta une tutelle qui n'était, somme toute, qu'une charge matérielle. Ses moyens le lui permettant, il assura l'existence des orphelines, mais sans désirer les connaître. Il les avait quittées si jeunes — cinq ans et huit ans — qu'à peine se les rappelait-il. Il chargea son fondé de pouvoir de les installer dans quelque famille honorable où elles pourraient vivre jusqu'au jour où, dotées par ses soins, elles se marieraient et où il pourrait alors oublier, le nom même des Blandin.

Après dix jours de recherches et de démarches, M. Lafont avait découvert Mlle Ursule Fay, vieille fille de cinquante-cinq ans, qui vivait à Meaux, dans une demi-pauvreté dignement supportée.

Quelle vie et quelle aisance allaient apporter à ce foyer désuet, austère et rapetissé, deux enfants à l'aube de leur jeunesse, et dotées de bonnes rentes?

C'est le chiffre de cette pension que vient justement fixer M. Lafont, fondé de pouvoir.

Deux mille francs mensuels pour le gîte et le couvert!...

Cependant, Mlle Fay insiste, à la fois curieuse de connaître ce généreux millionnaire, et blessée de son attitude, qu'elle juge offensant pour sa personnalité. Elle questionne:

—Ainsi, monsieur, mes petites cousines quitteront Paris sans connaître M. de Massé? Sans avoir pu le remercier même?

M. Lafont assure doucement:

—M. de Massé, je vous le répète, mademoiselle, est souffrant, alité; il lui est aussi impossible d'accourir ici que de vous recevoir aujourd'hui. Cependant, croyez bien... D'ailleurs, Mlles Blandin peuvent écrire... Enfin, Meaux est si près de Paris! D'autres occasions lui fourniront le prétexte d'aller vous présenter ses hommages... de faire connaissance...

—Bien, monsieur, Fanny et Dolette écriront!

Le ton est sec. Mlle Fay n'est pas satisfaite. Elle accompagne M. Lafont jusqu'à la porte du salon et revient auprès de Fanny, très occupée d'un pli disgracieux de sa robe.

—Voyons, mes enfants, nous allons goûter; ensuite, j'ai quelques achats à faire dans les grands magasins.

—Oui, oh! oui, dit Fanny, dont le visage s'anime cette fois, je voudrais aussi un chapeau, des gants, des souliers de daim... Enfin, un tas de petites choses...

Sa main, avidement, palpa l'enveloppe que venait de lui remettre M. Lafont, et qui renfermait un billet de mille francs.

—Argent de poche, avait dit le fondé de pouvoir, en offrant aux orphelines ce petit pécule: mille francs pour les menues dépenses...

Un chapeau, des souliers, des gants... Dolette, le cœur gros, demeurait dans sa peine. Ses visites journalières à la tombe de son père la laissaient pour de longues heures désespérée et muette. Fanny, cependant, essayait de la distraire.

—Voyons, Dolette, ton thé refroidit...

—Je n'ai pas faim!

—Il faudra penser à t'acheter des tabliers...

La petite a un geste d'indifférence. Alors Fanny, qui pense pour son propre compte, s'adresse à Mlle Fay qui dévore positivement.

—Il est quatre heures, si nous partions?

La cousine Ursule avale une dernière brioche.

—Oui, oui, et je veux aussi des bas fins!...

Elle se sent heureuse, légère comme une jeune fille. Elle vient de recevoir la première mensualité d'une pension qui lui laissera des bénéfices; alors, elle peut se permettre quelques achats.

—Allons, en route.

Elle rit. Fanny, amusée, se hâte vers la sortie, mais Dolette suit, trop lentement à son gré.

—Viens donc Dolette!

Le métro est tout proche; en quelques instants, les voici devant le Printemps, à deux pas des Galeries. Il n'y a plus trace de larmes sur le visage de Fanny. Enfiévrée, la jeune fille achète. C'est la première fois qu'une telle somme est à sa disposition! Mille francs! et M. Blandin était pauvre...

Il est six heures et demie lorsque, leurs achats terminés — avec quel regret — elles se retrouvent à l'hôtel.

Fanny vide son sac, cherche sa menue monnaie. Il lui reste en tout 116 fr. 75, et les 400 francs qui lui sont revenus pour sa part, sur la vente de quelques objets ménagers, ne sont plus.

—Ce n'est pas possible; j'ai perdu de l'argent.

Alors, elle fait son compte, additionne:

"150 francs une paire de souliers; cinq paires de bas à 25 francs; deux paires de gants à 30 francs; un chapeau, 120 frs.; un amour de petite robe, 350 francs; une écharpe, 49 francs; un très joli sac, 175 francs; une boîte de poudre de riz, un flacon d'essence patchouli, un sautoir et une paire de grosses perles grises pour les oreilles, le tout pour 87 francs; enfin, une coupe de vingt mètres de linon-chiffon — ça c'est sérieux, elle se fera des chemises — pour 72 francs et quatre pelotes de laines, pour un sweater très, très chic, ceci pour 48 francs. Alors, alors, ça fait bien 1284 francs, et la somme qui lui reste est exacte: 116 frs. 75. Elle n'a rien perdu..."

D'abord stupéfaite et ennuyée, Fanny se console vite. Elle a un regard pour l'entassement des paquets sur son lit. Des paquets, il y en a 5... 7... 11... 12... et c'est charmant à voir, charmant à ouvrir. Puis, tandis qu'elle déballe précieusement la robe de foulard noir, à petit, très petit col de crêpe blanc, elle pense, allégée soudain:

—Bah! Dolette me prêterait, elle n'a presque rien acheté, elle!

C'est vrai; à côté de l'amoncellement de ses achats, elle voit deux minces paquets... Rien... Un petit tablier, trois paires de bas de fil.

Isolée dans sa peine, Dolette n'a rien vu des élégances qui hypnotisaient positivement Fanny, et puis, à vrai dire, elle n'est pas coquette, peut-être trop jeune et, d'ailleurs, s'ignorant au point de se juger laide, insignifiante au moins. Mais Fanny! Ah! Fanny la faisait s'extasier.

—Elle est tellement belle que, tout comme pour Mme Récamier, les petits pâtisseries se retournent sur son passage.

Fanny, grande, mince, avait des traits d'une pureté toute classique, des yeux dont la teinte allait du bleu au plus beau vert, selon le temps; un nez fin et droit, une bouche d'un dessin parfait. Une lumineuse chevelure, naturellement ondée, auréolait un front charmant, et il n'était jusqu'aux dents, d'un pur émail, petites et bien rangées, jusqu'au teint d'une fraîcheur éblouissante, qui ne contribuait à la perfection de cette beauté printanière.

Et cependant, le charme manquait à ce beau visage, trop impassible, comme figé dans une expression un peu naïve, que sa grande jeunesse faisait nommer naïveté. Mais, à la vérité, si la bouche souriait sans qu'un reflet même animât les traits si purs, c'est que rien ne vibrait dans cette âme et ce cœur de vingt ans. Seuls les yeux, ces yeux bleus si largement fendus, un peu vagues et langoureux, trahissaient, par instants, la plus tenace des volontés et une implacable dureté lorsque, sous l'empire de la colère — une colère sans éclat et qui modifiait à peine l'expression du visage — ils devenaient presque noirs et d'une incroyable fixité.

Combien différente était Dolette! Dolette, sauvageonne de seize ans, brune comme une bohémienne, rose et dorée comme un beau fruit, avec une tignasse si frisée qu'elle y cassait tous ses peignes, et dont les yeux noirs, deux diamants sous des cils étonnamment longs et tonfufs, étincelaient de vie, de gaieté et d'intelligence.

Et puis, quelle bonté révélait le sourire si franc, la bouche aux lèvres charnues; quelle tendresse, quelle confiance dans le regard!

—Dolette!... Voyons, ma chérie!

Dix fois par jour, M. Blandin doit rappeler au calme la fillette émancipée, exubérante et primesautière. Ah! celle-là ne savait rien dissimuler de ses sentiments. Son petit visage, miroir vivant de son âme, les reflétait tous. Ses colères éclataient en mots furieux, en gestes saccadés. Elle trépignait de rage, mais ses enthousiasmes la faisaient rire aux éclats, et sauter d'allégresse, et puis, attendrie par quelques spectacles émouvants, un récit, une belle lecture, elle avait des larmes lentes et des pleurs extasiés. Sensibles à toute détresse, elle était toujours prête à la charité.

La mort de son père l'avait si violemment bouleversée qu'elle se remettait à peine d'un accès de fièvre qui, durant huit jours, l'avait fait délirer et inquiété sérieusement Fanny et la voisine charitable qui les avait recueillies le soir même du décès de M. Blandin. Maintenant encore, assommée à peine, Dolette se demandait, avec un étonnement enfantin, pourquoi une telle douleur l'avait accablée; alors qu'elle ne souhaitait le mal à personne, et au milieu du désarroi de son cœur, deux sentiments également violents — car sa jeunesse ignorait la modération — grandissaient: sa tendresse pour sa soeur, la très belle Fanny, et son aversion pour Jean de Massé, ce Jean de Massé que son père n'aimait pas, n'avait jamais aimé, ce Jean de Massé qui n'était jamais venu, alors que, sentant sa fin prochaine, M. Blandin l'avait fait appeler.

Oh! cela, jamais, jamais elle ne le lui pardonnerait.

—Et voici de la part de votre tuteur, pour vos dépenses de deuil, avait dit M. Lafont, en tendant à chacune des fillettes une enveloppe fermée contenant mille francs.

Mais la main de Dolette n'était pas allée au-devant de celle de M. Lafont; ce que voyant, le fondé de pouvoir avait, de force presque, glissé l'enveloppe dans les petits doigts crispés. Seulement, après son départ, l'enfant, butée, avait jeté loin d'elle ce qu'elle nommait une charité.

—Je n'en veux pas, non, je n'en veux pas!

Devançant le geste de Mlle Fay, Fanny avait ramassé le précieux billet, serré dans son sac.

—Tu réfléchiras, Dolette, je te le garde.

Ah! Dolette savait bien que jamais, non, jamais, elle n'usait de l'argent de ce... de ce tigre!... Oui, de ce tigre si méchant que son cher papa n'avait pu l'aimer.

—Dès que j'aurai le droit de vouloir, je travaillerai, pensait-elle encore, et je lui rendrai tout ce qu'il aura dépensé pour moi.

Et tandis que Fanny rangeait dans la haute malle ses derniers achats, Dolette, tristement, pliait le petit tablier de satinette noire, les bas de fils achetés sur son petit avoir, ce qui lui venait de son cher papa.

—Allons dîner, nous prendrons le train de huit heures! Venez-vous, Fanny?

Dolette suit. Déjà la cousine Ursule ne s'occupe plus d'elle. Elle a opté. Entre l'enfant douloureuse, vibrante et sincère, et la belle jeune fille impassible, son choix est fait: Fanny l'a conquise. Elle sera sa compagne, son hôte de choix et bientôt, sans doute, sa chérie. Mais qu'importe à Dolette; d'abord, de tout son cœur, elle aime sa soeur et applaudit aux amitiés qu'elle fait naître; ensuite, sa peine si vive l'absorbe et l'empêche de penser même. Et, déjà, sa pensée l'emporte vers la grande gare... sur le quai où, bientôt, le train de huit heures se formera... le train de huit heures qui, à toute vapeur, l'emportera loin, loin! — Dolette le pense sérieusement — et dont chaque tour de roues l'éloignera davantage d'une tombe fraîchement ouverte, but de son pèlerinage quotidien.

### Chapitre II

—Bonjour, Bertrand, bonjour! Tenez, voici le bulletin; réclamez la malle, nous prenons les devants.

—Bien, mademoiselle.

Bertrand, un vieux brave homme de soixante-dix ans, se tient, casquette à la main, sur le seuil de la gare. Il a amené la brouette, pour y charger les bagages. Mlle Ursule est une femme de tête, ses ordres sont précis et donnés en temps

voulu. Avant son départ pour Paris, elle a décidé du cérémonial de ce jour, ou plutôt de ce soir; en outre, les économies sont de règle dans sa maison, car ses ressources très réduites, depuis le krach financier dont elle fut l'une des nombreuses victimes, l'obligent à compter près et juste.

—Par ici, mes petites, nous avons cinq minutes de marche, tout au plus, et pas d'auto, bien entendu.

A grandes enjambées, Fanny se hâte à ses côtés. Mais Dolette, nez au vent, regarde et s'attarde. De la petite ville, elle ne voit rien; il fait nuit et la lumière y est peu généreusement distribuée. Cependant, elle pense:

—Les rues sont joliment étroites, et puis c'est mal pavé... une ville très bête! Je ne me plairai pas ici, déjà je le sens!

Pourtant, la rapidité du voyage l'a agréablement surprise.

—Ce n'est guère plus long que d'aller de l'Etoile à la Nation, se dit-elle encore, et de l'Etoile à la Nation, c'est tout droit, car, lorsqu'il faut changer, ça n'en finit plus. Alors, peut-être que la cousine Ursule me laissera aller à Paris toute seule, de temps en temps!

—Nous voici arrivées!

D'un geste de maître, Mlle Fay presse sur le bouton électrique, fiché en plein mur. Une vieille femme vient ouvrir: C'est Mariette, la servante.

—Bonjour, ma bonne, bonjour!

Mariette, cœur tendre et désolée — elle a perdu en moins de deux ans sa fille et son petit-fils — toute sa famille, a pour les orphelins un regard mouillé. Elle joint les mains.

—Pauvres petites, les voilà donc! Va falloir les gêner, les chéries!

Et ces simples paroles, dites d'une voix que la compassion fait très tendre, amènent de nouvelles larmes dans les yeux de Dolette. Mais Mlle Ursule n'aime pas les attendrissements, et sa façon de consoler est tout l'opposé de celle de Mariette.

—Allons! allons! cessez ces larmes, Dolette; à chaque jour suffit sa peine! Il faut raisonner et discipliner sa douleur. Votre papa, ma pauvre petite, est mort, hélas! et vos soupirs ne le ressusciteront pas. N'est-il pas plus sage de se résigner? Je suis sûre que vous serez très heureuse près de moi, si vous n'êtes pas trop exigeante, ni trop volontaire. Tenez, voici votre home! c'est la chambre lilas. Mariette l'a minutieusement nettoyée, et vos meubles, vos bibelots y sont déjà installés. Convenez qu'elle est gaie et claire: la fenêtre s'ouvre sur le jardin; au printemps, ce sera un parterre de fleurs. Pour vous, Fanny, j'ai désigné la chambre aux églantines; on la nomme ainsi à cause des tentures. Certes, elle est un peu plus grande, et donne sur la rue; il était juste qu'elle fût pour vous, qui êtes l'aînée. A présent, je vais tout de suite vous mettre au courant des habitudes de ma maison, habitudes que je ne saurais changer. Le premier déjeuner se prend à sept heures, très exactement, dans la salle à manger. Le grand repas à midi, et le dîner est prêt pour huit heures. Je reçois mes amis tous les mercredis. Bien entendu, je respecte assez votre deuil pour excuser votre absence dans mon salon ce jour-là, si ces réceptions, bien modestes cependant, vous peinent et vous attristent. Toutefois, je ne saurais y renoncer. La bibliothèque du salon renferme de beaux et bons livres et je vous permets d'y puiser, à condition que vous preniez grand soin des volumes. Vous raccommodez et lavez seules votre menu linge; pour le reste, Mariette s'en chargera.

Mlle Fay prit le temps de respirer largement, posément; ensuite, elle reprit:

—Je vous recommande, mes enfants, la tenue la plus correcte, soit en promenade, soit en course par la ville. Je compte dans Meaux les relations les plus charmantes, les plus distinguées aussi; je ne puis donc accueillir à mon foyer que des parentes de choix. Un verbe trop haut, des manifestations extérieures trop bruyantes, voilà ce que condamne la bonne éducation. Voyons, Dolette, ce mouvement de pied est agaçant au possible, ne pouvez-vous demeurer sans remuer quelques instants?

Demeurer sans remuer, quand tout son être crie de douleur et de détresse! Ah! le doux foyer paternel, où est-il? Où est sa petite et claire salle à manger? son salon intime et le canapé bas devant



Un Bon Teint

est le signe d'un Bon Savon

AVEZ-VOUS confiance aux signes? Moi, j'y crois. Quand je vois une femme dont le teint est clair, frais et en santé, je sais qu'elle est jeune, qu'elle ait seize ou soixante ans.

Je sais autre chose aussi, à son sujet; je sais qu'elle a le bon sens de s'occuper de sa peau, la patience d'en prendre soin régulièrement, la sagesse de choisir le bon savon de toilette.

Lorsque je vois une femme comme celle-là, je me dis en moi-même qu'elle emploie le Palmolive — le Savon de Jeunesse. Car le secret mélange des huiles d'olive et de palme du Palmolive donne exactement cette douceur de satin aux joues... cette belle texture de la peau... cette apparence propre et naturelle.

Le Palmolive, vous savez, est un savon très extraordinaire. Nettoyant très doucement, il entraîne les accumulations d'impuretés... laissant la peau bien rafraîchie. Cette action lui vient du fait qu'il est un savon naturel, contenant une généreuse quantité d'huile d'olive — sans le moindre colorant artificiel.

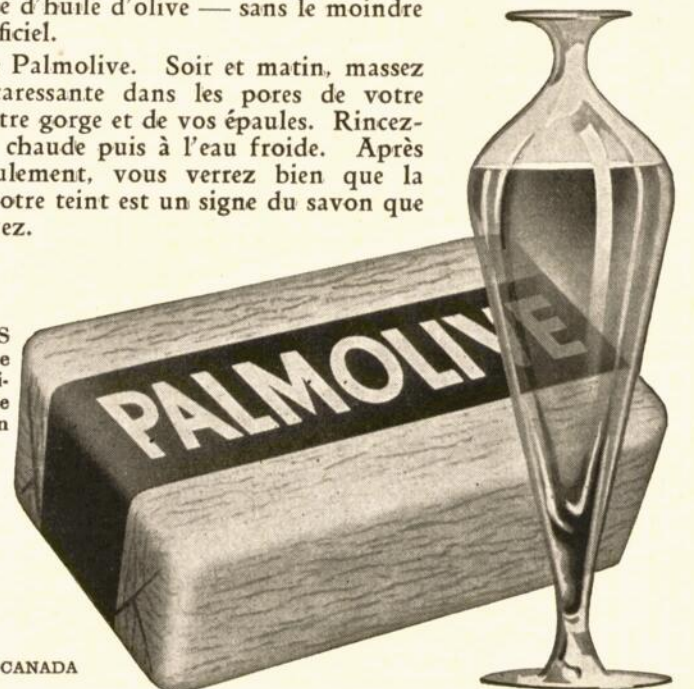
Essayez le Palmolive. Soir et matin, massez sa mousse caressante dans les pores de votre visage, de votre gorge et de vos épaules. Rincez-vous à l'eau chaude puis à l'eau froide. Après un mois seulement, vous verrez bien que la jeunesse de votre teint est un signe du savon que vous employez.

RAPPELEZ-VOUS — il entre une abondante quantité d'huile d'olive dans chaque pain de Palmolive.

7c

LE PAIN

FABRIQUE AU CANADA



lequel elle traînait le gros coussin de soie molle et bleue et s'installait aux pieds de son chez papa?.... Fanny, près de lui, brodait ou tricotait, on devisait gaiement. Que de jolies choses le père tendre savait leur conter, et combien doucement passaient les heures! Et puis, presque chaque soir, venait le temps de la musique. Fanny allait au piano et Dolette, ravie, se saisissait de son violon. L'archet vivait vraiment sous les petits doigts enfiévrés soudain. Ah! les bonnes, les douces soirées, la tendre intimité!.... Hélas! rien n'était plus de tout cela, rien ne demeurait, et si elles n'étaient pas abandonnées, si un foyer leur était offert... un foyer? non... un asile!.... cette maison froide, austère comme un couvent, réglementée comme une prison, immuable dans ses habitudes, fermée à toute fantaisie, elle le devait à la générosité d'un tuteur inconnu, déjà la voix sèche, brève de la maîtresse des céans, rappelait à l'ordre un enfant désespéré, et, comme un devoir sacré à l'hospitalité offerte, réclamait la résignation, l'oubli d'une douleur dont les manifestations troublaient sa quiétude égoïste.

Ah! comme révoltée, Dolette, avidement, regardait la porte... Cette porte refermée sur elle comme celle d'une volière sur un oiseau des îles. Comme elle voudrait fuir!.... fuir n'importe où, droit devant elle, pour ne plus rien voir, ne plus rien entendre, que la peine qui gonfle son cœur et la tuera peut-être!.... Fuir, puisqu'en ce lieu, elle le sent, on ne l'aimera jamais, on ne la comprendra pas davantage.

—Occupez-vous de la petite, Mariette; moi j'installerai Fanny!

C'est bien ça, le choix définitif; mais cette fois encore, il n'est pas remarqué. Telle une automate, Dolette suit la vieille servante vers la chambre lilas.

Nuit d'insomnie et de fièvre, où elle grelotte entre ses draps trop froids. Sa somnolence est hantée de cauchemars pénibles. Dolette sursaute et gémit, la peur fait claquer ses dents. Où est-elle? Seule, abandonnée! Elle crit faiblement, se débat, appelle, et rien ne lui répond. Il n'est pas six heures que déjà elle est debout; le jour est loin encore. Dolette va à sa fenêtre, l'ouvre: un ciel étoilé l'éblouit. Quelle splendeur! et malgré le froid qui la pique au visage, l'enfant fiévreuse y demeure, rafraîchit son front. L'aube l'y surprend... sous ses yeux le jardin s'éveille; quelques poules y picorent, un coq important va et vient et, tout à coup, lance son cri de triomphe.

Trop désespérée, la petite regarde sans voir presque; rien n'attire, ne retient, ne captive son attention, rien ne l'intéresse. Mais, tout à coup, son regard las, levé sur la villa toute proche — seul, le jardin la sépare de la demeure de Mlle Ursule — rencontre deux yeux bruns, couleur de noisette mûre, deux yeux à la fois tristes et doux, et qui la dévisagent au travers de la vitre sans rideau.

Intéressée cette fois, Dolette, qui allait quitter la fenêtre, s'y attarde. Les yeux bruns brillent dans un visage enfantin, sous une profusion de boucles blondes.

—Bonjour, bonjour! fait Dolette, conquise par la joliesse des traits et la douceur du regard ingénu, bonjour!

Intimidé sans doute par la spontanéité du salut de Dolette, l'enfant, un gamin de six ans environ, déserte prestement la fenêtre et le rideau retombe mollement.

"Il est sauvage!" pense la petite.

A ce moment, Mariette frappe à la porte.

—Mademoiselle Dolette, le déjeuner est servi, sept heures est sonné.

Sept heures! C'est vrai! a-t-elle si vite oublié l'avertissement de la vieille, et que tout est ici réglé et presque machinal, dans la vie de Mlle Ursule Fay, petite rentière de Meaux?.... Cette vie que Dolette aura tôt fait de qualifier de "cinq molle à l'an".... cinq mille heures, bien entendu. Levée à six heures et demie en été, à sept heures en hiver, Mlle Fay ne prolongeait jamais la soirée au delà de neuf heures, sauf le dimanche, pour le théâtre musical et littéraire de Mme Calas, sa meilleure amie. Oui, levée à la même heure, un jour, quelles qu'aient été les fatigues de la veille et, ce matin-là, déjà elle est habillée, tirée à quatre épingles, comme on dit; pas un

des cheveux de son maigre chignon ne dépassant l'autre.

—Hâtez-vous, voyons, ne vous ai-je pas prévenue que le premier déjeuner était pour sept heures?

La voix sèche, le mécontentement y perce. Dolette s'empresse d'approuver:

—Bien, ma cousine.

—Dès six heures et demie, Mariette dispose le couvert.

En silence, la fillette, qui a repoussé les rôties, avale son café; et Mlle Ursule, qui la regarde, décide tout à coup:

—D'ailleurs, désormais, je compte sur vous pour ce petit travail.

—Quel petit travail?

—Le couvert! J'imagine, ma chère, que vous saurez le disposer? Trois tasses, trois soucoupes, quelques rôties sur une assiette. Mariette vieillit, la maison est lourde et chacune de nous se doit de l'aider. A qui parliez-vous donc tout à l'heure?

—A un petit garçon de la ville voisine.

—Ah! bien! Cette villa, c'est la villa des Glicines et, pour l'enfant, il se nomme Jean, mais je doute qu'il vous aie répondu.

—Il s'est sauvé, en effet, dit Dolette.

Mlle Ursule prend le temps d'avaloir son café; puis, elle ajoute:

—Ce petit est muet!

—Muet!

Fanny s'exclamait sans émotion; mais, attristée et stupéfaite, Dolette avidement questionne:

sa chambre lui plaît; elle y a retrouvé son lit, son armoire, son petit bureau et tant de bibelots qui lui sont chers, car, du mobilier paternel, on n'a vendu que le superflu à leurs besoins: la salle à manger d'abord, qu'en eût-on fait dans la maison si bien meublée de Mlle Ursule? et puis la salle de bains et tout ce qui composait la cuisine. Mais le piano de Fanny trône au beau milieu du salon, et Dolette caresse du regard son violon couché dans son écrin de velours bleu.

—Je vais faire ma chambre; ensuite, j'écrirai à Mady — une amie de pension; enfin, j'étudierai mon violon.

Depuis quelque temps, bien avant la mort de son père, elle nourrissait l'espoir de devenir une grande artiste. Ainsi, elle parcourrait le monde, partout acclamée, applaudie, fêtée et devenue célèbre et riche, elle assurerait la vieillesse de son cher papa, elle doterait Fanny. Elle... elle...

Aujourd'hui, la puérilité de ces rêves s'est assagie. Dolette se sent seule et dépourvue de fortune; de tout son cœur, elle souhaite de travailler, de s'affranchir d'une générosité qui la révolte, qu'elle voudrait repousser. Ce Jean de Massé, rien ne le lui fera aimer; bien plus, de le comprendre bon, pitoyable, généreux, sa rancune s'est accrue. Elle le voudrait méchant, avare. Ainsi elle aurait des raisons de le haïr, de le mal juger. Et comme il n'est rien de tout cela, elle se le dit tyrannique, autoritaire. Ah! il ne lui per-

la cousine Ursule, elle ne doute pas qu'un brillant mariage ne lui soit réservé. Alors, finie la charité de M. de Massé! Et, tout en s'acheminant vers la cuisine, elle envoie à son adresse une grimace sans grâce. Allons, le balai, le plumeau, le chiffon.... Mais, comme elle se penche à sa fenêtre pour secouer ledit chiffon, à nouveau ses yeux rencontrent les yeux noisette.

Accoudé à l'appui de bois, un enfant triste, trop pâle et trop songeur pour ses six ans, la regarde.

—Bonjour, Jean.

Pas de réponse, mais Dolette n'en attend pas. Elle sait qu'il ne faut pas espérer le miracle de la parole; ce qu'elle guette, c'est un sourire.

—Bonjour! bonjour! mon joli petit voisin!

Il a compris et sa main s'agite, en un signe de bienvenue, mais le visage demeure grave.

Toute douleur émeut Dolette; mais, lorsque cette douleur atteint un enfant son cœur déjà maternel en demeure troublé, comme d'un mal personnel. Pauvre petit! quelle précocité éloigne de lui l'insouciance habituelle à son âge? Pourquoi ne rit-il pas, alors qu'elle lui sourit, qu'elle veut le distraire, l'amuser, le conquérir? Vite, elle va à son armoire, en tire un pierrot habillé de satin blanc — une poupée pour le divan du salon, qu'elle confectionna un jour, pour la fête de son père — et faisant jouer les mains, elle mine une scène amusante.

—Vois-tu, il voudrait t'embrasser, il te trouve gentil, très, très gentil!.... Attends, regarde, il est enrhumé. Atchoum!.... atchoum! Allons, Pierrot, prenez votre mouchoir.

De son carré de batiste bordé de noir, Dolette coiffe la main de Pierrot et le porte à son nez.

—Atchoum! atchoum! fait-elle, quel rhume, nom de petit bonhomme! Je vais mouiller un drap de lit!

Toujours grave, l'enfant tend cependant les mains vers le jouet convoité.

A ce moment, une vieille dame couronnée de cheveux blancs paraît à la fenêtre. Elle salue Dolette et la remercie d'un sourire. Elle est grande, très droite et distinguée. Ses traits sont de la plus grande douceur, mais ses yeux, d'un bleu passé, comme décoloré par les larmes, reflètent l'âpre douleur qui brisa son cœur, et la certaine angoisse qui l'agite à certaines heures. Vite, elle passe et le petit Jean la suit.

—Dolette! Dolette!

—Voilà, ma cousine!

La petite a reconnu la voix de Mlle Ursule. Elle accourt.

—Nous sommes très en retard, dit la vieille demoiselle qui, en dépit des habitudes prises, est encore installée, face à Fanny, à la table desservie, je pense que votre chambre est faite, et que vous saurez très soigneusement essuyer les bibelots du salon? Ce n'est ni fatigant, ni malpropre, je puis donc me décharger sur vous de ce soin. Il y a un essuie-membres spécial, vous le trouverez dans le placard de l'entrée.

Et tandis que, sans répondre, Dolette se dirige vers le placard indiqué, elle entend la cousine Ursule qui ordonne:

—Mariette, avant de descendre aux provisions vous ferez chaque matin la chambre de Mlle Fanny!

### Chapitre III

—Oh! ce violon!

Excédée, semble-t-il, Mlle Ursule lève les yeux au ciel et feint de se boucher les oreilles; et Mme Agnan, la femme du notaire; Mme Saintive, une doctoresse, depuis quelques mois seulement installée à Meaux, mais qui a déjà conquis tous les suffrages; et enfin l'importante Mme de Souteyrat l'imitent avec un ensemble touchant.

—C'est vrai que ce violon....

Alors Fanny, qui brode aux côtés de Milles Jeanne, Camille et Marcelle Agnan, de Clotilde et Marie Saintive, les nièces de la doctoresse, tout en jacassant comme une pie, se lève, va à la chambre de Dolette, et, doucement:

—Ecoute, Dolette, cesse ce violon, on ne s'entend plus au salon.

D'abord soulevé d'indignation car, chaque jour davantage, on écoute ses heures d'études, Dolette, résignée, jette loin

## EN AVRIL

Un chef-d'oeuvre de roman d'amour :

# Le Collier Brisé

par Concordia Merrel

SANS AUCUNE EXAGERATION, L'UN DES ROMANS  
LES PLUS PASSIONNANTS QU'AIT OFFERTS  
"LA REVUE POPULAIRE" A SES  
LECTEURS ET LECTRICES.

—Muet! Oh! quel malheur! Il est si joli, si joli!.... Muet!.... muet tout à fait?

—Dame, quand on l'est, habituellement, c'est tout à fait! Cependant, en ce cas, votre question est moins saugrenue qu'elle ne le paraît, car si l'enfant est muet, et bien muet, il ne l'est pas de naissance. C'est sous le coup d'une terrible émotion — un drame que j'ignore, que tous ignorent par ici, le fit brutalement orphelin — qu'il perdit l'usage de la parole. C'est sa grand'mère maternelle qui l'élève, une vieille femme, une certaine Mme Delage, que vous apercevrez un prochain jour. Je dis: apercevrez, car si elle ne se cache pas positivement, du moins évite-t-elle les regards et fuit-elle le monde. Voici bientôt deux ans qu'elle est ma voisine, et je n'ai certes pas échangé dix paroles avec elle. Après tout, chacun ses affaires!

—Mais, dit Fanny, s'il est muet par accident, il doit certainement entendre?

—Mais oui, il entend, et je le crois même fort intelligent.

—Ah! fit Dolette, qui sembla respirer plus librement, pauvre petit, au moins son malheur n'est pas sans espoir!

—Peuh! répliqua Mlle Ursule qui, repue, repoussa sa tasse vide, ceci n'est pas notre affaire; la vieille Mme Delage ne m'a confié ni ses secrets, ni ses chagrins. D'ailleurs, je n'aime guère voisiner. Allons, il sied de ne pas nous attarder à table, nous avons de l'ouvrage; pour vous, mon enfant, il faut faire votre chambre.

Dolette n'a garde de protester; d'abord,

met pas de s'employer? Soit! Mais si, durant quelques années encore, il a des droits sur elle, sa majorité la libérera enfin. Oui, enfin! Et maintenant, dès ce jour même, avec ténacité, sans que rien ne la puisse distraire de la tâche qu'elle s'impose, elle travaillera, seule; elle s'exercera à acquiescer sur son violon la virtuosité, l'ampleur, le talent qui lui font encore défaut. Ah! son violon! de quels regards passionnés elle le contemple, tandis qu'elle s'active à un ménage consciencieux.

—Deux heures chaque matin et deux heures chaque après-midi! Si, avec ça, je ne fais pas de progrès.... Heureusement, j'ai beaucoup de musique....

Le lit est fait, les tapis secoués; il lui reste maintenant à balayer, à essuyer, mais il lui manque balai et chiffon. Tout cela, elle le trouvera à la cuisine, sans nul doute.

Doucement, elle s'engage dans le couloir; des voix arrivent jusqu'à elle. Fanny n'a pas encore regagné sa chambre. Amicalement, elle cause avec Mlle Ursule, et la petite surprend un mot enthousiaste:

—Ne doutez pas ainsi de l'avenir: jolie comme vous l'êtes, vous vous marierez sûrement. Les jeunes gens ne manquent pas à Meaux, et tous ne sont pas de vils coureurs de dots.

Est-ce l'assurance qu'elle a de trouver bientôt un mari de son choix qui réjouit Fanny? Mais elle rit. Ah! pour celle-ci du moins, le foyer de la cousine Ursule se fait accueillant et doux.

Dolette hérit sa sœur et, tout comme

sur le lit son archet et violon; puis, tête basse, elle prend son crochet.

—Pourquoi ne viens-tu pas travailler auprès de nous? questionne Fanny.

Dolette ne répond pas; elle s'installe près de la fenêtre.

—Viens donc! Il y a Jeanne, Camille et Marcelle Agnan, Clotilde, et Marie Saintive, enfin les Souteyrat au complet. On ne s'ennuie pas: elles savent tous les potins de la ville... C'est très amusant!

Dolette a pour sa soeur un regard à la fois douloureux et méprisant.

—C'est justement pour ça que je ne te suivrai pas, dit-elle d'une petite voix qui tremble; ça ne m'amuse pas du tout, moi, les potins de la ville, et je trouve bête et sans coeur de rire de la déconvenue de la fille du vétérinaire, que son fiancé a abandonnée.

—Tu t'isoles à plaisir, tu ne te feras pas d'amies.

Dolette a une affirmation nette:

—Eh bien! tant mieux! Des amies comme les tiennes, je n'en voudrais pas, et je préfère demeurer dans ma chambre à jouer du violon. Il est vrai que même ça — je m'enferme le plus que je peux cependant — arrive à vous ennuyer; alors...

—Aujourd'hui, cousine Ursule reçoit, c'est son jour, tu le sais. D'ailleurs, pourquoi étudies-tu l'après-midi?

—Et à quelle heure pourrais-je jouer le matin?

Dolette braque son regard si franc dans les yeux de Fanny.

—Oui, quand? reprend-elle; le matin, je n'ai plus une minute. Chaque jour, la cuisine me trouve un nouveau travail; voilà maintenant que je dois surveiller les repas, aider aux provisions, compter le linge de la lessive... Alors, je ne sais plus...

—Tu vas si vite! dit Fanny, qui ne peut se défendre d'un peu de honte devant cette détresse.

—J'aimerais tant travailler mon violon!

Fanny aime bien Dolette, et sa conscience n'est pas sans reproche. Elle n'ignore pas que, tandis qu'elle est servie, en tous cas, déchargée de bien des besoins, sa soeur est certainement un peu accablée par Mlle Ursule, sans qu'elle ait le courage d'intervenir. Lâcheté? Basse flatterie? Silence intéressé? N'importe, elle ne dit mot et, cependant, je le répète, elle aime Dolette, et le chagrin qu'elle lui comprend l'attriste et la peine. Alors, elle suggère:

—Et pourquoi?... pourquoi ne vas-tu pas faire de la musique chez la vieille Mme Delage?

La vieille Mme Delage!... La grand-mère du petit Jean.

Certes, Dolette est devenue pour elle la chère petite amie qu'on accueille avec joie.

Six mois à peine se sont écoulés depuis le jour où nouvelle venue au foyer de Mlle Ursule, orpheline douloureuse, Dolette, s'étant accoudée à sa fenêtre, aperçut un enfant dont les yeux bruns, trop pensifs et trop graves, parlèrent à sa peine.

Six mois!... Mme Delage, la vieille dame, comme on l'appelait par toute la ville, dont la hauteaine réserve, le désir si marqué d'une solitude sans concession, la froide politesse intriguèrent jusqu'à l'énerverement, avait spontanément ouvert sa porte à la fillette désespérée.

Ah! sans cet accueil chaleureux et le refuge maternel des tendres bras de l'aïeule en robe noire, dans quelle détresse eût vécu Dolette, sous la mesquine, austère et si hostile protection de Mlle Fay?

La vieille Mme Delage! Dolette a retrouvé un foyer. Elle vit là, entre un enfant qu'elle chérit, et dont elle s'est faite l'éducatrice patiente et gaie, et une maman indulgente, les meilleures heures de sa vie si active.

Les "corvées" dont la charge Mlle Ursule, elle les exécute le plus vite possible, pressée de retrouver le cadre familial où elle s'épanouit, la petite salle à manger où elle goûte de lait et de pain frais, où elle joue aux dominos avec Jean, mais aussi où elle ouvre le grand alphabet colorié à l'heure de la leçon du petit.

—Je t'apprendrai à lire. Voici, ceci est un A — et ceci un B!

Dolette rêvait d'un miracle qui lui redonnât tout à coup la parole.

Aux côtés de Jean et de la vieille Mme Delage, elle brode, coud, étudie; et, pour la joie de l'un et de l'autre, pour son plus grand plaisir aussi, elle joue du violon, son cher violon qui la passionne.

—Oh! ma petite Dolette, encore, encore, reprenez cette sonate!

Et prenez la main de Jean supplie; ravie, enfiévrée, la fillette, à nouveau, joue, joue jusqu'à la fatigue. Elle jouerait sans arrêt des heures entières, si l'enfant, impressionnable, le petit muet qui entend et comprend, ne trahissait son émotion par des larmes, et des cris presque. Une belle histoire de Dolette le calme.

—Surtout, a recommandé Mme Delage, ne sois jamais question, dans vos contes, d'accidents arrivés à de jeunes enfants.

Et la pauvre femme ajoute, d'une voix où l'on sent des larmes très proches:

—Il a vu mourir sa petite soeur... un bébé de quelques mois. Alors... alors!

Un frisson qui pâlit son front, et c'est tout. Dolette ne saura rien de plus du drame qui bouleversa ces existences.

—Vrai? Elle ne t'a rien dit? interroge quelquefois Fanny, qui serait heureuse d'apporter du "nouveau" au jour de Mme Agnan, ou de Mme de Souteyrat, et tu dis que ce sont tes amis! Jolis amis, en vérité!... Les miens sont plus amusants et moins réservés avec moi!

Des amis, Fanny en a beaucoup. Les trois filles aînées de la notairese d'abord. Il y en a encore quatre à la maison, et trois fils, dont le plus âgé — vingt-trois ans — travaille à l'étude de son père.

Jeanne, Camille et Marcelle Agnan ne brillent ni par la beauté, ni par l'intelligence, et, bien la tentant, pas davantage par la générosité et l'indulgence. Elles jalourent Fanny, à laquelle elles prodiguent cependant les marques d'une amitié enthousiaste.

Cette jalousie, Mme Agnan ne saurait la partager, attendu que fille d'un riche, très riche, fermier qui a cru atteindre au pinacle en faisant de son unique héritière une "dame" de la ville, elle connaît la valeur de l'argent, et la présence d'une aussi jolie personne que "la petite Blandin", comme elle nomme Fanny, auprès de son trio peu brillant, ne l'inquiète guère. Pensez donc, une fille sans dot!... la pòvre! et les siennes... oh! les siennes auront chacune une fortune!

Pour Clotilde et Marie Saintive, mieux douées physiquement, et fort intelligentes, elles affichent une indépendance d'idées et de vie, qui suffoque les gens bien pensants de la société.

Fardées malgré leurs vingt ans, cheveux coupés à la garçonne, elles circulent seules, bien entendu, car elles travaillent l'une et l'autre, en vue de leur doctorat, suivent les cours de l'Ecole de Médecine, fréquentent les hôpitaux, les laboratoires, les salles d'opération et les amphithéâtres.

—Peuh! fait la femme du notaire avec un mépris non dissimulé, "ça ne s'épouse pas, ça"!

Possible. En tous cas, on les reçoit sans contrainte, et si "ça ne s'épouse pas", Léon Agnan — fils No 3 — ne cache guère sa vive admiration pour Clotilde.

C'est Philippe de Souteyrat, l'un des fils du procureur — M. de Souteyrat, retiré à Meaux, sa ville natale, fut procureur de Melun — a affublé de numéros les dix enfants des Agnan. Mais comme l'ancien procureur a lui-même une nombreuse progéniture — sept fils et cinq filles — l'édit Léon a immédiatement dénommé "Les Gracques" toute la nichée des de Souteyrat.

Dès son arrivée à Meaux, Fanny a fait sensation. Mlle Ursule a joui de ce succès comme d'un hommage personnel. Le premier dimanche, à la messe de dix heures, bien des fidèles eurent des distractions et, sur la place de la cathédrale, que de chuchotements, que d'apartés.

—Vous l'avez vue? Elle est ravissante!

—Oh! pour ça, délicieuse!

—C'est bien la petite cousine de Mlle Ursule?

—Mais oui!

—Elle ne lui ressemble guère; pas vrai?

—Ça, ma chère!...

—Et de qui est-elle en deuil?

—De son père, à ce qu'il paraît.

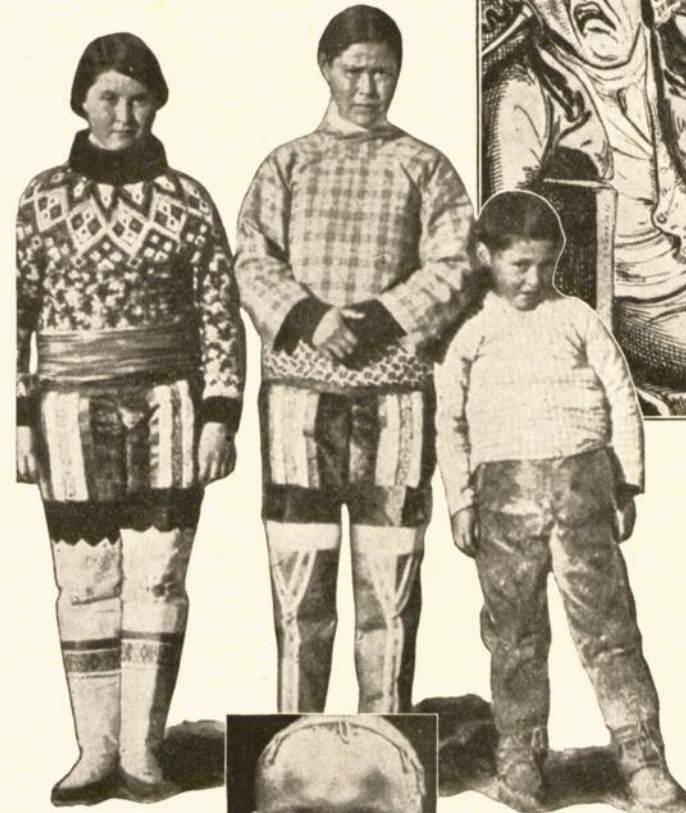
# Comment les Blancs donnèrent la Carie des Dents aux Esquimaux

*La carie était inconnue avant l'arrivée des blancs. Maintenant, l'Esquimau mange des aliments qui ne conviennent pas, ne nettoie pas ses dents, a des habitudes civilisées et ses mauvaises dents en sont la rançon.*



La conception du mal d'après un artiste du 17<sup>e</sup> siècle. Ce mal aurait bien pu être causé par un abcès dans une dent.

(A gauche) L'Esquimau moderne après un demi-siècle du luze de la civilisation.



**A VANT** qu'il eut commencé à manger les aliments que lui enseigna la civilisation, aliments mous et riches en amidon, l'Esquimau ne connaissait d'autre mal de dents que celui d'une dent brisée par accident. Le mal de dents des races civilisées fit cependant son apparition après peu d'années de civilisation. On découvrit qu'il résultait de la carie ordinaire des dents.

Une Africaine non civilisée qui lime ses dents en pointe pour se faire belle.

La science dentaire explique maintenant la cause de la carie de cette manière: L'alimentation moderne se compose surtout d'aliments mous et collants. Il en reste entre les dents et sous les gencives. Les microbes portent la nourriture à se gâter et à former des acides qui dissolvent l'émail des dents. Une fois l'émail percé, le progrès de la carie est rapide et le nerf est atteint; toute la dent est minée.

L'Esquimau avait l'habitude de manger une sorte de nourriture différente. Elle était rude et dure. Les dents étaient automatiquement nettoyées par le fait de la mastication. Mais les aliments modernes ont changé tout cela.

Il n'y a pas une personne sur dix mille dont les dents soient assez fortes pour résister aux acides qui causent la carie. C'est ainsi que la science dentaire s'est acharnée à trouver quelque moyen de combattre ces acides et les microbes qui en sont la cause. Ces microbes vivent et se multiplient dans une couche de film, ou plaque mucine, qui se forme sur les dents.

Elle colle le film aux surfaces des dents, les abritant et les nourrissant. L'enlèvement du film est alors le point important pour sauver les dents. On a fait récemment une découverte remarquable dans les laboratoires de la Compagnie Pepsodent. On a trouvé une substance de nettoyage révolutionnaire. Cette substance de nettoyage et de polissage est ce qui compte dans un dentifrice. Et c'est la nouvelle substance découverte qui fait la différence entre le Nouveau Pepsodent et les marques ordinaires.

Les agents de nettoyage sont pour la plupart durs et abrasifs au point d'égratigner les dents, ou doux au point de ne pouvoir enlever le film et les taches. La nouvelle substance du Pepsodent est deux fois plus douce que celles ordinairement employées dans d'autres pâtes, mais elle est remarquable dans son efficacité à enlever le film.

Cette nouvelle découverte est contenue dans le Dentifrice Pepsodent, exclusivement. C'est à cause de cela que l'on considère le Pepsodent comme le plus sûr des dentifrices connus. Et puis le Pepsodent est dans une classe par lui-même en fait de nettoyage et de polissage des dents.

**GRATIS TUBE DE 10 JOURS**

THE PEPSODENT CO., 4340-P  
Dépt 5103, 191 George St. Toronto.  
Adressez un Tube de Pepsodent de 10 Jours à:  
Nom \_\_\_\_\_  
Adresse \_\_\_\_\_  
Ville \_\_\_\_\_  
Ce coupon sera sans valeur après le 24 août 1934. Un seul tube par famille.

—Ah! Ah!... Et la petite qui l'accompagne?

—Je tiens de Mariette que c'est sa soeur!

—Vraiment; je ne l'aurais pas pensé, aussi brune que l'autre est blonde!

D'un coup, Mlle Ursule se vit entourée, recherchée bien plus que de coutume; chacun voulait savoir. Malheureusement, le deuil si récent des petites Blandin ne permettait pas qu'on acceptât la moindre des invitations, pour le moment tout au moins; sans cela, quelle avalanche!

Heureuse, certes, de l'effet produit, mais impassible en apparence, Fanny jouissait de son succès. Elle rêvait d'un brillant mariage, et l'avait toujours espéré. Mais, à Paris, son père recevait peu; ses relations étant restreintes et, dans la grande ville, on s'ignore souvent d'un étage à l'autre, tandis qu'à Meaux...

Six mois s'étaient à peine écoulés qu'un prétendant sérieux se présentait en la personne de Robert de Souteyrat, baptisé Tibérius par Léon Agnan.

Robert de Souteyrat a vingt-cinq ans, il travaille chez son oncle, un avoué, en qualité de clerc, et comme les Ribber sont sans enfant, il est entendu que le neveu chéri reprendra l'étude.

Mais Mme Agnan est précise et logique:

—Avec quoi?... Les Souteyrat ont douze enfants, et pas de fortune!

—Bah! il se mariera; la dot de sa femme paiera l'étude.

A part soi, Mme Agnan espère bien marier sa Jeanne au jeune Timérius. Ainsi, l'étude serait vite acquise, mais elle hausse les épaules, lorsqu'elle entend le jeune homme affirmer, avec le beau désintéressement de la jeunesse et un tendre regard pour Fanny:

—Moi, je ne veux pas faire un mariage d'argent; j'épouserai celle que j'aime, voilà tout!

Sérieusement, Fanny commençait à rêver de ce mariage, mais elle ne confiait à personne ses espoirs et ses inquiétudes. Aucune de ses chères amies ne lui inspirait assez de confiance et d'estime pour qu'elle goûtât auprès d'elles la détente d'une sincérité sans réserve, et Mlle Ursule elle-même, pourtant si désintéressée lorsqu'il s'agissait de sa préférée, ne reçut aucune confiance. Non, Fanny vivait en elle, et pour elle. Mais, si elle livrait peu d'elle-même, elle aimait à discourir sur les autres et tout ce qui était potins et papotages l'émeustillait comme un vin nouveau.

Fidèle aux jours des "dames de la ville", elle transportait sa broderie de chez l'une à l'autre, aidait à servir le thé, se multipliait, souriant aux uns comme aux autres, neutre, amie de tous et recherchée par tous.

—Irez-vous jeudi à la musique?

Interrogée, Mlle Ursule approuve.

—Oh! bien entendu, c'est la seule distraction qui soit permise à mes petites cousines, et l'une et l'autre sont tellement musiciennes.

Vexée pour son numéro 7 — une fille, Blanche — à laquelle Dolette a franchement tourné le dos un jour qu'elle se moquait de la vieille Mme Delage, Mme Agnan émet avec un sourire ironique:

—Pour Mlle Dolette, elle devient tout à fait invisible!

—Dites impossible, ma chère!

Mlle Ursule lève les yeux au ciel, et ses épaules ont un mouvement de grande lassitude.

—Une vraie sauvageonne, ma pauvre amie! Jamais elle ne me témoigne la plus fugitive amitié, jamais un élan vers moi!... Nul ne l'apprivoisera, c'est certain. Pardon, j'oublie Mme Delage... Oh! celle-ci, notre Dolette l'affectionne et elle fait sa société de ce petit muet.

Clotilde dit avec un rire pointu:

—Du moins est-elle sûre de n'être pas contredite. Ils ne se disputeront pas!

—C'est ce qui lui plaît probablement. Quant à moi, je suis la cousine revêche et exigeante... Ah! elle ne m'aime guère!

En toute conscience, Mlle Ursule eût dû convenir qu'elle n'avait rien fait pour obtenir cette affection que, publiquement, elle semblait regretter, et avouer également que, de son côté elle n'éprouvait nulle sympathie pour la petite orpheline qui vivait à son foyer, plus éloignée d'elle que si des lieues les eussent séparées; enfin, si, toute tendresse,

tout dévouement pour sa soeur, Dolette, témoin des gâteries prodiguées à Fanny, n'en gardait nulle jalousie, ne pouvait-elle pas éprouver quelque amertume devant cette préférence si nettement marquée?

Mais Mlle Ursule s'admirait trop pour se juger avec clairvoyance.

Pour elle, Dolette était une nature renfermée, maussade et envieuse, une mauvaise nature, qu'il était nécessaire de mater sans faiblesse, tandis que Fanny... oh! Fanny...

Celle-là possède toutes les qualités; aimable, de bonne humeur toujours, et toujours prête à l'accompagner dans ses visites, ou ses courses, et puis si jolie, si charmante!

En toute sincérité, elle l'admirait. Elle, dont la disgrâce physique avait longtemps été la plaie vive de son cœur, applaudissait à cette beauté printanière, qui resplendissait d'un tel éclat que les plus indifférents en demeuraient charmés.

—Qu'elle est jolie! qu'elle est jolie!

Fanny marche, élégante et correcte à son côté. On se retourne pour la regarder. Mlle Ursule voit tout ce qui se passe autour d'elle. Ravie, elle jouit de l'admiration née dans tous les yeux.

—Un morceau? Deux morceaux?

Avec de gracieux mouvements, Fanny offre le thé. Elle s'avance, tenant d'une main le scruier, de l'autre un minuscule pot à crème. Et Léon et Allain Agnan, et Robert de Souteyrat, et bien d'autres encore, en ont des distractions.

—Un morceau? Deux morceaux?

La jeune fille interroge d'une voix musicale, avec un sourire qui découvre de ravissantes petites dents.

—Ah! ce que l'argent m'est égal! soupire Robert de Souteyrat qui, évidemment, pense tout haut et n'est pas à la question.

Le numéro 3 des Agnan répond distraitement:

—Deux... heu!... non, quatre... c'est à-dire un seul morceau, mademoiselle.

—Quelle est jolie!

—Oui, certes, Fanny est jolie et très belle, et que Jeanne Agnan, petite, jaune de teint et chevelure filasse — une motte de beurre, a dit Dolette — semble donc insignifiante, et que Marie Saintive elle-même, jolie à l'habitude, perd de son charme. Fanny les éclipsa toutes, toutes!

—M. de Massé la dotera, c'est certain, pensait Mlle Ursule; ainsi, elle fera le

beau mariage, et je serai alliée à quelque grande famille du pays.

#### Chapitre IV

—Mais, ma chère, on ne parle que de ça!

—Est-ce possible!

Mlle Ursule écarquille ses yeux un peu ronds. En vérité, elle est stupéfaite. Et Mme Agnan, ravie de l'effet produit, continue de plus belle:

—Un homme jeune encore, avec un fort accent anglais, s'est renseigné à la gare, à la poste, puis chez les commerçants.

Elle prend à témoin ses trois filles, lesquelles, tout aussi intéressées et avides de "savoir" que leur mère, ont des airs... oh des airs! à décrocher des gifles, dirait Dolette.

—N'est-ce pas qu'il a interrogé M. Templier?... Vous savez, le pâtissier de la place?... Le nouveau... Il allait fermer sa boutique?

—Parce que huit heures sonnaient, dit Camille avec volubilité; alors, il a pris le temps de bien regarder cet homme qui...

—Et il nous a dit qu'il portait un complet à carreaux...

Jeanne interrompt sans précaution, tant elle est pressée d'apporter un renseignement à ce qui est l'intérêt du jour. Mais Camille n'entend pas se laisser ainsi "souffler" la parole, et elle achève:

—Cet homme qui lui a paru assez suspect.

Alors Jeanne hausse le ton, couvrant presque la voix de sa soeur:

—Et une casquette, une casquette défraîchie...

—Et un vilain cache-nez, en soie végétale, dit à son tour Marcelle.

—Enfin, ma chère, partout, à toutes les portes, il a demandé, entendez bien ceci, il a demandé si la vieille Mme Delage n'habitait pas ici? Hein, qu'en dites-vous?

Mlle Ursule n'a pas le loisir d'énoncer ce qu'elle pense, attendu que Jeanne, Camille et Marcelle, parlant toutes les trois ensemble, l'obligent à se taire.

—Bien sûr qu'il médit quelque mauvais coup!

—C'est sûrement à cause de lui que la vieille Mme Delage se cache.

—C'est peut-être quelque évadé du bague!

—Oh! peut enfin articuler Mlle Ursule, c'est épouvantable pour la pauvre femme!

Mais elle dit ces mots comme elle dirait: Tiens, il pleut! c'est ennuyeux pour sortir!

Nulle émotion ne l'étreint; seulement sa curiosité éveillée la fait questionner:

—Et ensuite, que sait-on?

Mme Agnan, qui se trouvait assise à trois mètres de Mlle Ursule, rapproche alors son fauteuil du sien, au point que ceux-ci se frottent, et, confidentiellement, baissant la voix:

—Rien de plus! Seulement...

—Seulement?

—Ce matin, au marché, Mme de Souteyrat qui marchandait un poulet — vous savez le temps qu'elle y met — a, tout à coup, remarqué un individu en casquette et en costume à carreaux qui se promenait les mains dans ses poches. Ma chère, c'était "Lui". Alors, comme M. de Souteyrat venait au-devant d'elle, il a pu le voir à son tour et longuement l'observer. Eh bien!...

—Mon Dieu! fait Mlle Ursule, qui halète...

—Eh bien! il l'a presque reconnu, oui, ma chère!... Oh! il n'a rien dit, on sait la discrétion du procureur, mais Mme de Souteyrat ne s'y est pas trompée... Quand le procureur fronce le sourcil gauche, ça y est! le criminel ne lui échappe pas. Or, il a froncé le sourcil gauche. Ah! quelle émotion pour notre petite ville si paisible... Quel drame se prépare!

Jeanne, Camille, et Marcelle soupirent en choeur; en elles-mêmes, elles sont ravies de l'événement, et elles espèrent que "ça" va se compliquer.

Seule, dans le petit salon de Mlle Ursule où Mariette a fait entrer les "dames" Agnan, Fanny demeure calme et sans curiosité. En vérité, elle a bien assez à songer pour son propre compte.

Avant-hier, à la musique, Robert de Souteyrat lui a fait l'aveu de son amour, et dit son désir de l'épouser. Seulement, ce qu'il n'a pu lui cacher, c'est la mauvaise grâce avec laquelle Mme de Souteyrat a recueilli ses projets de fiançailles avec Fanny, et l'objection sans réplique du procureur:

—Avec quoi paieras-tu l'étude de ton oncle?

Fanny est demeurée songeuse, gravement préoccupée. Elle n'ose encore se confier à Mlle Ursule. D'ailleurs, que pourrait celle-ci?

—Vous qui êtes si voisines, lui dit Clotilde, vous devez savoir!

—Savoir quoi?

Fanny interroge de bonne foi; puis, tout à coup se souvenant:

—Ah! oui, oui... Mme Delage! Mais savoir, savoir, ce n'est pas facile: chez elle tout se passe en silence; elle est si mystérieuse, la vieille Mme Delage!

—Ça, c'est vrai! reprend Mme Agnan, elle s'est isolée à plaisir, et c'est pain béni aujourd'hui si personne ne la plaint! En voilà des façons de jouer à la mystérieuse, de ne frayer avec personne...

On sent une fureur accumulée dans la voix de la bonne dame. Dès l'arrivée à Meaux de Mme Delage, elle tenta l'impossible pour frayer. Simple curiosité: elle eût dédaigné la vieille dame dévotue du mystérieux secret. Deux ans se sont écoulés, et sa rancune persiste; son désir de savoir s'est exaspéré; maintenant, elle n'a plus d'autres pensées, et lorsqu'elle quitte Mlle Ursule, c'est pour courir à la recherche de "l'individu en casquette, du bagnard"!

Mais tandis que, par la ville, courait un bruit singulier de drame tout proche, la petite villa des Glycines abritait les jours calmes, sinon sans tristesse, de Mme Delage et de son petit-fils.

Dolette y apportait l'éclat de sa jeunesse, et quelquefois aussi, de sa gaieté, car là on l'aime, on la comprend. Le petit Jean surtout ne la voudrait jamais quitter. Il met avec une telle confiance sa main dans la sienne, et si gentiment l'écoute et se laisse câliner.

—Voyons, dit souvent Dolette, il faut étudier; tu es grand garçon, tu dois parler. B...A; ba..., répète mon bon petit chéri!

L'enfant fait A, mais c'est un son étouffé, presque rauque, qui fait mal, et la vieille Mme Delage soupire.

Cependant, de voir Dolette aussi maternelle avec son petit-fils, elle s'est prise pour elle d'une affection sincère et profonde, et le rôle de mère que Dolette joue auprès de Jean, elle essaie de le tenir auprès d'elle.



Galerie Nationale du Canada.

—Ma chère pauvre petite fille, qu'avez-vous? Vos yeux sont rouges...

Sans cesse grondée, humiliée, la fillette a cependant la pudeur de son chagrin; elle n'avoue pas, elle ment héroïquement:

—Je pense sans cesse à papa et il y a aujourd'hui sept mois qu'il est mort! Pourtant ma cousine, qui reçoit, n'a pas permis que Fanny et moi nous nous rendions sur sa tombe.

Comprenant sa peine, Jean est accouru; il porte à ses lèvres la main de sa grande amie, mais une telle détresse emplie ses yeux que, du coup, Dolette se cone sa peine, se met à jouer.

—Regarde, Jean, je vais jongler avec tes balles!

Assise près de l'enfant que le jeu excite, Mme Delage suit, anxieuse, l'expression du visage enfantin. Dolette, d'une seule main, a lancé les trois balles; elle les rattrappe et les lance à nouveau.

Jean tend les mains, il veut l'imiter, et parce qu'il n'y parvient pas, ses joues se couvrent d'une vive rougeur, comme sous le coup d'un rude effort. On dirait aussi que des mots vont jaillir de ses lèvres. Espoir fugitif... Dolette guette le miracle qui ne vient jamais.

—Mademoiselle Dolette, Mademoiselle vous fait demander!

Dolette a une moue de mauvaise grâce. Si Mlle Ursule a besoin d'elle, ce n'est sûrement pas pour quelque chose d'agréable, et elle jouait si bien avec Jean. Mais Mme Delage a surpris l'hésitation de la fillette, et doucement elle insiste.

—Il faut y aller, ma petite enfant, vous reviendrez auprès de nous dès que cela vous sera possible.

Sans gaieté, mais docile, Dolette suit Mariette. Devant le salon de Mlle Ursule, elle s'arrête stupéfaite. Des rires et des rires arrivent jusqu'à elle, puis elle reconnaît la voix un peu nasillarde de Mme Agnan et le ton plus grave et plus trainard de Mme de Souteyrat.

—Pourquoi sont-elles tellement gaies, celles-là, pense la petite, et puis, qu'est-ce qu'elles ont toutes à jacasser comme des pies? Qu'est-ce qui se passe?

Dolette ignorait quelle effervescence la venue du mystérieux visiteur de Mme Delage a apportée dans quelques familles amies. Surexcitée, Mme Agnan est venue aux nouvelles, traînant à ses trouses ses "inséparables, celles qu'il faut marier" et qu'on ne saurait trop sortir, et c'est Mlle Ursule, si voisine de Mme Delage, et Mme Saintive, et Mme de Souteyrat, la femme de l'ancien procureur, celui qui a "presque reconnu l'individu à casquette". André et Suzanne de Souteyrat n'ont, bien entendu, pas perdu l'occasion de rencontrer Fanny, et de potiner un moment avec elle.

—Et vous n'avez rien observé depuis hier?

—Mais rien, rien, je vous assure!

—C'est inconcevable!

Mme de Souteyrat paraît accablé, comme s'il s'agissait d'une calamité publique.

—Inconcevable!

Mais Mme Agnan insinue tout à coup: —J'y pense, votre Dolette ne fréquente-t-elle pas chez la vieille Mme Delage?

Mlle Ursule hausse les épaules d'un geste las.

—Si elle fréquente?... Mais, ma chère, c'est-à-dire qu'à part y coucher...

—Alors, elle doit savoir!

—Oh! croyez-vous? et puis, qu'appréhender?

—Mais, ma chère, dit Mme Agnan, que l'air détaché de Mlle Ursule ferait trépanner, ce que veut dire la venue de l'homme en casquette dans notre ville. Oui, certes, elle doit savoir.

Toujours calme, Mlle Ursule assure: —C'est possible; mais, en ce cas, je connais Dolette, elle ne parlera pas.

—Par exemple! glapit Mlle Jeanne, elle est si discrète que ça, cette petite?

—Dolette aime beaucoup cette Mme Delage, dit à son tour Fanny.

—Sans doute, mais en présentant la chose sous couleur de grand intérêt porté à la vieille femme et à l'enfant.

—Laissez-moi faire, déclare soudain Mme Agnan, faites seulement venir la petite, ma chère; je vais l'interroger et à moi elle répondra, elle dira tout. S'il y a un drame caché, nous le connaissons... tout entier!

—Tout entier?

—Tout entier!

C'est ainsi que, mandée par Mariette, Dolette, la main sur le bouton de la porte du salon, hésitait, méfiante:

"Qu'est-ce qu'elle veut... Qu'est-ce qu'elles veulent?"

Elle porte une robe noire très simple, sur laquelle se détache un petit tablier de foulard mauve. Sa chevelure trop épaisse, bouclée au point qu'elle se sert d'un peigne de fer pour ne pas en casser un chaque jour, est en désordre. Dolette a tant joué et fait la folle avec Jean — elle est chaussée de mauvaises pantoufles.

—Entrez, petite, Mme Agnan désire vous voir.

La fillette incline la tête, mais demeure silencieuse, et Mlle Ursule s'impatiente:

—Eh bien ne pouvez-vous parler? Etes-vous devenue muette?

Dolette sent tous les yeux fixés sur elle. Jeanne, Camille et Marcelle Agnan sont mises avec goût, Andrée et Suzanne de Souteyrat étrennent de jolis costumes tailleur, et, pour Fanny... Oh! Fanny est certainement plus élégante encore. Sa robe est charmante... une nouvelle robe, elle le parierait, car elle la voit pour la première fois! Alors, que paraît-elle dans ce salon, avec sa robe noire, son tablier si simple et ses pantoufles raccommoquées.

Excédée, prise du besoin de s'en aller, de disparaître, elle s'irrite:

—Eh! que voulez-vous que je dise, puisque c'est vous qui m'avez fait appeler, c'est à vous de parler.

Mlle Ursule soupire:

—Quelle nature, mon Dieu!

Puis, résignée semble-t-il:

—Vous pourriez au moins souhaiter le bonjour à...

Bourru, Dolette réplique:

—J'ai salué tout le monde en entrant.

Et comme des rires fusent à droite et à gauche — Marcelle Agnan, notamment, s'étouffe positivement de rire — elle a pour les belles amies de Fanny un regard sans indulgence, et elle ajoute:

—Tout le monde, même les perruches qui sont ici!

C'est un scandale. Mlle Ursule se lève, indignée.

—Dolette!... Impertinente!... Vous ferez des excuses!

Mais, à ces mots, la petite s'est cabrée. Résolument, elle tient tête à l'orage.

—Des excuses! Allons donc!... Des excuses à celles qui se moquent de moi! Vous voulez rire!

—Dolette, j'exige que vous vous excusiez à l'instant, pour le mot injurieux, oui, injurieux que vous avez osé prononcer... ce mot offensant pour de charmantes jeunes filles.

A nouveau, Dolette ricane:

—Je ne m'excuserai pas du tout pour un mot que je pense, un mot qui...

—Dussé-je vous traîner à genoux, se récrie Mlle Ursule, vous ferez...

Mais Mme Agnan intervient. La boutade de la petite ne l'a pas du tout émue.

Que Jeanne, Camille et Marcelle soient traitées de perruches, de compagnie avec Andrée et Suzanne de Souteyrat, lui importe peu. Entre elles, ces charmantes jeunes filles se traitent avec moins de mansuétude encore. Ce qui la préoccupe, c'est la colère de Dolette. Si on la bute, cette petite folle est capable de ne rien vouloir dire, rien du tout de ce qu'elle sait sur la vieille Mme Delage et de l'individu qui... que... enfin de l'individu en casquette.

Aussi, indulgente et la voix mielleuse, s'adresse-t-elle à Mlle Ursule, dressée dans sa colère, telle la statue de la vengeance.

—Mais, chère amie, n'insistez donc pas! Laissez cette mignonne et sa petite réflexion pas bien méchante. Les enfants doivent s'arranger entre eux. Voyons, mademoiselle Dolette, venez vous asseoir auprès de moi. Je vous trouve si charmante, petite sauvageonne, certes, vous ne me connaissez guère et je ne prétends pas au charme de Mme Delage. Pauvre femme! Vous avez raison de l'aimer et de la plaindre, elle a tant de tourments, tant de malheurs! Pourvu que d'autres ne l'accablent pas encore!... Vous a-t-elle dit?

—Quoi?

Dolette braque si franchement ses yeux dans ceux de Mme Agnan que la bonne dame en perd un instant contenance.

—Quoi? Mais tenez, ce petit Jean, votre ami, n'est-ce pas?

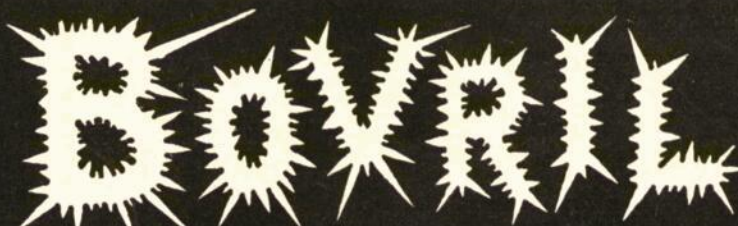
**DOLLFUS-MIEG & C<sup>IE</sup>**  
SOCIÉTÉ ANONYME  
MAISON FONDÉE EN 1746  
MULHOUSE - BELFORT - PARIS



COTONS À BRODER D.M.C., COTONS PERLÉS... D.M.C.  
COTONS À COUDRE D.M.C., COTON À TRICOTER D.M.C.  
COTON À REPRISER D.M.C., CORDONNETS... D.M.C.  
SOIE À BRODER... D.M.C., FILS DE LIN... D.M.C.  
SOIE ARTIFICIELLE D.M.C., LACETS DE COTON D.M.C.

**PUBLICATIONS POUR OUVRAGES DE DAMES**

On peut se procurer les fils et lacets de la marque D.M.C. dans tous les magasins de mercerie et d'ouvrages de Dames



**DONNE SANTÉ ET FORCE**

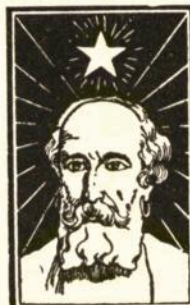
33-3FM

**Pertussin**

**SÛR**  
**POUR LES TOUX**  
**D'ENFANTS**

Prescrit par les médecins depuis plus de 20 ans. Vendu dans toutes les pharmacies.

POUR ECHANTILLON GRATUIT  
Envoyez ncm et adresse, avec 4¢ (en timbres), à Pertussin Ltd., ave. Atlantique, Montréal, P.Q.



**POUR LA 1<sup>ère</sup> FOIS AU CANADA**

Nous avons le bonheur de pouvoir correspondre avec le **MAGE SARKAN**, un des plus **CELEBRES ASTROLOGUES** du monde entier, très connu dans les milieux scientifiques et parmi les initiés pour sa science et **SON POUVOIR QU'IL EXERCE MEME A DISTANCE. IL A FAIT VOEU** de mettre ses dons extraordinaires de prévision au service de tous, et vous offre **GRATUITEMENT** une étude de votre **HOROSCOPE. VENEZ A LUI**, il vous conseillera, vous dévoilera votre avenir et vous montrera la **ROUTE DU BONHEUR**. Il vous guérira en tout: **AMOUR, ARGENT, AFFAIRES, SANTE**, et vous délivrera de vos timidités et de vos incertitudes. **N'HESITEZ PAS**; cette offre généreuse s'adresse à **TOUS** et à **TOUTES**. Envoyez vos noms (M., Mme ou Mlle), date de naissance et adressez au **MAGE SARKAN**, Dépt. 195, P.R.P., 23, rue Saint-Augustin, PARIS, (2e), et vous recevrez une étude précise de votre horoscope. (Prière de joindre 10 cents en timbre de votre Pays pour frais d'écriture et d'envoi).

Pour toute réponse, encore sous le coup de son indignation, de sa colère, la fillette incline la tête; c'est un acquiescement, somme toute, et Mme Agnan s'en contente.

—Pauvre enfant! quel malheur que le sien! J'y comptais de tout mon cœur de mère, d'autant plus que je sais cette infirmité la conséquence d'un drame affreux... N'est-ce pas cela?

—Je ne sais pas!

—Que si, vous savez, et vous devez parler dans l'intérêt même de ce pauvre enfant. A-t-il encore son père? Figurez-vous qu'on dit par la ville que... Mme Delage se cache... et qu'un homme la cherche. Vous voyez que je sais. D'abord, ce petit muet, comment l'est-il devenu?

Indignée de la ruse qu'elle devine, comprenant la vilaine curiosité qui anime la verve de Mme la notaire, Dolette, cabrée, éclate:

—Il est devenu muet en perdant la parole, dit-elle, parodiant Molière sans s'en douter même, et il est bien regrettable que ce malheur soit tombé sur lui, si gentil et si bon, alors que tant d'indiscrètes et de bavardes méritaient si bien ce sort!

Pâmée d'indignation, Mme Agnan criait à l'outrage, réclamait de l'air, des sels! Mlle Ursule, outrée, tremblait positivement de colère.

### Chapitre V

Et maintenant, prisonnière, Dolette, non sans amertume, songe, songe. Elle revoit la scène vieille de vingt-quatre heures. Mlle Ursule a elle-même fermé à clé la chambre où s'est réfugiée la petite. Au travers de la porte, elle lui a crié sa fureur indignée, la peine à laquelle elle la condamne: Dolette demeurera enfermée. Pour ce soir, elle donnera de pain et d'eau et, dès demain, son tuteur avisé, de sa conduite inqualifiable, décidera de son sort; car, pour elle, elle ne saurait lui conserver une place à son foyer.

—Tant mieux, a répondu Dolette, sans aménité.

C'est Fanny, qui ce matin, lui a apporté son repas de prisonnière. Elle est triste, Fanny! Certainement, elle aime sa sœur et, pourtant elle ne peut s'empêcher de la blâmer un peu.

—Il ne fallait pas répondre ainsi. Conveniens, Dolette, que tu as manqué de patience. Ecoute, je t'ai apporté une tablette de chocolat au lait et une banane. C'est Mariette qui a pu les prendre pour toi!

Dolette a repoussé le dessert:

—Je n'en veux pas, je n'ai pas faim du tout!

—Ne crie pas si fort, si ma cousine se doutait. Ah! j'ai bien du chagrin, pourvu qu'elle ne te renvoie pas.

Mais la petite ricane!

—Me renvoyer? Ah! tu peux être tranquille, ce serait trop beau pour moi! Non, elle préférera bien me garder. Je lui sers de bonne, et la pension que lui verse M. de Massé la fait trop bien vivre pour qu'elle songe à s'en priver.

—Quelle petite peste! pense à part soi Mlle Ursule, qui écoutait derrière la porte, selon une vieille habitude et qui n'a rien perdu des paroles de Dolette.

Fanny a tendrement embrassé sa sœur, ce qui l'a un peu consolée. Pourtant, la petite n'a pu dormir de la nuit; elle songe que, depuis la mort de son cher papa, elle n'a plus connu un seul jour de bonheur, et que l'existence qui lui est faite chez la cousine Fay est bien dure! Tant d'injustice à son adresse, tant d'exigence dans le travail qu'on lui impose, et tant de dédain ou d'indifférence pour tout ce qui est sa vie, attristée et pèse à sa jeune âme. Amère, révoltée, Dolette se demande comment elle se sortira d'une maison où on la supporte avec peine, et seulement pour la pension si généreusement payée! Que faire pour s'en éloigner, s'en éloigner au moins! et comment se libérer d'un tel joug autrement que par le travail, un travail qui l'appellerait au dehors? Ah! travailler! s'affranchir et d'une générosité qui révolte son cœur parce que celui qui la lui fait, elle ne l'aime, elle ne l'estime pas, aveuglée qu'elle est par sa tendresse filiale, et d'un foyer dont on lui fait le plus dur des pensionnats! Ah! travailler! travailler! gagner de l'argent!

—Etes-vous décidée à exprimer à Mme Agnan vos plus humbles excuses?

Sur le seuil de la porte se tient Mlle Fay, dans une pose qu'elle juge particulièrement noble et imposante. Perdue dans ses pensées, Dolette ne l'a même pas entendue, ne l'a pas vue entrer. Elle tressaille, mais, butée, ne répond.

—Etes-vous décidée? répète la voix inexorable de la cousine Ursule, décidée à des excuses, à exprimer des regrets?

—Non!

Une minute suffoquée, la vieille demoiselle se reprend, et sa voix s'enfle de la sourde colère qui l'anime:

—Non?... Vraiment, dans ce cas, ma lettre à votre tuteur partira dès ce soir, ne comptez sur aucune indulgence de ma part!

—Oh! je sais!

Dolette a un geste qui indique qu'elle n'attend, en effet, ni indulgence, ni justice même, de celle qui assume auprès d'elle un rôle tout maternel.

Mais Mlle Fay, tout à sa colère, ne remarque pas le pitoyable sourire de la bouche enfantine et la lassitude des épaules; elle dicte ses volontés, elle impose, elle assure:

—Votre tuteur saura tout, je lui ai écrit!

—Moi aussi, dit Dolette.

—Vous aussi?

La stupéfaction cloue Mlle Ursule sur place. Quoi, cette petite a écrit? Sans doute ose-t-elle se plaindre et réclamer comme un bonheur, l'internat dans quelque lycée? Ne s'est-elle pas un jour vantée d'en obtenir la faveur de son tuteur? Alors?... alors?... supprimée, diminuée de moitié la pension, la rente qui si régulièrement, chaque mois, apporte l'aisance dans son modeste intérieur... et supprimée aussi l'aide appréciable que Dolette consent aux travaux de Mariette! Mariette vieille et si vite fatiguée. Ah! l'audacieuse, l'effrontée!

qui a osé... Mais la menace de Mlle Fay n'était que feinte. Ce qu'elle voulait, c'était apeurer la coupable, la forcer à la soumission, au respect. Loin de son esprit le projet d'écriture à M. de Massé. Et voici que... maintenant... maintenant... Pâle de rage contenue, elle questionne:

—En vérité, vous avez écrit? Vous allez immédiatement me remettre cette lettre. Je veux voir de quels mensonges vous vous êtes servi, pour vous rendre intéressante, pour...

Dolette a pour sa vieille cousine un regard tout chargé de mépris:

—Vous savez bien que je ne mens jamais, dit-elle d'une voix qui tremble.

—Alors, qu'aviez-vous besoin d'écrire?

—Je veux travailler! Ah! oui, travailler, et le plutôt sera le mieux!

—Enfantillage!

—Nous verrons bien!

—En attendant, comme vous ne sortirez de cette chambre que pour faire des excuses...

—Je suis très bien dans ma chambre.

—En ce cas, restez-y!

Vlan, la porte s'est refermée, et Dolette à nouveau se trouve seule. Alors, une soudaine colère l'anime et, avec une grimace dans la direction de la cousine Ursule, dont les talons résonnent encore sur les parquets bien cirés, elle murmure:

—Oh! m'en aller! ne plus la voir!

Elle tire de son corsage d'enfant une enveloppe bordée de noir, en sort un papier rayé d'une longue écriture encore enfantine: c'est la lettre écrite au matin.

—Monsieur mon tuteur,

—Je viens d'avoir avec Mlle Ursule — jamais je ne nommerai plus cette méchante femme "ma cousine" — une scène terrible. Pour avoir refusé de trahir une affection qui ne finira qu'avec moi-même, refusé de satisfaire la malsaine curiosité d'une amie de Mlle Fay, je me suis vu reprocher ma présence, menacée d'une expulsion. Je comprends lui être odieuse, et comme je sais ne vous être qu'une charge, vous admettez aisément que j'aie le désir de vous libérer l'un et l'autre de ma présence et de mes besoins. Pour cela, je viens vous demander d'admettre qu'à mon âge je pense à travailler, à gagner ma vie!

—Comment? direz-vous. Je vous réponds: à bien des choses! D'abord, je joue passablement du violon, et je déchiffre à première vue. Il n'y a pas bien

longtemps, j'ai lu dans un journal qu'on demandait des musiciens pour un grand cinéma. Je puis encore être vendeuse — je parle anglais — et même dactylo, car je commençais à bien taper à la mort de mon cher papa. Enfin, d'une façon ou d'une autre, je veux travailler. Permettez-le-moi, et poussez la générosité jusqu'à m'indiquer du travail, s'il vous est possible de le faire. Ah! je puis encore garder les enfants, les soigner — j'ai des notions de puériculture, — ou servir de demoiselle de compagnie, à quelque vieille dame — je n'ai pas beaucoup de patience, mais je vous jure que j'en acquerrai. Enfin un travail quelconque qui me permettra de quitter le foyer glacé pour moi de Mlle Ursule, de Mlle Ursule plus glacée encore que sa maison. Je vous avise, monsieur mon tuteur, que si vous me refusez ce droit de gagner ma vie, je me verrai forcée d'entreprendre la grève de la faim, et ceci dès après-demain au matin.

—Recevez, monsieur mon tuteur, avec mes salutations, l'assurance de ma considération distinguée.

—Dolette.

Dolette lut et relut ce court billet, satisfaite d'avoir si clairement exposé ses désirs, et bien sûre du petit effet qu'il produirait. Elle espérait une prompte réponse. Cependant, avant tout, ne fallait-il pas la porter à la poste, l'expédier...

—Comment sortir d'ici?

A ce moment, ses yeux se posent sur la porte que vient de claquer Mlle Ursule et, stupéfaite, elle s'aperçoit qu'elle n'est même pas fermée. Trop violemment poussée, elle a rebondi sur ses gonds.

—Tiens! tiens!

Dolette tire la porte à elle et s'aventure dans le couloir. La voici devant la chambre aux églantines. Mlle Ursule y discute avec Fanny et, peinée tout de suite, la petite s'immobilise, car elle a compris qu'on se lamente, qu'on pleure. —M'aimera-t-il assez pour imposer sa volonté? Et puis, il faut que la dot de sa femme paye l'étude...

Fanny a confessé son roman. Trop de peine, d'inquiétude pesaient sur son cœur. Son désir de ne rien dire a faibli. Elle veut être rassurée, consolée.

Consolée? Non qu'elle aime assez Robert de Souteyrat pour souffrir. Non, non, sans doute il lui plaît, mais ce qu'elle voit avant tout, dans ce projet, c'est la brillante situation: un avoué, une personnalité de la ville. Elle aura son salon, qu'elle veut des mieux fréquentés, et Robert de Souteyrat représente pour elle le beau mariage.

—Pourvu que ça se fasse!

Elle si calme, sentait un peu de fièvre monter à ses joues. Un beau mariage!... Dès qu'elle avait commencé d'envisager l'avenir, elle avait eu cet espoir: un beau mariage! On la trouvait jolie. A défaut de fortune, ne pouvait-elle escompter un amour qui passerait outre sa pauvreté?

—Mais M. de Massé vous dotera, j'en ai la conviction!

Ravie d'être mêlée à cette intrigue, Mlle Ursule parle d'abondance.

—M. de Massé, un homme si riche!... Des millions!... Songez, ma petite, que quelques centaines de mille francs ne le ruineraient pas.

—Sans doute, mais nous sommes si peu pour lui! Quel intérêt peut-il prendre à notre bonheur? Nous ne le connaissons même pas encore!

—Le fait est que c'est scandaleux! Oni, scandaleux... En vérité, cet homme se cache... Il nous fuit! Pourquoi?

Perplexe, Mlle Ursule demeure silencieuse quelques minutes, les yeux fixés au plafond. Fanny tapote de son petit mouchoir roulé en boule, ses yeux parfaitement secs.

Si seulement on pouvait le voir! L'exclamation de la jeune fille fait sursauter Mlle Ursule.

—Si seulement on pouvait le voir? Mais, ma chérie, vous avez raison, il faut le voir! Il le faut!... C'est une idée excellente. Tenez, allons à Paris, chez lui, nous nous présenterons à ses bureaux.

—Vrai... vrai, cousine, vous voulez?

—Mignonne, séchez vos larmes — ordre inutile; Fanny, soulevée d'espoir, montrait un visage radieux — à quoi bon se lamenter, mieux vaut agir. Nous

avons devant nous vingt bonnes minutes pour prendre le train de deux heures douze, ne le manquons pas: il est urgent qu'une entrevue ait lieu entre votre tuteur et vous. Nous lui parlerons de ce parti si brillant qui vous est possible, et nous connaissons ses intentions. Allons donc!

—Ah! la bonne idée!

Naturellement, Fanny approuve. Déjà elle est debout et marche vers la porte. D'un bond, Dolette a regagné sa chambre.

—Mais, fait Mlle Ursule, figée soudain, qui donc préparera le repas de ce soir? Mariette est couchée et, pour le père Bertrand, il n'y faut pas songer. Bah! je vais laisser sortir Dolette, ce sera sa punition que ce travail. Dolette! Dolette! écoutez un peu, douterez-vous encore de mon indulgence. Certes, lorsque Mme Agnan viendra me voir, vous lui ferez des excuses, mais, pour ce soir, vous pouvez quitter votre chambre. Eh! bien, vous ne me remerciez pas?

Dominant sa rancune, Dolette sourit et un éclair de malice anime ses yeux noirs.

—Je vous remercie, ma cousine, fait-elle, et j'attends la suite.

—La suite? quelle suite?

—Naturellement, si vous me permettez de quitter ma chambre, c'est que vous avez un travail à me donner.

Mlle Ursule rougit, malgré son bel aplomb.

—Du tout, dit-elle d'un ton bref, mais Fanny et moi nous sortons et j'ai scrupule de vous laisser sans air par ce temps magnifique. A propos, n'oubliez pas le dîner.

—Bien entendu, Mariette étant malade.

—Il est de votre devoir de la remplacer! Je vous recommande seulement de ne pas laisser Bertrand s'installer à vos côtés dans la cuisine comme vous l'avez permis l'autre jour. Tant de familiarités ne sont pas de mise dans ma maison.

Le ton tranchant de la vieille demoiselle agace Dolette hérissée tel un petit coq.

—A la maison, toute seule, je m'ennuie!

—Vous n'avez qu'à penser à quelque chose de gai!

—Comme c'est commode!

—Quel caractère! soupire Mlle Fay, les yeux aux ciel, et quelle charge!

Dolette manque de patience; et puis, s'entendre toujours rappeler un sacrifice devient fastidieux.

—Je ne demande qu'à ne vous être pas à charge!

—Oh! je sais, vous ne vous attachez à personne... de votre monde! Vous ne recherchez que les gens du commun!... Vous n'aimez que les pauvres gens!

La petite hausse les épaules. Cette allusion à la pauvreté si visible, et si dignement supportée de Mme Delage la crispe; mais, déjà, Mlle Ursule et Fanny s'éloignent dans la direction de la gare et Dolette s'accoude à la fenêtre et sourit au soleil éclatant.

—Qu'il fait beau! qu'il fait doux! songe-t-elle. Et sa pensée la ramène à l'an passé... l'an passé où vivait son cher papa, où elle était heureuse, si heureuse!

—Il n'y a guère plus d'un an qu'il est mort! Comme c'est long!

Une année! Le chagrin de Dolette, s'est adouci. Certes, il n'est pas de jour où elle n'évoque l'image chérie du cher disparu, et sa prière quotidienne monte toujours à lui; cependant, elle peut maintenant parler de lui sans larmes et sans soupirs. La bonne Mme Delage qui, si tendrement, a accueilli la fillette désemparée, est pour beaucoup dans cet apaisement. Elle a su convaincre et consoler, et Jean, que Dolette rêvait d'épouser, a lui-même distrait la petite d'une pensée trop grave, et qui l'obsédait.

Pour faire rire, elle a ri; pour amuser, elle a joué; autant de pris sur sa tristesse. Et puis, la vue d'une douleur plus misérable encore que la sienne l'a fait réfléchir. Un enfant infirme, si chétif. Une vieille femme sans grandes ressources, qui est, elle, si près de la tombe, toute sa protection.

—Si je venais à lui manquer! Quelle détresse! Comprenez-vous dans quel perpétuel souci je vis? Mon tout petit, que deviendrait-il?

Enfiévrée de peine, Dolette a dit ce jour-là:



—Ma chère, j'ai décidé de forcer l'incognito de M. de Massé. L'autre jour, il était à Rouen, avant-hier à Marseille, nous allons voir si aujourd'hui nous parviendrons à le joindre.

—"Bon voyage!" pensait Dolette en les regardant s'éloigner.

Elle attendait seulement qu'elles aient traversé la rue pour désertier à son tour la maison, pour courir chez Mme Delage. Il y a quatre jours que la lettre à son tuteur est partie, et elle n'a pas encore de réponse. Quatre jours! Ses nuits en sont troublées, enfiévrées par une terrible crainte. Son audace d'un instant l'épouvante à présent et ses rêves tournent au cauchemar. Elle se voit seule, perdue en plein désert, condamnée à cette faim dont elle s'est vantée de faire la grève. Quelquefois, M. de Massé arrivait sur elle avec une tête et des griffes de tigre, et, féroce, emprisonnait ses mains. Une nuit pourtant, elle rêva qu'elle se trouvait dans son bureau, lequel n'était autre que la gare de l'Est, et qu'il l'engageait pour conduire un train qui avançait à l'aide de rames, et ceci aux appointements de mille francs par jour.

Elle s'éveilla réconfortée, voyant là un heureux présage.

—Bien sûr qu'aujourd'hui j'aurai une réponse!

La réponse ne vint pas cependant. Le courrier apporta une lettre et des journaux pour Mlle Ursule et, à deux heures, comme elle guettait le facteur, elle eut la désagréable surprise de se trouver nez à nez avec Mme Agnan, seule pour une fois.

La bonne dame semblait fort courroucée et Mlle Ursule, tout de suite ahurie par un flot de paroles véhémentes, ne sachant trop que dire, avait pris Dolette par le bras, et la maintenait devant elle.

—Chère amie, vous me voyez ravie de vous voir. Voici ma petite sauvagette qui va vous exprimer ses regrets et ses excuses.

Mais Mme Agnan a bien d'autres soucis que les excuses d'une fillette indisciplinée. Occupée de maudire Clotilde et Marie Saintive, ces effrontées, qui...

—La plus belle boutique! Entendez-vous! La boutique des éventails, juste à l'entrée du parc.

—Une boutique? Pourquoi faire?

—Où êtes-vous, ma chère, je vous parle de la fête au profit des enfants pauvres, que nous donnons — le comité, bien entendu — le mois prochain. Mes filles devaient vendre. Il était convenu qu'elles tiendraient deux boutiques...

—Ah! parfaitement! chère amie, Dolette désire...

—Et ces effrontées, ces... ces carabines...

—Carabines?

—Des filles qui suivent des cours de l'Académie de médecine... Elles ont toutes les audaces.

—Dolette voudrait...

—Elles ont intrigué et obtenu la boutique des éventails. Ah! mais je le jure, Jeanne et Camille ne vendront pas...

—Sans doute, mais Dolette voudrait...

—Et aucun de nous ne paraîtra à la fête...

—Voici Dolette...

—Et je refuserai sa souscription!

—Dolette!

Lassée, impuissante à capter une attention qui galope, emportée par l'indignation, Mlle Ursule desserre son étreinte et Dolette, qui se sent libre, s'enfuit du salon et, du coup, prend le large, comme on dit. La voici à la grille, qu'elle tire à elle, pour courir à la petite villa de Mme Delage, mais d'une auto, une Amilcar arrêtée devant elle, un jeune homme saute lestement.

A la vue de Dolette, il salue et demande :

—Pardonnez-moi, mademoiselle, est-ce bien ici chez Mlle Ursule Fay?

—Oui, monsieur!

—Je suis M. André Marivaux, attaché aux usines Massé-Briant de Melun, et je suis chargé par M. Massé de remettre une lettre à Mlle Dolette Blandin!

—Dolette Blandin? C'est moi, monsieur!

—En ce cas, mademoiselle...

Il lui tendit une large enveloppe blanche, que la petite saisit avec empressement; puis, impatiente de lire ce qu'elle comprenait une réponse à sa missive, elle eut pour le jeune homme un regard interrogateur qui clairement voulait dire :

—Eh bien vous ne partez pas?

Puis, comme il ne bougeait toujours pas, et continuait de la regarder avec attention, elle questionna :

—Est-ce que vous attendez une réponse?

Il avoua franchement :

—Je ne crois pas; en tous cas, M. de Massé ne m'a rien dit.

Mais il continuait de regarder Dolette et, à la vérité, il n'était pas difficile de deviner qu'il la trouvait charmante.

C'était un grand jeune homme d'une trentaine d'années, aussi blond que Dolette était brune. Sa physionomie était à la fois énergique et douce. Il était mis avec recherche et soigneusement ganté.

une auto et ça m'intéressait. Peut-être même que je saurais conduire. Mais, vous, vous ne m'avez pas l'air très expérimenté.

Il se mit à rire et convint.

—Non, il n'y a guère plus de trois mois que je conduis. Alors, si vous étiez tout à fait gentil...

—Oui, je vais vous dire...

Cette fois, Dolette ouvrit la porte de la voiture et se pencha. D'un rapide regard, elle vérifia l'ampère-mètre.

—Vous n'êtes pas en décharge, fille, cherchons ailleurs. Voulez-vous lever le capot? Pas de court-circuit, et le plomb témoin n'a pas sauté.

Il baissa le capot et, malicieusement :

—Mademoiselle, il me reste à vous remercier. Rassuré, je vais essayer au démarrage électrique. Eh! mais ça va fort bien... Encore une fois merci!

Dolette sourit avec un signe d'adieu.

—Merci? je ne sais pas de quoi. Je crois plutôt que vous venez de vous moquer de moi: votre voiture marchait fort bien et ce que vous avez fait...

—C'était pour le plaisir de vous regarder quelques minutes de plus, mademoiselle. Ainsi, au revoir, je reviendrai demain chercher votre réponse pour M. de Massé, mon patron!

lez donc prendre patience et remettre la grève de la faim à octobre, si je reniais ma parole... ce qui ne sera pas. Juillet, août et septembre sont des mois de chômage; attendez, je vous prie, les premiers jours d'octobre. Vous avez ma parole, faites-lui confiance et croyez, mademoiselle Dolette, à mes sentiments d'affectueux intérêt.

"Jean de Massé".

Dolette lut et relut le cour billet. Et, en vérité, si avertie, si montée qu'elle fût contre M. de Massé, elle ne pouvait se défendre d'un sentiment nouveau, non dépourvu de confiance et d'estime.

—J'attendrai! Il a raison: trois mois d'été, après tout, ce sont mes vacances, et, dès octobre, je gagnerai mille francs... mille francs chaque mois. Qu'est-ce que ça fait par jour?

Elle dut prendre un crayon, faire une division.

—Trente-trois francs par jour!... Trente-trois francs!... Ah! que je vais être riche! riche! riche!

Brandissant sa lettre, elle courut à la cuisine. Bertrand aidait Mariette à écoser des petits pois. Le visage épanoui de Dolette le fit sourire.

—Mademoiselle Dolette est toute joyeuse!

—Il y a de quoi, Bertrand; pensez donc, j'ai trouvé une situation.

—Une situation?

—Oui, je vais gagner de l'argent, beaucoup, beaucoup d'argent!

Mariette en demeura une minute ébaubie.

—C'est-y possible! Pauvre mignonne, et comment que vous allez faire?

—Comment? Mais je serai secrétaire du... du Tigre! Je veux dire de M. de Massé. Je parlerai anglais, je taperai à la machine. Ah! Mariette, laissez-moi vous embrasser! Et vous aussi, père Bertrand, je suis trop heureuse! Là! Et puis, tenez, je vous donne mon écharpe laine et soie vert-jade. Ça vous fera un superbe cache-col... Et vous, Mariette, je veux absolument, vous entendez, je veux que vous acceptiez mon pull-over blanc, le beau, vous savez... Ah! que je suis heureuse!

—Pauvre agneau du ciel! mais je ne pourrais pas entrer dedans! et puis, vous n'avez déjà pas trop d'affaires pour les donner de si bon coeur!

—Mais puisque je vais être riche, Mariette! Pensez donc, trente-trois francs chaque jour, même le dimanche! Ah! j'en ferai des choses avec tout ça!

La joie de Dolette ne se calmait pas. Ce fut seulement Mlle Ursule qui l'altéra par une méchante réflexion.

—Avoir une place, c'est très bien; le difficile, c'est de s'y maintenir, et vous n'êtes qu'une enfant fantasque, indisciplinée et capricieuse... Nous vous verrons à l'oeuvre.

—Ah! mais oui, on me verra à l'oeuvre, et je vous promets, moi, que M. de Massé sera bien forcé de m'augmenter.

et dès les premiers mois encore!

—Je vous le souhaite, mais je vous prie d'être discrète; mes amis n'ont nul besoin de savoir que vous allez travailler comme une femme du commun.

—C'est mon seul désir!

—Bien entendu, on n'échappe pas à sa destinée, et vous n'êtes pas de celles qui savent rêver plus haut. Ce n'est pas sans raisons, d'ailleurs, que je me suis depuis longtemps déjà désintéressée de vous, de votre avenir. J'espère que Fanny ne me décevra pas, elle!

Fanny, en promenade avec ses chères amies, n'était pas encore rentrée. Dolette ne se gêna pas :

—Ah! oui, fit-elle d'un air ironique, elle épousera peut-être le neveu de l'avoué, si elle parvient à réunir la dot exigée, parce que ce dadais pleurnicheur et mou n'aura pas un sursaut d'énergie pour reprendre l'étude de son oncle, qu'il y renonce au lieu de renoncer à Fanny. Les emplois ne manquent pas pour un homme courageux. Mais, moi, je trouve honteux ce marchandage de fils soi-disant trop soumis aux volontés paternelles, et, à aucun prix je ne les accepterais.

—Voyez-vous ça! Et qu'accepteriez-vous donc, vous?

Dolette, rouge et dressée d'indignation, assura :

—J'accepterais d'être épousée par ce-

## Matin

*Le coq égosillé chancelle comme un pitre.  
Par grands coups de clarté le soleil cogne aux vitres  
Et, dans un remuement de feuillage, d'oiseaux,  
Poursuit l'aube blottie au lit vert des roseaux.  
Un volet qu'on entr'ouvre éveille le village.  
Voici qu'un jardin bouge où la poule saccage  
Les mottes que blesse un furtif érafflement.  
La coccinelle court et veut obstinément  
Contourner du melon la panse lisse et ronde.  
Le ciel crève d'été; la vie est toute blonde.  
Des dindons hébétés picossent par erreur  
Le rayon, sucre d'or. Une haute chaleur  
Lasse d'avoir plané abat son aile chaude  
Sur les maisons, le sol. Toute la ruche rôde.  
Et sur le jeune sein d'un calice mignon  
Comme une bouche s'attarde le papillon;  
Pendant que le soleil, sabot lourd de lumière,  
Vient gravir le petron en écrasant le lierre.*

MEDJE VEZINA

Extrait de *Chaque Heure a son Visage*, en préparation.

Dolette, se voyant dévisagé, eut à nouveau pour le jeune homme un regard inquisiteur; puis, sans doute mise en confiance par les yeux si francs, elle éclata de rire :

—Et alors, monsieur, dit-elle.

—Mademoiselle?

—Voulez-vous me permettre de rentrer à la maison, pour y prendre connaissance de la lettre de M. de Massé.

—Certes, mademoiselle, je vous le permets de grand coeur; laissez-moi cependant vous faire un aveu: je ne peux plus démarrer.

—Comment vous ne pouvez plus démarrer?

—Non, ma voiture refuse...

—Ah! ah! c'est la panne, alors?

—Hélas! oui, et je ne comprends pas d'où ça peut venir.

—Le moteur est calé?

—Il doit l'être, il ne répond plus au démarrage électrique.

—Tournez à la manivelle. Avez-vous des aspirations?

—A la manivelle, rien à faire.

—Alors, vous êtes en décharge, regardez l'ampère-mètre.

Il eut un sifflement admiratif.

—Matin! vous êtes renseignée.

—Ah! ça oui, dit Dolette, papa avait

**ANGELE**, vous pouvez aviver votre teint, stimuler votre appétit, vous soulager de vos faiblesses, étourdissements, fatigue au moindre effort, maux de reins, périodes douloureuses ou irrégulières ou tout autre trouble interne spécial à la femme en prenant les **PILULES ROUGES**, le remède par excellence des femmes depuis 40 ans.

lui qui m'aimerait sans calcul, comme j'entends l'aimer sans condition de rang, de fortune et de situation et je trouve que Fanny, avec sa jeunesse et sa beauté, peut être aimée et épousée sans qu'intervienne de misérables questions d'argent. L'attitude de l'aspirant-aveugé est blessante pour Fanny, et ridicule pour lui-même.

—Il aime Fanny, n'en doutez pas! En tous cas, en voilà assez sur ce sujet; je sais que vous ne manquez jamais de trancher catégoriquement toute question, réservez votre sévérité pour vous-même; moi, j'attends vos fiançailles!

### Chapitre VII

L'assurance de ce qu'elle appelait sa libération avait apporté dans l'âme révoltée, le cœur aigri de Dolette, le calme. Toute l'injustice dont elle souffrait au foyer de Mlle Ursule lui était devenue indifférente.

Son bonheur à elle commencerait dans quelques mois seulement, et elle avait décidé d'étudier beaucoup, beaucoup — une secrétaire doit tout savoir, n'est-ce pas — ainsi entre ses heures d'études, et celles données à son cher petit Jean, le temps filerait sans qu'elle s'en aperçût même.

Cet isolement enchantait d'ailleurs Mlle Ursule, laquelle, tout occupée de mener à bien le beau mariage dont elle rêvait pour sa chère Fanny, n'avait jamais tant reçu et n'était jamais tant sortie.

Seulement, malgré toute l'opiniâtreté qu'elle apportait à ses manœuvres, elle en était encore: primo: à connaître M. de Massé, le riche tuteur qui seule pouvait aplanir le grand obstacle dressé entre M. de Souteyrat et Fanny; secundo: à décider ledit Robert à un aveu catégorique à ses parents et à un refus de souscrire à leurs exigences.

Evidemment, le jeune Tibérius manquait d'audace, de volonté, de cran, en un mot. Certes, il était tout yeux pour Fanny, mais un regard courroucé de Mme de Souteyrat, une maîtresse femme, Mme la présidente, l'eût fait rentrer sous terre et figeait sur ses lèvres les paroles frondeuses, la nette, la catégorique déclaration: "J'aime Mlle Blandin, et je l'épouserai malgré tout!" si fougueusement élaborée au foyer de Mlle Ursule.

—Ma chère Fanny, ayez confiance, cette fois je parlerai, ma patience est à bout. Demain, j'aborde ma mère et, sans grands mots, sans phrases, je lui dis ma décision irrévocable. Vous serez ma femme, fussiez-vous pauvre parmi les pauvres!

—Voilà, très bien, approuvait Mlle Ursule, tandis que Fanny abandonnait à l'amoureux enfiévré sa douce main, brisez les vitres, parlez haut et ferme. Il s'agit de votre bonheur, après tout, et puis, demain nous verrons M. de Massé. Demain?... Demain, Robert, tremblant sur ses maigres jambes, osait à peine articuler un:

—Je voudrais... Mère, ne crois-tu pas qu'il serait temps pour moi de... de... songer à... à me marier!

—Certes, à vingt-cinq ans, ton père était déjà papa! Veux-tu que je voie Mme Agnan?

—Jeanne... heu... heu... Mlle Fanny... heu... heu... est... est...

—Est sans le sous! En voilà assez sur ce sujet... et l'étude de ton oncle, est-ce en sourires que tu la paieras? Non, non, Jeanne Agnan t'est destinée, quand tu seras disposé.

Tibérius, désolé, mais incapable d'imposer une volonté, allait cacher ses larmes dans sa chambre. Le malheureux, il pleurait! Et, le soir, il remettait à demain une audace libératrice.

Demain? Une bonne raison toujours prête dissimulait courtoisement une volonté bien arrêtée de M. de Massé de ne vouloir ni recevoir Mlle Ursule, ni connaître ses pupilles.

Mlle Ursule en jaunissait de dépit; aussi, lorsqu'un bel après-midi de juin, au retour d'une visite sans succès aux bureaux de M. de Massé, elle trouva à sa porte M. André Marivaux — il venait seulement d'appuyer sur le timbre électrique fiché à la porte — reçut-elle le jeune homme assez froidement et en termes fort aigres, elle ne lui cacha pas qu'elle jugeait "son patron" moins que courtois en vérité.

André Marivaux, ahuri par le flot des paroles de la bonne demoiselle, se mon-

tra pourtant surpris que M. de Massé refusât aussi obstinément de la recevoir, alors qu'il ne parlait jamais de ses pupilles qu'avec la plus sincère sympathie.

—Singulière sympathie! riposta Mlle Ursule avec une moue ironique, il ne les connaît même pas, comment pourrait-il les aimer! Est-il vrai qu'il séjourne à Rouen le mois dernier?

—C'est exact, mademoiselle!

—Et il y a quelques jours à Melun?

—Voilà dix jours qu'il n'a plus quitté l'usine.

Avec une curiosité aiguë par l'attente, Mlle Ursule questionna:

—Mais, enfin, comment est-il votre... votre patron? Est-il donc laid ou infirme, qu'il ne se montre pas?

—Oh! nullement. M. de Massé mon patron, comme vous le dites, mademoiselle, mon patron certes, mais aussi mon ami, est grand, mince et blond, rasé à l'américaine; il a la physionomie...

—Fort dure, sans nul doute, comme son caractère...

André Marivaux eut un involontaire mouvement des épaules. Il détestait qu'on jugeât mal, et guidé par le dépit:

—Quelle folie! Le visage de M. de Massé, sans être particulièrement beau, est plutôt sympathique. Il a l'air énergique, certes, mais ceux qui le connaissent s'accordent à le trouver facile et bienveillant, et, pour moi qui travaille avec lui depuis bientôt six ans, je ne saurais élever contre lui la moindre critique.

—Cependant, M. Blandin, mon cousin, et le père des petites, n'en parlait jamais avec tendresse. Ces enfants peuvent l'attester, et Dolette même l'a surnommé: le Tigre.

Cette fois, le jeune homme rit de bon cœur.

—Le Tigre! Eh bien, s'il se doutait!...

—Nous vous demandons le secret de ce qualificatif, fit Mlle Ursule avec hauteur; je ne voudrais pas qu'une parole dite sans plus d'intention nuisît à ces enfants.

—Oh! je ne crois pas que de savoir qu'on l'appelle: le Tigre, indisposerait M. de Massé contre ses pupilles, je crois même que ça l'amuserait considérablement; mais soyez persuadée, mademoiselle, que ceci demeurera entre nous et que, d'autre part, je m'emploierai à décider M. de Massé...

—A quoi, Monsieur?

—A vous recevoir, à faire connaissance avec ses jolies pupilles.

C'est devant Dolette qu'il s'était incliné. Ce qui fit dire à Mlle Ursule des son départ.

—Peuh! Ce petit ingénieur a tout l'air de n'avoir ni goût, ni naissance; enfin, s'il est vrai qu'il amène un rapprochement entre son patron et vous, il nous aura rendu un fier service; car, enfin, Fanny, il est urgent que nous le voyions. Je commence à douter de... du... courage de votre fiancé. Il n'osera jamais heurter sa mère de front... Non, il n'osera pas!

—Etes-vous sûre, ma cousine, que M. de Massé nous dotera?

—Son fondé de pouvoir me l'a formellement dit; maintenant, avec quelle générosité? Ça, je l'ignore; aussi est-il tout naturel, ma chère, que nous nous en informions.

—Trois cent mille francs, c'est beaucoup! Et, trois cent mille francs, c'est la dot exigée, au minimum... Or, nous sommes deux à doter s'il nous dote!

—Deux à doter! Eh! qu'a-t-il besoin de se préoccuper de Dolette; il la mariera dans ses bureaux. Tenez, le petit ingénieur de tout à l'heure serait très bien pour elle!

Insouciant de son avenir, Dolette avait déjà déserté le salon de sa cousine pour courir chez son petit ami. Depuis quelques jours, il l'inquiétait, il ne souriait même pas devant ses plus impayables grimaces, et une toupe ronflante achetée la veille n'avait pu l'arracher à sa gravité.

Dolette montrait son front, son cœur, son estomac.

—Qu'as-tu? Est-ce là que tu as mal?

Il secouait sa tête blonde, d'un air las et triste.

Inquiète, Mme Delage avait fait venir le docteur, mais celui-ci, après un très minutieux examen, se montra assez per-

plexe, sur les causes de cette tristesse enfantine.

—Donnez-lui de la distraction, changez-le d'air, je vous dirai presque de milieu. Sûrement, il y a une grande part d'ennui dans son accablement.

Mais le changer d'air, de milieu... partir!... Comment Mme Delage y eût-elle pensé sans détresse? Ses ressources étaient si restreintes.

—Ah! si je gagnais mes trente-trois francs par jour! pensait Dolette qui, de la meilleure foi du monde, croyait venir à bout de toute dépense avec cette somme.

En attendant, elle se multipliait auprès de l'enfant, l'obligeait à l'exercice, et le petit jardin de la villa des Glycines s'animait de leurs jeux.

—Viens, il fait si beau, regarde toutes ces fleurs!

Dolette avait pris dans ses mains les doigts fiévreux de Jean, et elle l'entraînait à sa suite, par les petites allées.

—Comme le temps est doux, on ne peut pas être triste avec ce soleil.

Le fait est que cette journée de fin juin resplendissait. L'air était rempli de parfums et de chants d'oiseaux. En plein épanouissement, en pleine floraison, les glycines, en grappes mauves, se mêlaient aux chèvrefeuilles et aux rosiers grimpants, et la tonnelle qui occupait tout un coin du jardin n'était plus qu'un parterre de volubilis de toutes teintes. Dolette promenait autour d'elle des yeux émerveillés, et elle se fâchait que Jean demeurât insensible à cette beauté.

—Veux-tu rire, puisque tout sourit autour de toi! Tiens, je vais t'habiller en fleurs, tu sera un petit dieu champêtre... Ah! bonjour, monsieur! Est-ce une nouvelle panne? Votre voiture est-elle de nouveau arrêtée?

—Arrêtée? Oui, mais pour un moment, mademoiselle.

André Marivaux a stoppé, à la porte même de Mme Delage. Il a vu Dolette, et il semble que ce soit elle seulement qu'il cherche.

—Comme je fais chaque jour la route Melun-Paris, pour mon service, M. de Massé m'a chargé d'une lettre.

—Une lettre?

—Mais cette fois elle n'est pas pour vous.

—Ah! ah!

Vaguement inquiète, Dolette réfléchit une seconde, puis:

—Qu'est-ce qu'il veut, monsieur mon tuteur, le savez-vous?

—Je l'ignore, mademoiselle!

—Je ne pense pas qu'il revienne sur sa décision de me voir travailler, dit-elle tout haut, mais comme à elle-même.

Et, brusquement, relevant son petit front volubilaire, elle assura:

—Ce serait tellement... tellement peu gentleman, que je me refuse à y croire. Je le juge certainement un peu... un peu ours, votre cher M. de Massé; cependant...

André Marivaux se mit à rire, découvrant de jolies dents fort blanches.

—Mais, mademoiselle, qui vous a dit que M. de Massé fût: mon cher M. de Massé? Je l'estime comme homme et comme patron, mais il ne m'est pas tellement cher.

Dolette eut un geste décidé:

—Oh! je connais les hommes; d'ailleurs, ils se soutiennent tous!

A nouveau, le jeune homme rit de bon cœur:

—Eh bien! vous vous trompez, en ce qui me concerne tout au moins! Je ne soutiens pas M. de Massé et si, comme tuteur, il vous cause quelque chagrin, s'il se montre tyrannique, injuste...

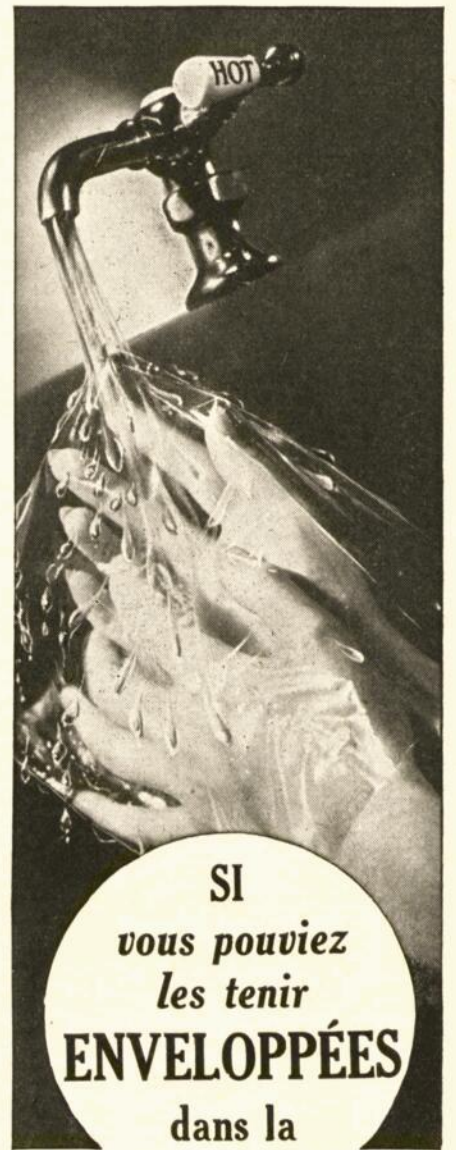
—Oh! non, dit Dolette, avec une vivacité qui disait son souci de ne pas permettre une erreur, je serais de bien mauvaise foi si, pour expliquer mon antipathie, je vous approuvais. Non, M. de Massé ne se montre ni tyrannique, ni injuste. Très généreusement, trop, à mon gré, il nous a ouvert sa bourse, mais tout ceci ne parvient pas à me le faire aimer. Bien plus même, je le déteste...

—Mon Dieu, et pourquoi cela.

—Papa ne l'aimait pas, dit-elle gravement, et je juge mon père trop juste et trop bon, trop consciencieux aussi, pour détester sans motif.

A son tour, André Marivaux devint grave:

—Monsieur votre père vous a-t-il jamais dit le secret de cette... de cette antipathie?



SI  
vous pouvez  
les tenir  
ENVELOPPÉES  
dans la  
"CELLOPHANE"

● Faut-il s'étonner si les mains d'une femme vieillissent avant le temps — généralement longtemps avant que les cheveux, le visage ou le reste du corps ne commencent à révéler le passage des années? Essayez le Baume Italien Campana et vous verrez comme il gardera vos mains douces, blanches et veloutées — comme il les protégera contre les atteintes de l'âge. Car n'oubliez pas que le Baume Italien est la création d'un dermatologiste italien de réputation internationale — un mélange scientifique et secret de 16 ingrédients, qui ne ressemble à rien de ce que vous avez pu essayer jusqu'ici. Il est garanti faire disparaître plus rapidement que tout autre produit les traces qu'ont pu laisser sur vos mains les travaux de ménage ou de bureau, ou même les intempéries! Demandez la bouteille format "VANITY" envoyée gratis, ou achetez-en une bouteille à 35c, 60c ou \$1.00, ou encore un tube à 25c, à la pharmacie ou au magasin à rayons.

BAUME  
ITALIEN  
Campana



L'EMOLLIENT  
ORIGINAL  
DE LA PEAU

Aussi vendu en  
tubes à 25c

Gratis CAMPANA CORPORATION  
LIMITED,  
3 Caledonia Road, Toronto  
Messieurs, veuillez m'envoyer une bouteille,  
format "VANITY", de Baume Italien Campana  
— GRATIS et port payé.

Nom \_\_\_\_\_  
Rue \_\_\_\_\_  
Ville \_\_\_\_\_ Prov. \_\_\_\_\_ L. R.

"LE PRODUIT LE PLUS  
ECONOMIQUE AU CANADA POUR  
PROTEGER LA PEAU"

—Non, père ne parlait que rarement de lui, jamais je ne l'entendis le critiquer. Qu'y avait-il entre eux? Sans doute un grand désaccord. Pourtant quelques jours avant sa mort, il le réclama, le fit appeler; il pleurait en parlant de lui. Que lui voulait-il? Je l'ignore.

—Sans doute vous confier à lui! Ou encore — lorsque la mort approche, d'étranges lumières entrent en nous, dit-on alors — peut-être a-t-il eu la vision de quelque injustice de sa part.

—Papa ne pouvait pas être injuste, dit Dolette, secouant sa jolie tête brune et frisée.

—Vous le jugez avec votre tendresse! Dolette s'était assise sur le petit mur qui supportait la grille de clôture du jardin.

—Je ne le juge pas, j'ai toujours accepté comme une vérité tout ce qu'il me disait. Maintenant, je voudrais tant n'être plus à la charge de M. de Massé. Je voudrais travailler, oh! travailler beaucoup, beaucoup, gagner ma vie!

Il ne répondit pas. Mais, remarquant aux côtés de la fillette le petit Jean attentif à tout ce qui se disait, il questionna :

—Ce joli enfant me paraît bien sérieux pour ses six ans, il ne parle guère.

—Il est muet, mais il comprend tout. Prends ta toupie, Jean, lance-la, je vais jouer avec toi!

Et comme le petit s'éloignait :  
—Il n'est pas muet de naissance, comme vous le pensez. Je ne sais pas à la suite de quel drame et dans quelles circonstances tragiques il perdit la parole. Je n'ai jamais osé questionner Mme Delage.

—Sa mère?  
—Sa grand-mère. Il est orphelin, dit-elle, orphelin et pauvre. Aujourd'hui, il est malade... d'ennui, a dit le docteur. Il faudrait le changer d'air, de milieu, l'emmenner loin d'ici. Elle ne le peut pas, c'est très triste.

—Vous aimez les enfants, mademoiselle Dolette?

—Si je les aime? Ah! je crois bien. J'en raffole. Si je me marie un jour, je crois que j'en voudrai douze?

—Par exemple!  
Il rit, amusé, conquis, et ils causaient encore quand Fanny, qui cherchait Dolette parut dans le jardin de Mlle Ursule, seulement séparé de celui de Mme Delage par une haie de fuchsias.

—Dolette, il faut rentrer tout de suite...

A peine salua-t-elle M. Marivaux, ce petit ingénieur des usines de Melun, qui avait le mauvais goût de lui préférer Dolette.

—C'est une lettre que vient de me remettre M. Marivaux pour ma cousine.

—Bien, donne... Allons, rentre vite. Au revoir, monsieur.

—Au revoir, mademoiselle!

—Vous vous êtes mis en retard, dit Dolette.

—Bah! je ferai un peu de vitesse!

Elle suivit des yeux la voiture qui, sans hâte, démarrait. Fanny eut un rire moqueur :

—Il est joliment laid, ton flirt, dit-elle.

—Laid? Je ne trouve pas!

Elle était si étonnée qu'on put trouver laid ce grand garçon à la physiologie ouverte, dont les yeux bleus si brillants, les dents saines, le teint animé d'un sang jeune et vif révélaient la solide santé, qu'elle ne se pensa pas à relever le mot: flirt. Non, l'insinuation de Fanny la laissa introuvable, mais, comme Mlle Ursule décachait la lettre à l'instant remise, inquiète, elle s'immobilisa, attendit.

Un cri de triomphe la fit sursauter. La cousine Ursule clamait sa joie.

—Ça y est! ça y est! nous allons le connaître! Nous allons le voir! Enfin, enfin, il m'écrit, j'ai la lettre!

A la vérité, cette lettre n'était qu'un court billet, mais qu'importe, la vieille demoiselle s'en contenta, et elle dit d'un seul trait :

—Mademoiselle,

—Puisque vous insistez pour me parler personnellement, je vous recevrai avec plaisir, entre dix heures et midi, ou l'après-midi, entre deux et quatre heures.

—Veuillez agréer, mademoiselle, l'hommage de mon profond respect.

—Jean de Massé.

Fanny remarqua :

—Il n'est guère aimable, même pas un mot pour nous!

—Ma chère, c'est à moi qu'il écrit et puis, point de susceptibilité; le principal est que nous le voyions, et qu'il... qu'il vous dote... royalement.

—Tout ça pour un pleutre, pense Dolette, rassurée pour son propre compte, un pleutre, mais aussi un avoué, "quelqu'un", comme dit Fanny, la belle affaire! Le beau mariage!... Eh bien! moi, ça ne me dirait rien du tout, d'épouser le Souteyrat, ah! non, certes!"

### Chapitre VIII

—Elle ne m'a même pas embrassée!  
De la fenêtre de la salle à manger, Dolette regarde Fanny s'éloigner, aux côtés de Mlle Fay. Comme elle devient indifférente, la très belle Fanny! et comme elle se juge supérieure, distinguée, racée, faite pour la plus belle alliance! Alors déjà, Dolette, future employée qui d'elle-même s'est classée, lui inspire un peu de dédain. Elle sent si bien que l'avenir les séparera.

—Pourquoi ne m'a-t-elle pas embrassée?

L'enfant sensible s'attriste, et c'est à Mlle Ursule que va son amertume. C'est elle qui s'est emparée de Fanny, elle qui, flattant son sot orgueil, l'éloigne de Dolette, elle qui...

—Oh! celle-là, je la déteste!

Comme elle la déteste, elle n'a plus que l'envie de lui désobéir. D'abord, elle sortira.

Pourquoi, alors que, de compagnie, les deux cousines s'acheminent vers Paris, à la conquête du "Tigre", s'égayant du spectacle si varié de la belle capitale, pourquoi resterait-elle à s'ennuyer, solitaire et chagrinée?

—Mademoiselle Dolette! Mademoiselle Dolette!

La petite se penche.

—Quoi donc, Mariette?

—V'là encore l'monsieur à l'auto!

—M. Marivaux?

—Mais oui, dit Mariette, c'est bien lui!

Dolette a quitté la fenêtre. Elle dit, mi-plaisante, mi-sérieuse :

—Il vient peut-être dire à la cousine que M. de Massé ne veut plus la recevoir. Ça, ce serait bien fait!

Elle attend le coup de sonnette qui ne vient pas. Alors, elle s'inquiète :

—Mariette, n'est-il pas reparti?

—Reparti? Bien sûr que non! T'nez, mademoiselle Dolette, le v'là en grande conversation avec Mme Delage, et même, il vient de caresser la joue du petit Jean!

—Que peut donc bien avoir à faire le monsieur de l'auto, comme dit Mariette, avec Mme Delage? Intriguée, Dolette n'ose cependant pas courir chez sa vieille amie. Une timidité soudaine, bien plus qu'un sentiment de discrétion, la retient au logis de Mlle Ursule, et elle a un regard pour sa robe sans fraîcheur, son tablier qui n'est pas sans taches.

—Et puis, je suis peu présentable, mal peignée, songe-t-elle, comme répondant à un secret désir; non, il ne faut pas y aller! Mais, au travers des stores bien tirés à cause de la chaleur étouffante ce jour-là, elle s'attarde, regarde...

—Qu'est-ce qu'il veut? mais qu'est-ce qu'il veut?

Debout au milieu du jardin en fleurs, il parle, et la vieille Mme Delage paraît bien émue. Maintenant, voici qu'elle le précède dans la maison. Elle l'aperçoit sur le seuil de la chambre de Jean.

—Moi, je le trouve joliment mieux que le fils de Souteyrat, pense Dolette, tout gens "du commun" qu'il soit, paraît-il; oui, plus distingué que l'aspirant-avoué!

Elle s'avoue cela en tout ingénuité, sans que l'intérêt qu'elle comprend lui porter l'étonne même. Pour le moment, elle le juge surtout par comparaison. Sa haute taille, ses épaules robustes, sa physiologie de santé et de franchise, lui font dire pour elle seule :

—Le fils de Souteyrat! Un raté! Fanny est plus grande que lui! Et il ressemble, grâce à ses épaules étroites et tombantes, à une bouteille de Saint-Galmier! Tandis que lui!...

Lui! M. Marivaux!

—Que fait-il dans la chambre de Jean? Que veut-il?

Ce qu'il voulait? Elle l'apprend bientôt de Mme Delage en émoi, et véritablement ravie.

—Quel bonheur m'arrive, ma petite Dolette!

—Est-ce que M. Marivaux achète votre maison?

—Acheter ma maison? Y pensez-vous, il faudrait d'abord qu'elle fût à moi, dit la vieille femme. Non, mais figurez-vous qu'il vient passer ses vacances chez moi; oui, je l'aurai pour pensionnaire durant un mois, le mois d'août.

Le pays lui plaît, il est fatigué, il a besoin de repos et de grand air!

—Vrai! madame, chère madame, que je suis contente!

—En vérité, ma petite Dolette, c'est une bénédiction du ciel! Pensez donc, non seulement il a accepté mes conditions, mais encore, de lui-même, il m'a fait remarquer que le prix de la vie augmentant de jour en jour, je ne demandais pas assez. C'est vrai, je n'osais pas. Alors, il a augmenté, il m'a proposé mille huit cents francs pour un mois, soixante francs par jours.

Dolette bat des mains.

—Soixante francs par jour! Alors, c'est beaucoup? Dites, est-ce que c'est beaucoup? Moi, il me semble que c'est énorme. Ainsi, vous n'allez plus être triste, et vous allez pouvoir acheter beaucoup de choses, beaucoup.

—Beaucoup de choses, non, ma petite fille, mais, grâce à M. Marivaux, je pourrai sans doute emmener Jean à la mer durant une quinzaine de jours. Ce sera la distraction, le changement réclamé par le docteur.

Ah! qu'un peu de bonheur arrivât à cette vieille dame, et cet enfant si cher à son cœur, réjouissait Dolette comme une joie personnelle. Elle pensait, ravie : "Jean ira à la mer! Il prendra des forces... S'il allait guérir. Et puis, M. Marivaux va venir habiter ici, tout un mois... tout un mois!"

Elle demeura pensive. Certes, elle se réjouissait du bonheur de Mme Delage, mais elle se réjouissait surtout que ce bonheur lui vint de lui, et par lui!

—Comment il est bon! Je l'avais bien jugé!"

Cependant, Fanny lui avait trouvé ce qu'elle appelait un air peuple.

—Qu'est-ce que tu veux dire par là? questionna Dolette.

Mais, dédaigneusement, la jeune fille éludait la réponse.

—Il ne me plaît pas; il est vrai que c'est sans importance!

—Allons donc, fit Dolette, fâchée cette fois, c'est parce qu'il n'est encore qu'un petit ingénieur, et que son nom est sans particule que tu lui trouves l'air peuple. S'il était riche, et M. de... ça changerait!

—Vous n'aimez que les gens du commun!

Cette phrase qui revient sans cesse sur les lèvres de Mlle Ursule, horripile la petite. Les gens du commun, pour la vieille cousine, sont bien plutôt des gens sans fortune que ceux dénués de distinction.

—Elle n'aime pas Mme Delage, pensait encore Dolette, incapable de dissimuler sa joie, et bien sûr qu'elle fera "une tête" quand elle saura le bonheur qui lui arrive!"

Mlle Ursule ne fit pas "une tête", attendu que trop occupée de discourir sur les événements de son après-midi, à peine prêta-t-elle l'oreille aux propos de Dolette, qui vantait la générosité de M. Marivaux et son intention de passer un mois chez Mme Delage.

—Il n'a pas fini de s'ennuyer, dit cependant Fanny.

Elle-même semblait assez maussade. Cependant, M. de Massé l'avait reçue ainsi que Mlle Fay, mais l'impression qu'elle gardait de cette entrevue, telle ment désirée, n'était pas enthousiaste.

—Quel ours!

—Le fait est qu'il n'a rien d'aimable!

—Mais enfin, comment est-il? s'informait Dolette, qu'une inquiétude avait reprise.

—Peuh! très ordinaire.

—Un homme du commun, pensa la petite; et, cependant, il est M. de Massé!"

Elle insista, voulant connaître, un peu par avance, celui auprès duquel elle travaillerait dans quelques mois.

—Est-il grand? Et blond? Est-ce qu'il a l'air dur? difficile? Croyez-vous qu'il soit méchant?

Mlle Ursule prit la parole. Elle était loin d'être satisfaite.

—Je le crois peu intelligent, dit-elle d'un air pincé.

C'est qu'en effet M. de Massé manquait de perspicacité, à moins qu'il n'en eût trop, au contraire, doublée de beaucoup de malice. Toujours est-il qu'il n'avait rien compris, ou feint de ne rien comprendre aux insinuations de la vieille demoiselle. Il avait aimablement souri lorsqu'elle lui parla d'un espoir, pour Fanny, d'entrer par le mariage dans une famille aisée et bien posée dans le pays.

—M. de Souteyrat, fils de l'ancien procureur de Melun, futur avoué. Son oncle lui cédera son étude.

—Vous m'en voyez ravi, comme tuteur et comme frère. Je serai heureux de recevoir M. de Souteyrat.

—C'est un mariage inespéré, ma petite cousine étant sans fortune, sans fortune du tout!

M. de Massé n'avait pas protesté; feignant de ne pas entendre, il tendait à Fanny une main toute cordiale.

—Voilà qui ne m'étonne pas, une aussi jolie jeune fille.

Alors, l'inquiétude de Mlle Ursule lui avait donné l'audace d'insister; mais, trop nerveuse, pressée et peu diplomate, elle s'y prit si maladroitement que la question se trouva soudain réglée sans qu'il lui fût possible de revenir en arrière.

C'est ainsi qu'elle déclara :

—Fanny n'a pas voulu d'équivoque. "Je n'ai rien, a-t-elle dit tout de suite à M. de Souteyrat, mon père est mort et mon tuteur, si généreux qu'il soit, n'est pas réellement mon frère. Voyez si vous voulez de moi!"

—C'est un noble cœur que ce M. de Souteyrat, dit M. de Massé, et je suis sûr que ma jolie pupille, qui mérite bien d'ailleurs d'être épousée par amour, trouvera le bonheur auprès de lui!

Comment insister davantage? En parlant du beau mariage que faisait Fanny, Mlle Ursule ne dégageait-elle pas le jeune tuteur de toute intervention? Puisque sa pupille avait la chance d'être agréée pour elle-même, qu'avait-il besoin d'offrir une dot? Il se contenterait de faire un beau cadeau.

—En vérité, ma chère, avait glapi Mlle Fay, vexée et furieuse de son échec, cet homme est le dernier des pingres, et le plus stupide des hommes.

Elle seule cependant avait manqué d'esprit.

—Nous voici Gros-Jean comme devant; que dirons-nous à Robert maintenant?

Fanny boudait, l'air lointain.

—Que dirons-nous à Robert? répéta la vieille demoiselle.

—Est-ce que je sais! s'exclama enfin Fanny avec impatience. Et lui, aura-t-il parlé? Il le faut absolument, à présent!

—Ah! oui, certes, mais ça n'avancera pas les choses. Je connais Mme de Souteyrat, c'est un roc. Tenez, ma chérie, voulez-vous que je vous dise, nous avons manqué d'idée. A la façon dont M. de Massé vous regardait tout à l'heure, j'en conclus...

Fanny avait relevé sa jolie tête un peu lasse.

—Que? fit-elle.

—Que c'est le dépit qui l'a fait agir aussi pingrement; il a été ébloui, nous avons eu tort de lui parler de ce mariage, autrement que d'une possibilité.

—Peut-être, fit Fanny toute rêveuse, mais ce serait peut-être aussi lâcher la proie pour l'ombre. Robert m'aime et il m'épousera, M. de Massé, qui n'est ni beau, ni distingué, ni aimable... Cependant, il n'est pas de ceux qu'on refuse, car...

—Il est millionnaire, acheva Dolette qui, demeurée silencieuse, écoutait avec attention.

—Parfaitement!

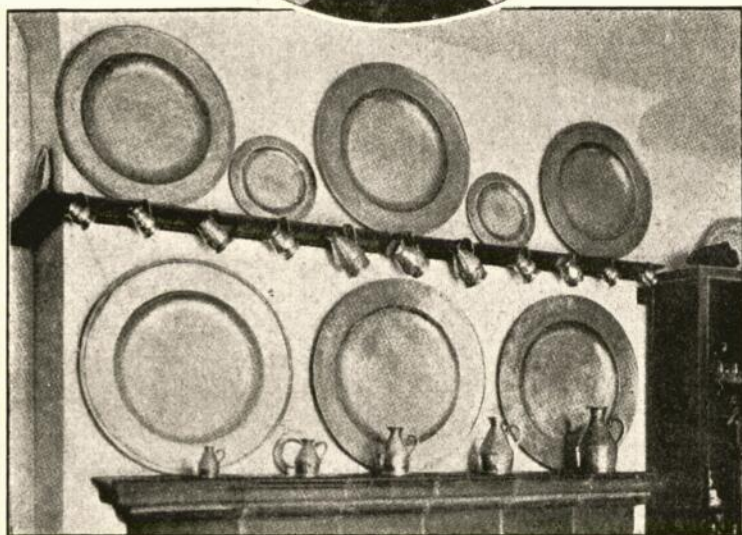
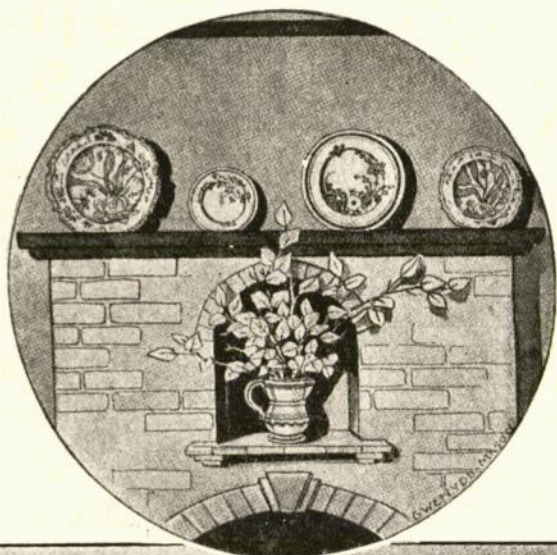
D'un air provocateur, Mlle Fay regardait la petite. Alors, Dolette dit :

—Eh! bien, ce n'est pas moi qui penserais à épouser M. de Massé que papa n'aurait pas.

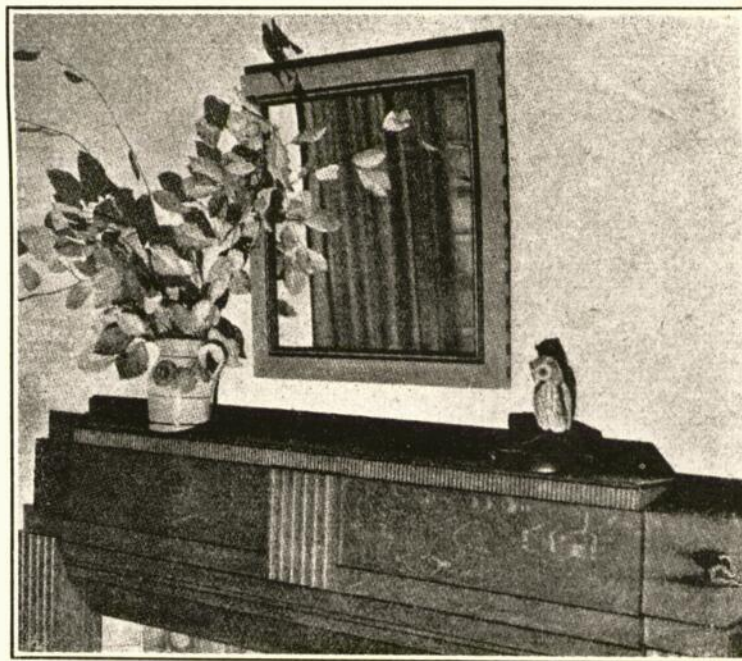
—Soyez sans inquiétude, il n'y songe pas davantage... La beauté de Fanny l'a certainement séduit, mais vous... A propos, il nous a remis quelque argent pour vos dépenses.

(Suite à la page 35)

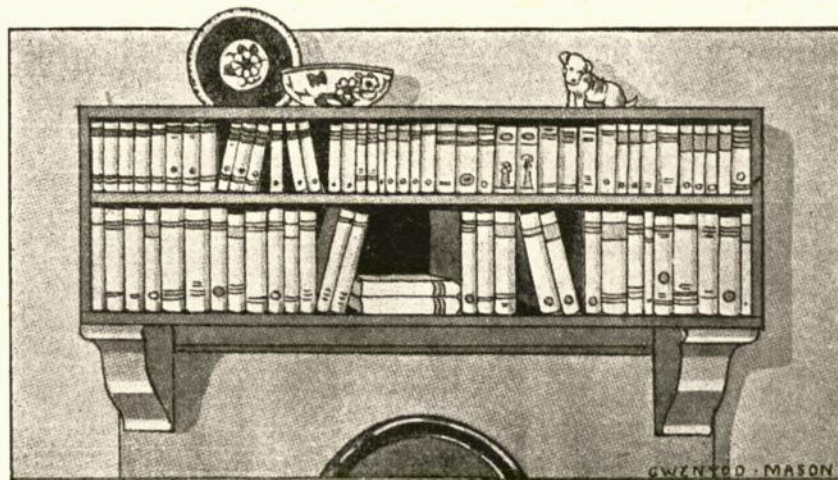
## Comment orner la tablette d'une cheminée



La niche pratiquée dans l'ébrasement de la cheminée ci-dessus appelle naturellement un pot de fleurs; sur l'étroite tablette sont posées des assiettes de faïence aux vives couleurs. La décoration de la cheminée du bas évoque l'auberge d'autrefois, avec ses plats, assiettes, pichets et pots d'étain.



Cette cheminée d'appartement comporte une tablette du type monumental, surmontée d'une glace et qu'on ne doit orner que de beaux bibelots. Cette tablette étant de style moderne, les objets qu'on y pose doivent appartenir au même style, autant que possible.



Les tablettes de cheminée ont leur importance dans la maison d'aujourd'hui. Ce ne sont plus des surfaces sur lesquelles on dépose n'importe quoi, un cadran, un bibelot quelconque choisi au hasard, des factures, et quoi encore? — comme si ça ne se voyait pas! La tablette de la cheminée étant toujours en vue, dans le salon, le boudoir ou la chambre à coucher, on doit, au contraire, la décorer de ce qu'on peut se procurer de mieux comme bibelots et objets d'art. Qui vous empêche même de convertir en rayons la tablette de cheminée? Vous en aurez ainsi deux au lieu d'une seule, où vous rangerez vos livres reliés.



Cette cheminée rappelle celle de droite, tout en haut mais la décoration change. Au lieu d'un miroir: un tableau. Au centre, un cadran flanqué de deux statuettes.



Ce qui convient le mieux à une cheminée de brique, c'est de la poterie. Vous donnez la note gaie en plaçant dans un vase ou deux des branches et des fleurs.

# L'ART DES PARFUMS

*Choisir un parfum, n'est-ce point un problème qui se pose pour toutes les femmes aujourd'hui et parfois non sans difficulté? Le parfumeur est un artiste mais son art ne se rattache à aucune école, si ce n'est à celle de la Nature...*

Par Francine

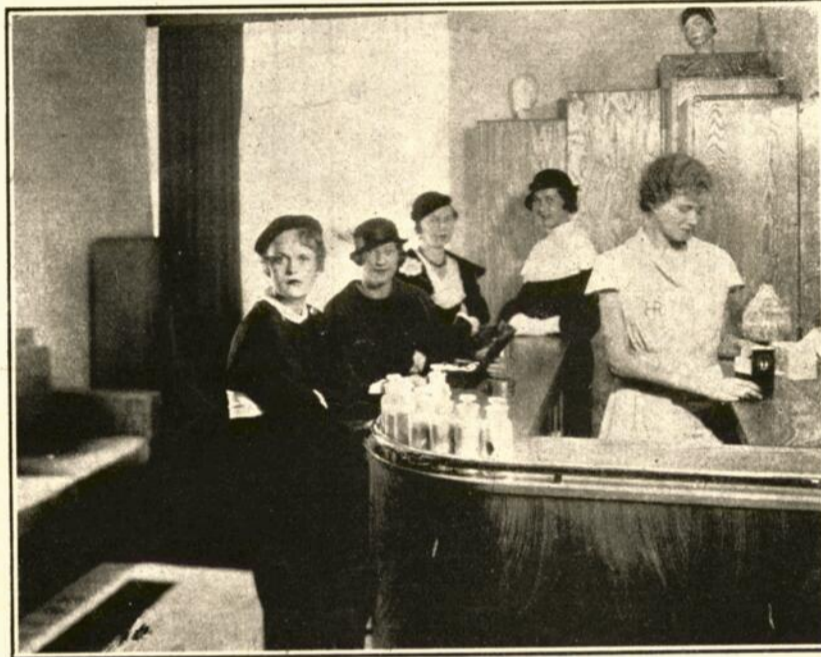
**L**ES Indous, ces esthètes de la Beauté et de la Jouissance, considèrent les parfums comme les émanations de la Nature elle-même, comme la libération de l'âme des fleurs. Dans leurs fêtes religieuses, l'encens monte vers la divinité comme un hommage détaché de toute matérialité; c'est un envol de supplications, mais de supplications enveloppées d'odeurs suaves afin de les rendre agréables aux dieux et déesses. L'Indou des castes supérieures attache aux parfums une telle importance qu'il en fait usage abondamment pour sa toilette et dans les fêtes qu'il donne dans sa maison.

L'usage des parfums remonte à la plus haute antiquité. En Egypte, en Grèce, en Perse, à Rome, on trouve des monuments, des inscriptions ou des papyrus décrivant minutieusement la fabrication et l'emploi des liquides odorants. Un auteur relate ainsi les sensations provoquées par l'odeur des parfums:

«Un ravissement indéfinissable s'empare de notre être, une vie plus généreuse parcourt les veines, des émotions pleines de tendresse débordent du cœur noyé dans une douce contemplation, l'âme retrou-

C'est cependant l'Arabie qui est la terre classique des parfums; c'est là que furent, pour la première fois, obtenus des parfums en brûlant des résines et des bois a-

malgré le perfectionnement de leurs appareils, s'inspirent de la science de ces parfumeurs antiques qui travaillaient un parfum comme une belle pièce d'art...



*Le bar aux cosmétiques dans le Salon de Beauté de Helena Rubinstein, à l'hôtel Ritz-Carlton, à Montréal. A ce bar d'un genre nouveau, où fréquente la meilleure société montréalaise, les clientes font mêler leurs poudres pour obtenir le ton qui convient exactement à leur teint.*

matiques. Plus tard, les Egyptiens, puis les Grecs, plus civilisés, réussirent à extraire les parfums des

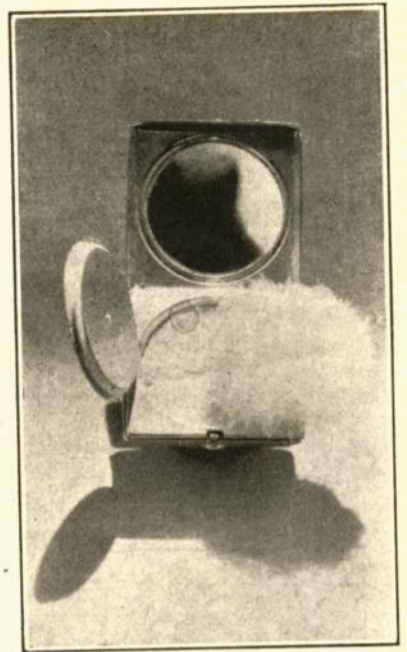
Un grand romancier français, qui a longtemps voyagé en Orient, observait récemment, en relatant sa visite chez un maharadjah: «Les odeurs produisent la joie ou la tristesse, les rires ou les larmes, la gaieté expansive ou la morne taciturnité suivant les tempéraments et les dispositions d'esprit de ceux qui les respirent. Les unes réveillent les sens, les autres les alanguissent; celles-ci rendent la pensée



*Une école de cosmétique et de maquillage comme Helena Rubinstein en entretient dans toutes les grandes villes.*

ve les lointains souvenirs, et s'abandonne à des rêves de bonheur: mais, fugitives comme les suaves effluves qui les inspirent, ces impressions ne durent que ce que durent les rêves...

fleurs. Certains procédés particuliers à ces pays sont parvenus jusqu'à nous et nous étonnent par la précision avec laquelle ils furent créés. Il ne faut donc pas s'étonner si les parfumeurs modernes,

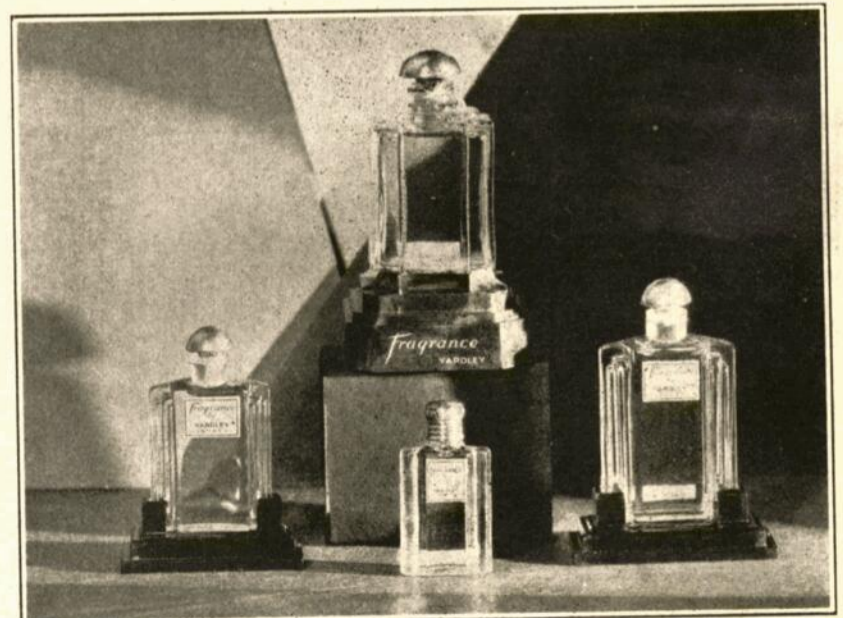


*Poudrette Yardley*

plus nette, plus complète, plus vive; celle-là font flotter dans le nuage du rêve. Lors même que le sommeil s'est emparé de notre être, les odeurs exercent encore leur empire sur nos sens endormis et peuvent créer ou influencer nos songes.»

L'art du parfumeur est évidemment un des plus subtils qui soit. Il se juge d'après un critère de sensations extrêmement délicates. Le véritable parfumeur doit être un grand charmeur, à la façon d'un poète.

«On aurait tort, dit-il, de croire que celui qui compose un parfum opère à la façon de l'alchimiste qui, devant ses cornues, recherche un corps nouveau. Comme le poète, ou le musicien, le parfumeur obéit à une inspiration; il est transporté par un sujet qu'il tâchera ensuite de réaliser sous forme de parfum comme d'autres en un sonnet ou en une symphonie. Le plus souvent l'idée d'un parfum jaillit en nous après une impression vive que nous avons le désir de fixer.»



*Quelques jolis flacons de la maison Yardley.*



**LES PLUS BELLES**

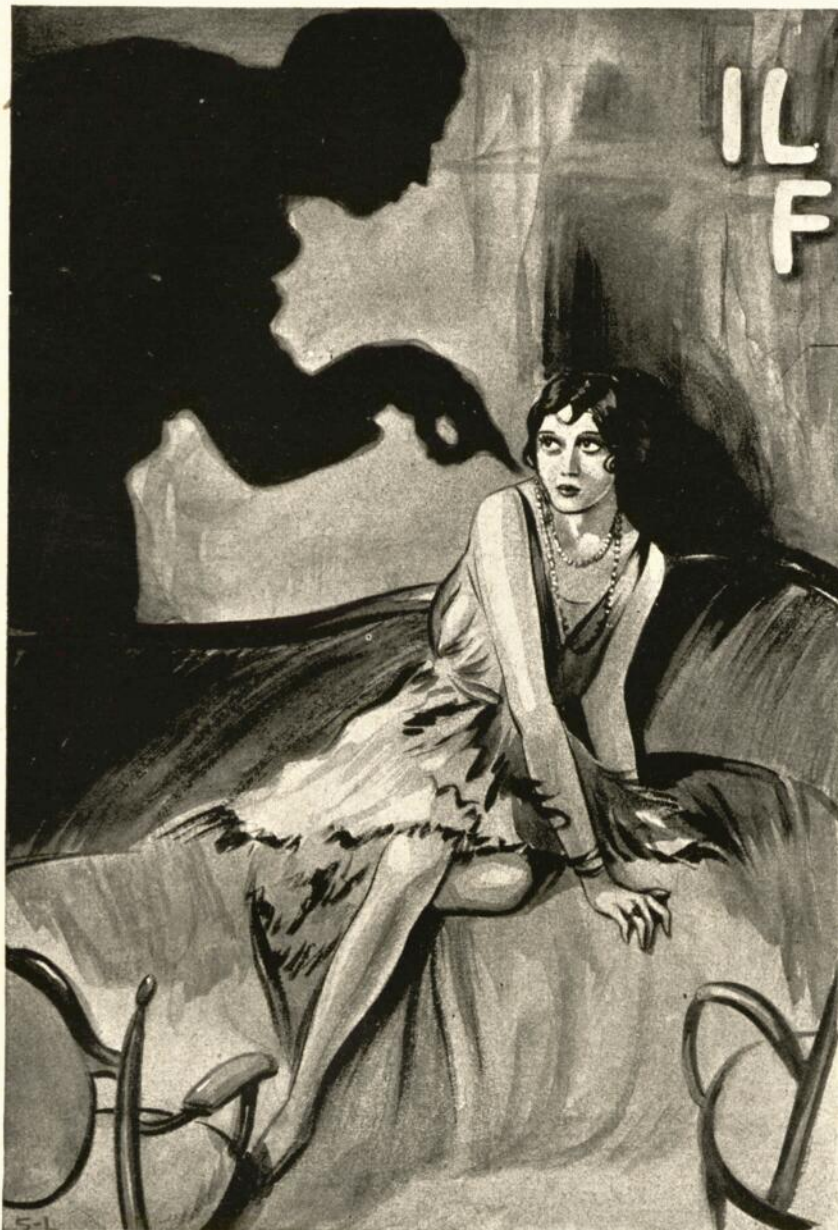
**MAINS DE LONDRES**

*Lors d'un grand bal de charité, organisé récemment à Londres, on eut l'idée de faire, parmi les femmes présentes, un concours original: celui des plus belles mains. Les juges en furent Mme Stanley Baldwin, et M. Bertran Park. Les prix furent attribués aux personnes suivantes: Miss Papillon; Miss Primrose Salt; Miss Joan Rhodes; Lady Dalrymple-Chamney. On voit, en médaillons, les photos des quatre gagnantes.*



CREED

TAILLEUR LAINAGE MARRON  
BLOUSE ET CRAVATE EN  
FLANELLE, IMPRIMEES SUR  
FOND JAUNE



# IL FAUT QUE FEMME CÈDE...

Comédie en 1 Acte

Par A. C. de la Lande

Trois illustrations de Saint-Loup

## PERSONNAGES :

LUI ..... Albert  
ELLE ..... Solange  
L'AMI DE LA FAMILLE ..... Paul

La scène se passe dans le salon des époux Albert et Solange. Ameublement moderne... profusion de fleurs.

(La saynète peut très bien être donnée à la T.S.F.)

### SCENE I

LUI — ELLE.

Elle.—Alors, tu refuses positivement de me donner cette bague que j'envie depuis si longtemps?...

Lui.—PO-SI-TI-VE-MENT — Est-ce clair et net?...

Elle.—Oui... mais bientôt le clair de mes yeux s'obscurcira... je sens déjà que les larmes montent...

Lui.—Naturellement que pour qu'elles descendent, il est nécessaire qu'elles montent d'abord... C'est vieux comme Hérode cela... Vraiment tu veux nous mettre sur la paille... nous faire mendier notre pain quotidien?...

Elle.—Qui donc te parle de mendier notre pain quotidien?...

Lui.—Mais toi... toi-même... si je devais te payer cette bague, nous devrions nous restreindre sur tout, sur tout, et nous finirions dans une maison de refuge...

Elle.—Toujours des exagérations... ce que je vois de plus flagrant, c'est que tu n'aimes plus ta femme et que tu n'as pas de cœur...

Lui. (dramatique). — Quoi... je n'aime plus ce morceau de petite femme?... Quoi... je n'ai plus de cœur?... Je vais te prouver illico que tu te mets le doigt dans l'oeil... je consens à...

Elle. (vivement).—Tu consens... Oh! l'amour de mari...

Lui.—Je consens à te mener ce soir au cinéma...

Elle.—L'imbécile...

Lui.—Merci...

Elle.—Il n'y a pas de quoi...

Lui.—Ca, je le sais... mais comme je suis poli, je te dis : MERCI, quoique je sache très bien qu'il n'y ait pas de quoi...

Elle.—Il faut toujours que tu trouves quelque chose de TRES, TRES intelligent à répondre...

Lui.—Dame... préférerais-tu avoir un mari muet comme une carpe?...

Elle.—Parfois...

Lui.—Ah... C'est parfait, madame, vous aurez un mari qui n'aura rien à envier à cet intéressant poisson... comme mutisme, bien entendu...

Elle.—Tu crois avoir de l'esprit en disant cela... tu te trompes... Rappelle-toi que lorsqu'on court après l'esprit on attrape la sottise...

Lui.—Hum... Hum...

Elle.—C'est un peu mieux... un peu plus expressif... mieux même que la carpe ne le peut faire... Hé bien, moi, je parlerai en ce cas... Tu veux m'emmener souvent dans le monde, en soirée, et là, être fier de ta femme...

Lui.—H U M...

Elle.— Il me faut donc une robe neuve, car tu n'ignores pas que tout le monde connaît comme le loup blanc ma robe bleu-ciel...

Lui.—Hum... hum...

Elle.—Oui... hum... hum... tant que tu veux... le fait brutal est là devant tes yeux... Me faut-il oui ou non une robe?

Lui. (fait signe que non).—Hum... hum...

Elle.—Tu dis que non?... En ce cas, je ne me rendrai plus à aucune soirée ou réception où tu voudras me traîner... je mourrai entre ces quatre murailles...

je m'étiolerai comme une fleur mise à l'ombre.

Lui.—Hu...m... hu...m...

Elle.—Cela te fait plaisir, hein?... Tu pourras flirter à ton aise... Et partout l'on dira que monsieur Dumoulin n'a pas l'argent nécessaire pour payer à sa femme les robes dont elle a besoin...

Lui. (signe: cela m'est égal).—Hum... hum...

Elle.—Oui... Cela t'est bien égal... on dira que tu m'enfermes... que tu me claquemures... Que tu me fais trépasser à petit feu...

Lui. (très long).—H u m...

Elle.—Que je suis un martyr... une martyre de la vie conjugale... (silence) Mais parle donc... dis quelque chose, quand ce ne serait que "zut"...

Lui. (Magistral).—Z U T...

Elle.—Que tu as donc l'air niais, mon pauvre... Je commence vraiment à me demander si tu as toute la raison...

Lui.—Hum... hum...

Elle.—Non?... je m'en doutais bien... Il doit y avoir une cellule vide dans ta boîte crânienne... Ecoute-moi bien... je ne reviendrai plus sur ce sujet... je te laisse, car j'ai à préparer le dîner de monsieur, et je perds vraiment un temps précieux à entendre tes hum... hum... Veux-tu, oui ou non me payer une robe?... Une fois?

Lui.—Hum...

Elle.—Deux fois...

Lui.—Hum... hum...

Elle.—Trois fois...

Lui.—Hum... hum... hum... AC-CORDE...

Elle.—Ah! il a enfin parlé... Tu me donnes une nouvelle robe... et naturellement les bas et les souliers assortis?... Viens que je t'embrasse... tu es un ange... je me sauve dans la cuisine... à tantôt, m'amour.

Lui.—A tantôt, tire-bouchon de mes soupirs...

Elle. (elle va pour sortir et en ouvrant la porte se trouve nez à nez avec Paul). —Tiens... tu ne t'ennuieras pas... voilà justement notre ami qui vient te dire

un petit bonjour... Entrez donc, cher ami... je suis à vous dans un instant... (elle sort.)

### SCENE II

LUI — PAUL

Lui. (allant vers Paul)—Bonjour, mon vieux... comment ça va?

Paul.—Comme sur des roulettes... Vous avez l'air ravi tous les deux... oh!... ces amoureux...

Lui.—Oui... nous sommes enchantés tous les deux l'un et l'autre, car elle vient de perdre une bataille qu'elle croit avoir gagnée... De là notre mine réjouie à tous deux...

Paul.—Tu m'intrigues, mon cher, explique-moi donc cela...

Lui.—Volontiers... Prends un siège et assieds-toi... Je vais tout te raconter en deux mots.

Paul.—Je suis tout oreilles...

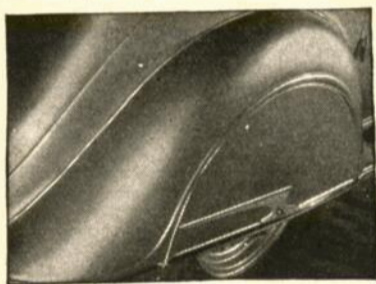
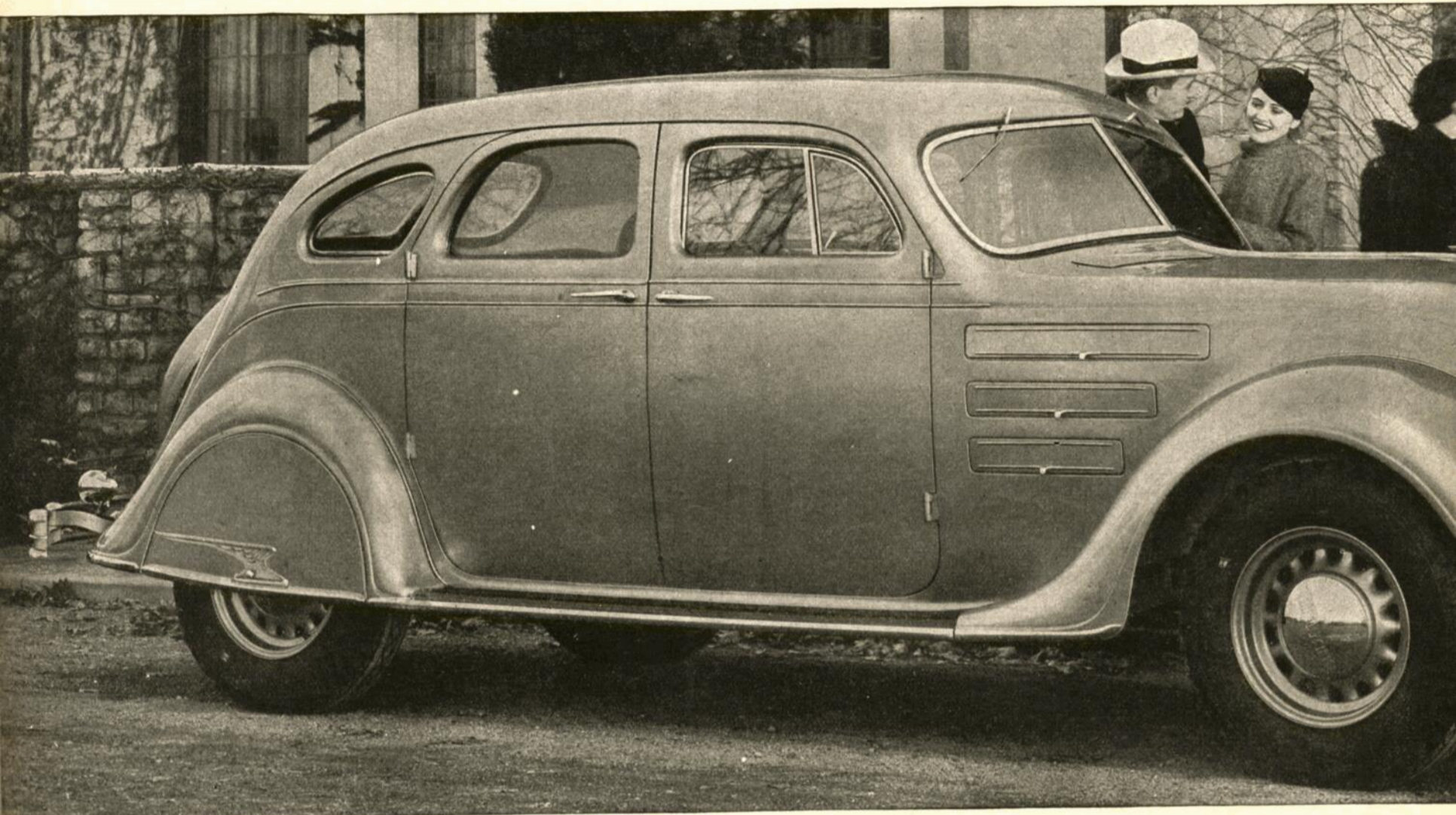
Lui.—Vois-tu, Paul, dans la vie conjugale, il faut que le mari ait sans cesse devant les yeux le principe fondamental de la paix dans le ménage, et pour cela il est nécessaire qu'il garde jalousement son autorité, tout en ayant l'air, note bien le mot, AYANT L'AIR de céder à sa moitié, alors qu'en réalité ce doit être elle qui cède en toute occasion...

Paul.—Oui... mais ce n'est pas toujours aisé, et c'est plus facile à dire qu'à faire...

Lui.—Pas du tout... Rien n'est plus simple... Et voici le principe mis en exemple: Ce matin, Solange m'a demandé une bague qu'elle a le plus grand désir de se procurer, mais dont je ne veux pas faire la dépense pour l'instant... Que fais-je? je prépare, sans en avoir l'air, une petite scène de ménage... elle me fait les plus acerbes reproches de lui refuser la bague, et de là passe à une autre chose qu'elle désire ardemment, dont elle a besoin, qui est moins coûteuse et, je te l'avouerai franchement, que je pensais lui donner à la première demande... Une robe de soirée... Elle se plaint... qu'elle n'a rien à se mettre... je refuse... elle augmente ses plaintes... les larmes viennent ou du moins ne sont pas loin de couler à flots, car tu sais que nos chères compagnes

(Suite à la page 30d)

# LE CHRYSLER \*Air



## L'Extérieur est Différent L'Intérieur est Différent

LE CHRYSLER AIRFLOW est un genre d'auto tout-à-fait nouveau. Ce n'est pas un *style* nouveau appliqué à une voiture conventionnelle. Les lignes superlativement fuyantes du nouveau Chrysler AIRFLOW sont le résultat de nouvelles caractéristiques et de nouveaux avantages qui sont inhérents à lui. Sa beauté est l'expression naturelle de qualités qui ne se trouvent dans aucune autre automobile—le fruit du juste concept d'une fonction.

Vous entrez dans le Chrysler AIRFLOW par une porte de la largeur d'une porte de maison. Son intérieur a l'étendue d'un salon. Le siège avant est large comme un divan et celui d'arrière est comme un davenport. Trois grosses personnes peuvent s'asseoir dans l'un ou l'autre très confortablement. Un homme de six pieds peut s'y étendre de tout son long.

Les courants d'air ne pénètrent pas dans ce salon "voyageur", où vous n'êtes pas, non plus, étourdi par le ronflement du vent. Les glaces triplent votre champ de vision—le pare-brise est aussi large qu'une fenêtre en saillie.

Vous pouvez lire votre journal ou écrire une lettre tout en roulant à grande vitesse sur un chemin sablé... dormir sur le siège arrière à 70 ou 80.

La balance dynamique change complètement le caractè

re de la promenade. La distribution de la pesanté est tout-à-fait différente. Le moteur est *sur* l'essieu avant, non pas en arrière. Les occupants de la banquette arrière sont assis 20 pouces en avant de l'essieu arrière, non pas *sur* l'essieu. Ils se trouvent ainsi près du "centre d'oscillation", où le mouvement de haut en bas est le moins perceptible. Vous jouissez du même confort dans l'un ou l'autre siège.

Le châssis du Chrysler AIRFLOW est en forme de pont. Vous êtes assis à l'intérieur du châssis, non pas *sur* le châssis. Une partie du châssis se trouve, en réalité, audessus de votre tête. Résultat: plus de sécurité et moins de vibration.

Tous ces avantages, attendus depuis longtemps, sont le résultat naturel et inévitable du dessin AIRFLOW.

Imitant le dessin fuyant de la nature même et les lignes aérodynamiques des avions et des wagons de chemin de fer modernes, le Chrysler AIRFLOW donne le maximum d'économie et de vitesse par c.v., offre les dimensions les plus spacieuses, et garantit un confort parfait tout en brillant par sa beauté éclatante.

Toute personne roulant dans le nouveau Chrysler AIRFLOW reconnaîtra que cet auto symbolise une nouvelle et meilleure méthode de voyager.

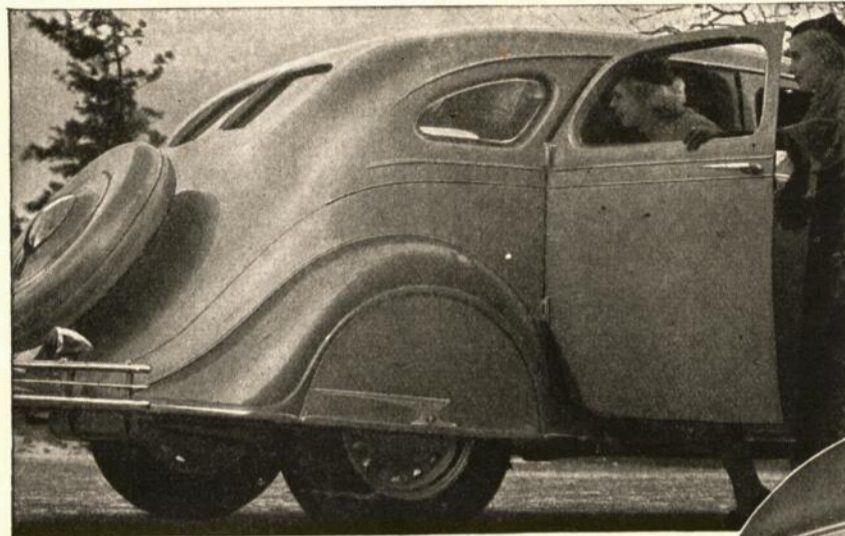
### Nouveau Vocabulaire Automobiliste

1. AIRFLOW—Les lignes aérodynamiques sont d'après nature. Il ne peut y avoir de gaspillage d'énergie et vous n'êtes pas étourdi par le ronflement du vent.
2. BALANCE DYNAMIQUE—La pesanté étant distribuée dynamiquement, il en résulte une promenade plus douce. Plus de chocs ou de contrecoups. Avez-vous déjà voyagé dans un yacht sur un lac serein?
3. CENTRE D'OSCILLATION—C'est là où les occupants sont assis dans le Chrysler AIRFLOW; là où le mouvement perpendiculaire est le moins perceptible; vous êtes "au milieu du navire".
4. PROMENADE FLOTTANTE—Les chocs de la route disparaissent tout comme les vibrations du moteur ont disparu en raison du Pouvoir Flottant.
5. CONCEPT DE FONCTION—L'apparence provient du concept de l'utilité. L'auto tire ses lignes de la nature. Voilà pourquoi son fonctionnement est parfait et sa beauté insurpassable.
6. PERIODICITE DU MOUVEMENT—Les mouvements de haut en bas de la carrosserie sont calculés de telle façon à réduire au minimum la tension sur le système nerveux.

\*Nom breveté par la Chrysler Corporation of Canada, Limited.

# flow

# Une nouvelle et meilleure méthode de voyager



**PERFECTION AERODYNAMIQUE**—Voyez cette carrosserie. Quelle différence avec la carrosserie carrée d'antan, alors qu'il vous en coutait 50% de votre pouvoir pour remorquer l'air. L'oeil vous fait voir sa beauté; votre compte chez le vendeur d'essence vous fera réaliser son économie.

**LA BEAUTE APPARAÎT** non seulement dans ces glaces parfaites, mais aussi dans les contours naturels du Chrysler AIR-FLOW. Que n'a-t-on pas dit de la théorie aérodynamique? La voici ici dans toute son expression.



**DES PORTIERES COMME DES PORTES.** Combien de fois n'avez-vous pas vu une dame salir une jolie robe de soirée ou de bal sur des ailes couvertes de boue, en s'efforçant de sortir du siège arrière d'un auto? Tout cela est du passé. Les portières du Chrysler Airflow sont larges comme une porte ordinaire de maison.



**COMPTEZ CES COLIS.** Ces deux illustrations parlent par elles-mêmes. Le portebagages est derrière le siège arrière—à l'intérieur de la carrosserie—et il est spacieux—à l'épreuve de la poussière.

# Parceque rent



Voici un tableau de bord qui vous dit exactement comment votre machine fonctionne. Les manivelles que vous voyez servent à ouvrir le pare-brise, elles sont indépendantes l'une de l'autre. La locution **SEDAN POUR SIX PERSONNES** n'est pas familière à des oreilles accoutumées à entendre: "Sedan Pour Cinq Personnes". Trois grosses personnes peuvent s'asseoir confortablement dans l'une ou l'autre banquette . . . et un homme de six pieds peut s'étendre de tout son long. Du confort tant que vous en voulez!



**SIÈGE AVANT COMME UN DIVAN**—siège arrière comme un davenport. Cette illustration démontre vividement le confort du Chrysler Airflow. Le siège arrière est placé 20 pouces en avant de l'essieu arrière.



# IL FAUT QUE FEMME CÈDE...

(Suite de la page 30a)

pleurent quand elles le désirent... Bref, la bague est oubliée et elle se croit victorieuse d'avoir obtenu la robe qu'elle s'imagina n'avoir arrachée... Avec cela, je suis tranquille pour quelque temps et à l'abri de nouvelles demandes... Tu vois bien que rien n'est plus simple... il s'agit seulement de trouver...

Paul.—En effet... C'est très malin... je vais essayer la même chose pour ma femme... Tu es psychologue, mon cher, et je n'ai pas perdu mon temps en venant te voir...

Lui.—C'est simple comme bonjour, et les femmes n'y voient que du feu...

Paul.—Oui... Ma femme veut précieusement un collier...

Lui.—Refuse carrément... elle pleurera... elle geindra... et finalement, tu lui accorderas...

Paul.—Une paire de soulier de bal... Mais dis-moi, quel est le meilleur moment à choisir pour provoquer la petite scène en question?...

Lui.—Pour ça, laisse la chose arriver naturellement... tiens, la première fois qu'elle te reparlera du collier...

Paul.—Mais elle m'en parle chaque jour...

Lui.—Hé bien, la première fois, saisis la balle au bond, refuse carrément, lui montrant la perspective de mourir dans le dénuement et sur la paille si tu fais cette dépense... Cela ira tout seul, tu verras...

## SCENE III

LES MEMES. — ELLE

Elle. (entrant.)—Et voilà... Je suis à vous... Je suis sûre que vous cassiez

tous deux du sucre sur le dos du sexe que vous appelez le sexe faible...

Paul.—Nous... Ah! pardon, chère madame... loin de nous de si noires pensées... Nous parlions de vos charmes et de vos grâces...

Elle.—N'en jetez plus... la maison est pleine du grenier à la cave...

Lui.—Je vous laisse potiner à deux pour un moment... j'ai à téléphoner à mon bureau... Paul, tu dînes avec nous?

Paul.—Je ne sais...

Elle.—C'est oui... quand il dit je ne sais, c'est toujours oui...

Lui.—Entendu... à tantôt alors... (il sort).

## SCENE IV

ELLE. — PAUL

Elle.—Hé bien, si vous n'avez point cassé de sucre sur le dos de mon sexe en général, je suis bien certaine que mon mari vous aura raconté notre petite scène de ce matin... je sais qu'il ne vous cache rien...

Paul.—Votre histoire de ce matin? Je ne sais ce que vous voulez dire...

Elle.—Ne faites donc pas l'étonné... cela ne vous va pas du tout...

Paul.—Je vous affirme que...

Elle.—N'affirmez rien du tout... votre nez tourne...

Paul.—Mon nez tourne?... je ne vois pas...

Elle.—Oui, quand vous ne dites pas la vérité, cela se voit de suite... Je vous dis que votre nez tourne... Donc, il vous a raconté notre petite histoire, et naturellement, il s'est proclamé victorieux de la lutte... Mais qui n'entend qu'une clo-

che, n'entend qu'un son... Vous avez entendu le bourdon, écoutez à présent la clochette.

Paul.—Mais, chère madame, je vous assure...

Elle.—Laissez-moi parler... vous vous ferez entendre après... Vous vous imaginez, vous autres, messieurs, nos maris, que lorsque nous avons quelque désir, quelque tentation pour un objet, nous vous l'exprimons directement, comme Guillaume Tell visant la pomme qui se trouvait sur la tête de son fils? Quelle erreur est la vôtre, et que profonde elle est... Croyez bien, cher ami, que nous sommes aussi diplomates que vous...

Paul.—De cela, je n'ai jamais douté, croyez-le bien...

Elle.—Si donc nous envions quelque robe ou même quelqu'autre objet, nous nous disons ceci: Si je demande à mon seigneur et maître telle ou telle chose, il jettera des hauts cris et nous refusera, prenant le ciel à témoin que ses moyens ne lui permettent pas cette dépense, que cela mettrait tout le ménage sur la paille et que la seule perspective en ce cas serait l'hospice ou la maison de refuge... Enfin, tout le cliché habituel que vous connaissez aussi bien que moi...

Paul.—Chère madame, vous m'intéressez vivement...

Elle.—Ah! je savais bien que je vous intéresserais... C'est que vous vous reconnaissez dans le tableau que je brosse devant vos yeux... Donc, je suis le fil de mes idées, et vous mets à nu... Nous exposons alors à nos maris le désir que nous avons d'un objet d'un prix bien plus élevé que celui que nous désirons en réalité... cris... récriminations... refus de la part de l'époux... plaintes, pleurs, gémissements de la part de l'é-

pouse, laquelle, sans en avoir l'air... notez bien le mot SANS EN AVOIR L'AIR... cite la chose, robe, manteau, chapeau qu'elle désire vraiment au fond d'elle-même... Finalement, le mari faiblit, donne toujours le petit objet, heureux de n'avoir pas eu à payer le "GROS objet"... Il est fier et se croit victorieux. C'est simple comme bonjour, mais encore, fallait-il le trouver... Il faut avoir l'air de céder à son mari, alors qu'en réalité, c'est lui qui finit toujours par céder...

Paul.—Tiens... tiens... Mais Albert me disait précisément la même chose il n'y a pas cinq minutes...

Elle.—Ah! il vous a dit...

Paul.—C'est-à-dire que... il a dû le penser... et...

Elle.—Ah... vous voulez encore mentir et rattraper le mot... Inutile, mon cher ami... votre nez tourne, je vous dis...

Paul.—Hé bien oui, je l'avoue... mais de grâce, gardez-moi le secret... J'ai trahi sa confiance sans le vouloir...

Elle.—Je garderai le secret... mais à une condition, c'est que vous de votre côté, vous garderez pour vous ce que je vous ai dit, quoique vous voyiez ou entendez...

Vous verrez, vous verrez... Je vous gage qu'avant dix minutes j'aurai la bague que je désire, et que je sais qu'il peut me donner sans aucune gêne pour nous...

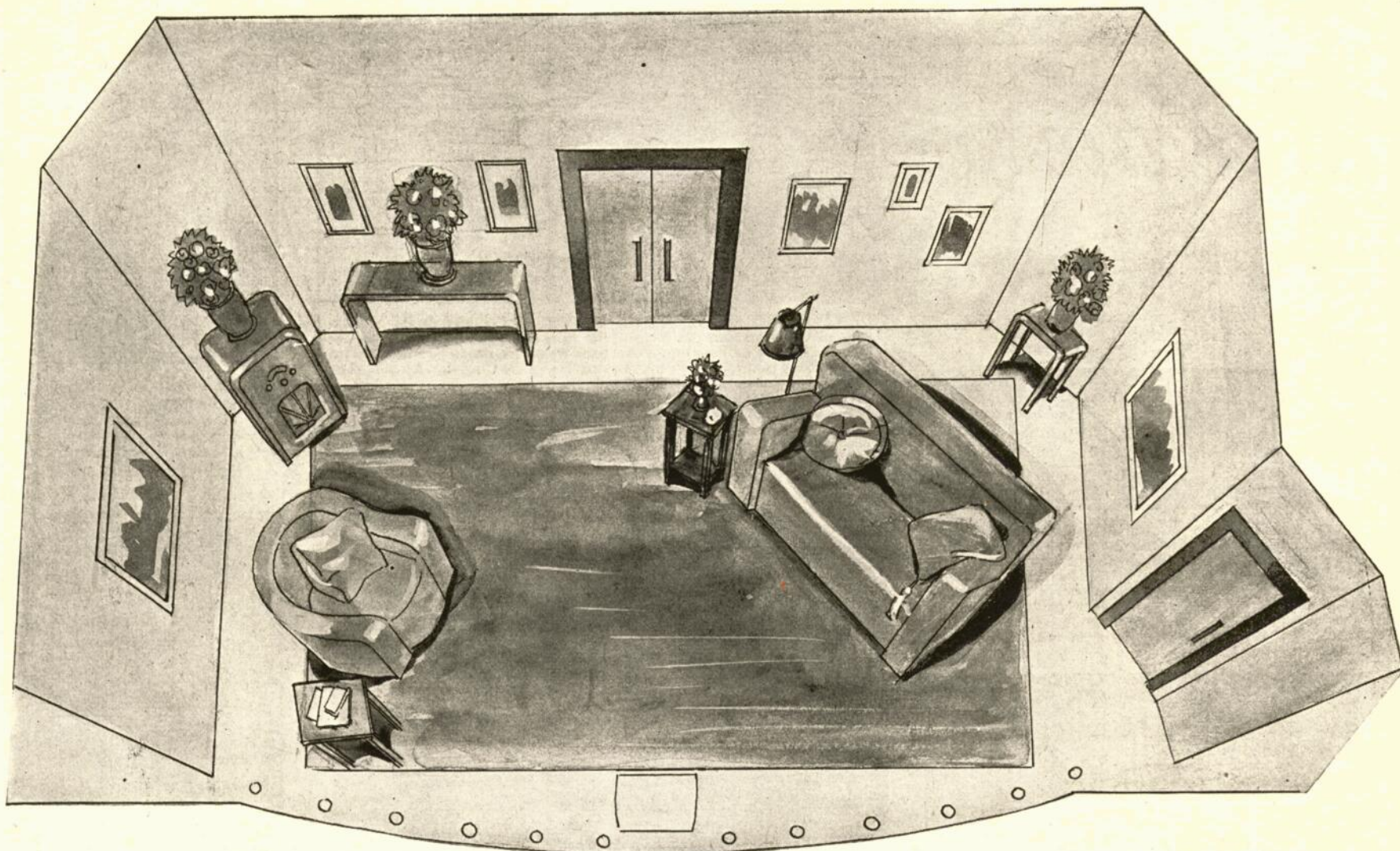
Paul.—Cela... j'en doute...

Elle.—Un pari?... Un fin dîner pour le perdant chez Brébant...

Paul.—J'accepte... (ils se serrent la main...)

Elle.—Voilà mon mari... pas un mot... (changeant de ton...) Oui, je

(Suite à la page 54)



En s'aidant de cette illustration, le régisseur d'une société d'amateurs peut facilement monter une représentation de notre comédie en un acte: Il faut que femme cède.



PETITE ROBE EN CREPE DE  
CHINE VERT, D'UNE SIMPLI-  
CITE QUI EN FAIT TOUT LE  
CHARME

AUGUSTA BERNARD



## Pour les soirées intimes à la maison

*Le chic n'a aucunement besoin d'être extravagant. La femme, beaucoup plus facilement qu'autrefois, peut être chic et porter les choses les plus à la mode sans grever son budget.*

*Prenez par exemple ces deux toilettes du soir, blouses et jupes d'une ligne impeccable et d'un charme discret et sûr. Ces deux jupes sont en velours noir.*

*La blouse du haut est froncée en avant. La ceinture, découpée à même le devant de la blouse, croise en arrière et revient former un noeud en avant. Ceci la rend seyante pour toutes les tailles.*

*La seconde est faite de dentelle couleur pêche ou écru. Elle est d'une grande simplicité, n'ayant pour garnitures que les revers et un noeud de ruban de satin.*



## La femme et l'exercice physique



Tout le monde est d'accord pour admettre que l'exercice physique est une nécessité pour la femme et la jeune fille comme pour l'homme et le garçon. L'accord cesse quand il s'agit de décider dans quelle mesure les femmes doivent user de cet exercice physique et, en particulier, se livrer aux sports. Une thèse récente de Mlle Bensedon nous apporte, sur cette importante question, des opinions nouvellement émises qui sont intéressantes à noter.

De façon indéniable, la majorité des femmes, dans les villes tout au moins, ne font pour ainsi dire aucun exercice, cependant c'est seulement par la mise en jeu du système musculaire qu'on peut lutter contre l'atrophie des muscles qui cause tant de troubles abdominaux, ptoses gastriques, troubles digestifs, troubles nerveux, contre les stases circulatoires et contre l'obésité.

Mlle Bensedon, dans sa thèse, passe en revue les principaux systèmes de culture physique: gymnastique aux agrès d'Amoros, méthode suédoise de Peter Ling, méthode d'Hébert, gymnastique rythmique, méthode sportive; elle résume les avantages et les inconvénients que l'expérience a reconnus à chacune de ces méthodes et qui sont exposés dans la plupart des manuels d'éducation physique.

De son travail, nous retiendrons quelques points que nous citons presque *in extenso* et qui nous ont paru le plus intéressant.

### Sport et Age

*L'éducation physique de la femme se fera en trois cycles*: jusqu'à 10 ans, jeux traditionnels et quelques mouvements; de 12 à 15 ans, jeux sportifs et rythmiques; après 16 ans, sports et agrès.

*L'âge mûr et la vieillesse bénéficieront aussi du sport.* — «Après 30 ans, dit Mlle Bensedon, commence pour l'organisme une période de régression. Tout les tissus

sont moins actifs, les échanges plus languissants; les muscles moins nourris s'atrophient peu à peu, l'élément conjonctif et la graisse augmentent en dépens de l'élément noble ou contractile. La force musculaire récroît, la vitesse et la souplesse diminuent. Seule, l'endurance est une qualité de l'âge mûr... Vers la cinquantaine, les mouvements perdent de leur étendue, ils sont comme alourdis du fait de raideurs articulaires. La nutrition devient plus paresseuse, le corps se décharne, ou bien évolue au contraire vers l'adiposité. La femme de cet âge n'est donc plus apte à l'exercice vraiment sportif, et cependant, l'abandon de toute activité ne ferait que précipiter la déchéance. Sans doute, il n'est plus question pour elle d'établir des performances. Mais elle peut toujours continuer à pratiquer modérément un sport (tennis, par exemple) qu'elle a l'habitude de pratiquer. Les effets locaux de la Suédoise en chambre conviennent parfaitement à cet âge. Les mouvements seront lents, très amples pour combattre l'ankylose, modérés, car il faut craindre de rompre des fibres musculaires moins élastiques ou d'érailler une artériole scléreuse. Le simple maintien du volume et de la souplesse des muscles est le premier but à atteindre, la discrète stimulation générale d'une marche au grand air ou d'une partie de golf est suffisante. Ainsi la femme peut arriver à la vieillesse, le teint encore frais, la taille encore droite, et les fonctions heureusement équilibrées. Mieux, l'exercice ainsi compris, est capable d'opérer un véritable rajeunissement en quelques mois.»

### Quels sports faut-il conseiller à la femme ?

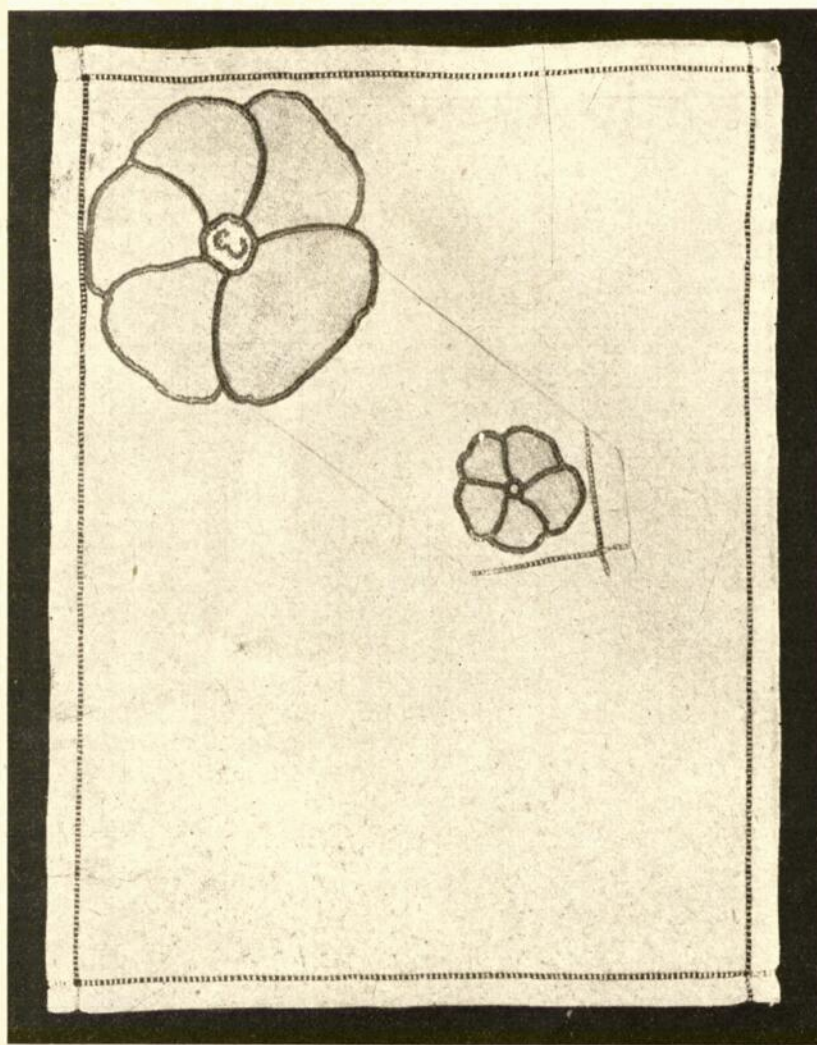
1° La marche est le sport le plus simple, le plus accessible; la simple promenade a, avant tout, l'avantage de faire manger de l'air; elle suractive doucement les fonctions.

2° La course de vitesse pure est un sport parfait pour la femme, sur ces distances réduites.

3° Le simple entraînement au demi-fond est à recommander.

4° Le saut, et surtout le saut en hauteur, a une vive action générale.

(Suite à la page 48)



## Un successeur moderne à l'anneau de serviettes

CETTE idée charmante et neuve d'un service à lunch ou à déjeuner qui réserve à chacune des serviettes de la famille une place assignée nous vient d'Angleterre. Le joli dessin de fleur appliquée qui orne chaque napperon oblong est en réalité une pochette, dans laquelle se glisse la serviette de table quand on n'en a pas besoin. Si vous regardez attentivement, vous remarquerez que dans le coeur de la fleur est l'initiale brodée de la personne qui s'en sert. Ne trouvez-vous pas que c'est une idée ingénieuse?

Malgré son apparence vraiment décorative, ce service est l'une des choses les plus faciles que vous puissiez trouver à faire. Tout son charme consiste dans la parfaite simplicité du modèle — la pochette-fleur appliquée et le bord ourlé à jour à la main qui est travaillé dans la même nuance que la broderie sur la fleur. Les serviettes portent le même dessin, comme vous le constaterez en regardant l'illustration. Evidemment, la fleur appliquée est beaucoup plus petite et est faite dans un but purement décoratif. Les napperons et les serviettes sont «en toile «Oil Bleach» d'un jaune beurre pâle, alors que le même tissu en une

nuance rose sauvage est employé pour les dessins de fleurs.

Parlons maintenant de l'exécution de l'un de ces jolis services. Vous commencez par tailler les napperons pour qu'ils mesurent 14 pouces par 18 pouces et les serviettes, 12½ pouces carrés. Ceci fait, tirez quatre brins à environ 1½ pouce du bord des napperons et des serviettes, pour l'ourlet à jour. Comptez environ 23 brins à partir des quatre brins tirés, vers le bord.

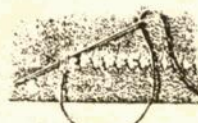


Fig. I

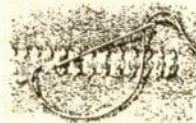


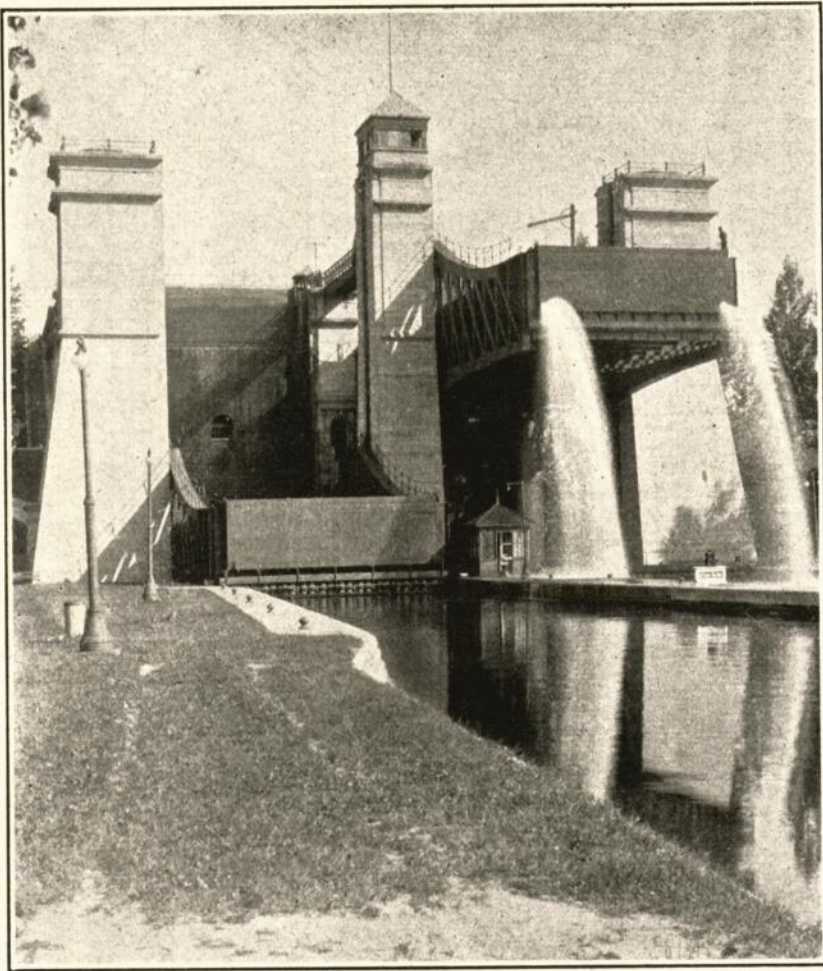
Fig. II

et tirez un brin simple sur chaque côté. Pliez alors les bords tout le long des fils tirés simples, tournez les bords en dedans et faufilez avec soin tout le long du bord extérieur des quatre brins tirés, après quoi ils seront prêts à être ourlés à jour avec un brin simple du Coton en Brins «Anchor» de Clark, rose foncé, qui sera aussi employé pour la broderie des fleurs.

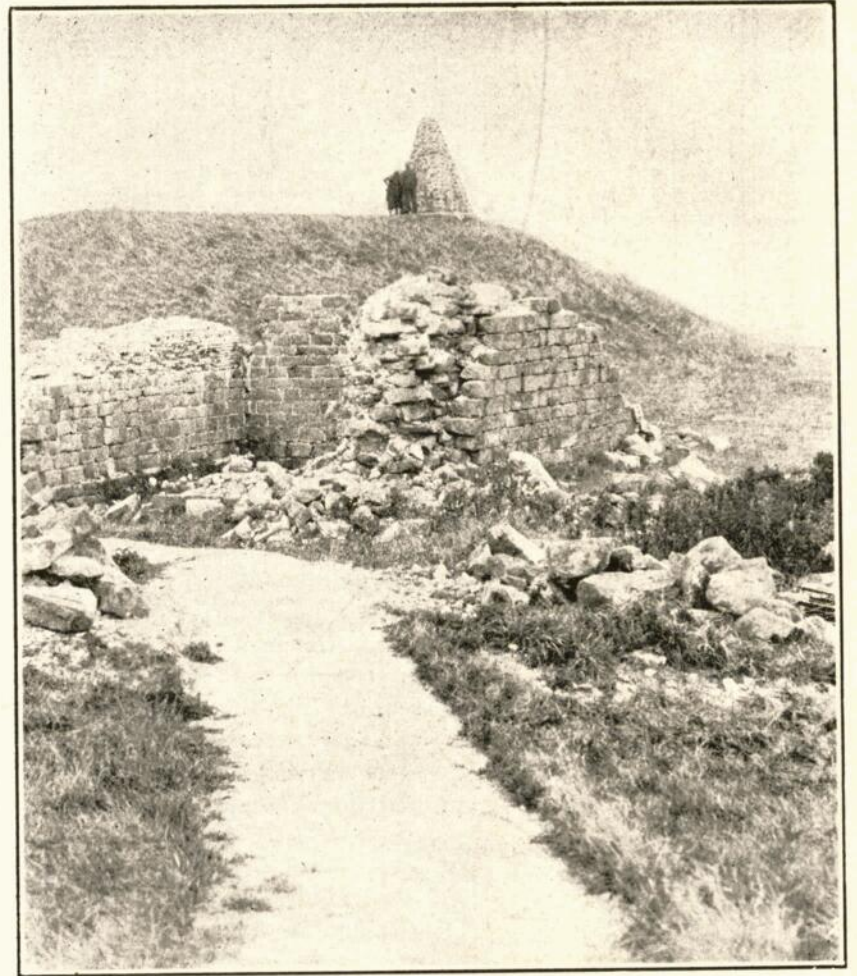
L'ourlet à jour est facile, vous le savez très bien si vous l'avez déjà fait. Si vous ne l'avez jamais

(Suite à la page 48)

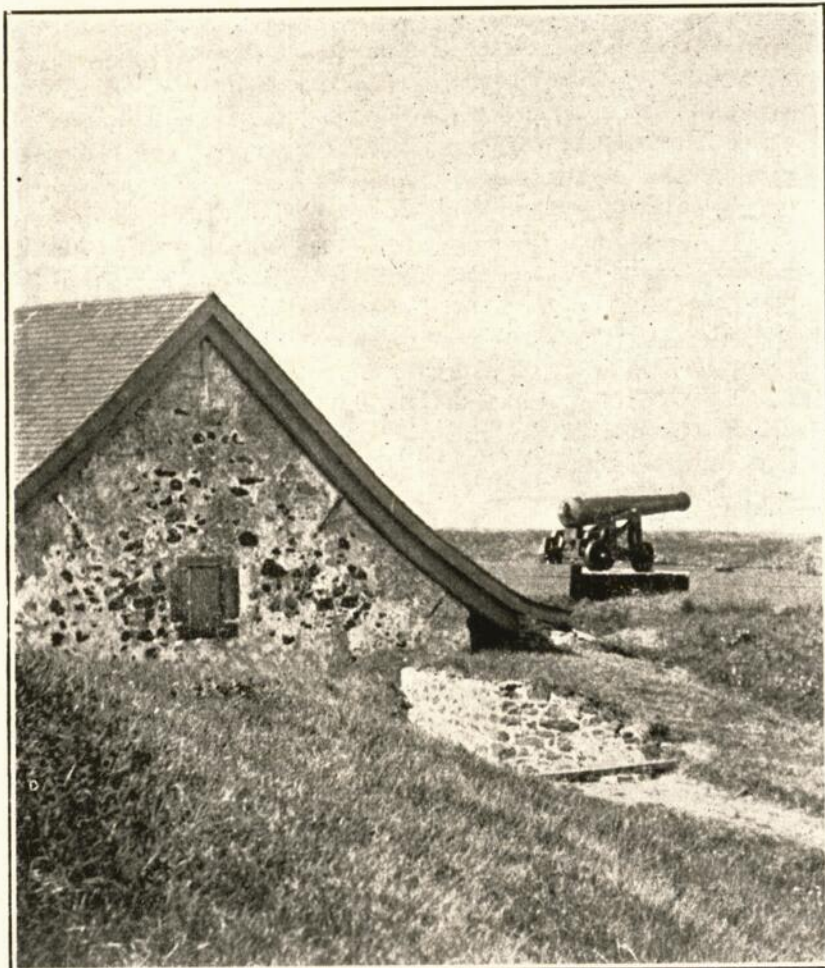
# SAVIEZ-VOUS QUE?...



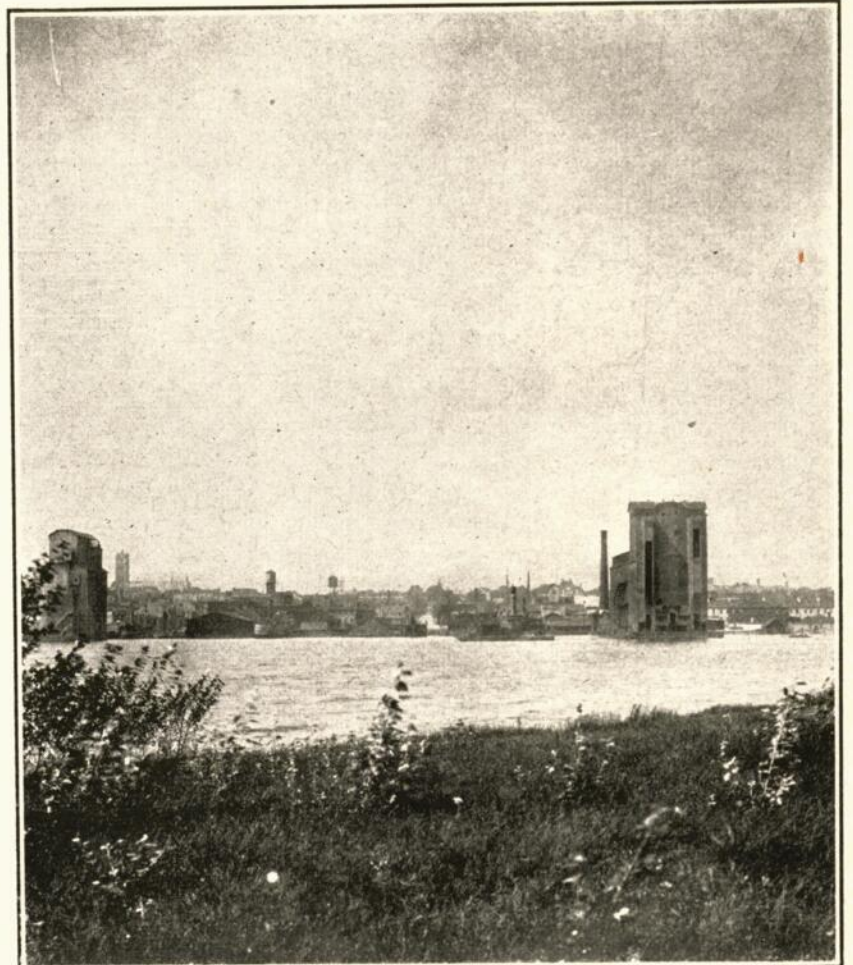
La plus haute écluse hydraulique du monde entier est celle du canal de Trent, près de Peterborough, Ontario. Dans notre série intitulée *Saviez-vous que?*... nous avons déjà signalé un grand nombre de choses pour lesquelles le Canada, notre pays, l'emporte sur tous les autres. Nous ne l'avons pas fait pour inspirer à nos compatriotes un nationalisme exagéré, mais tout simplement pour leur montrer que leur pays est aussi à la page que les plus modernes.



Le Fort Anne, sur la Baie de Fundy, est l'ancien Port Royal ainsi nommé par Champlain, en 1604. Durant les luttes contre Français et Anglais pour la possession de l'Acadie, il a changé six fois de mains. Les ruines du fort actuel sont celles des troisièmes et dernières fortifications érigées par les Français. Le nom de Port Royal fut changé en celui de "Annapolis", en 1710. On voit ici la poudrière du vieux fort.



Le Fort Beauséjour, dont les ruines se voient encore sur le petit isthme qui relie le Nouveau-Brunswick à la Nouvelle-Ecosse, porte le nom d'un colon, Laurent Chadillon, surnommé Beauséjour. Sa construction fut commencée en 1750 et avant d'être terminée, il subit un siège et tomba aux mains des Anglais. Ce siège coûta si peu de pertes qu'on l'appela le "siège de velours". Beauséjour devint Cumberland.



Kingston, Ontario, fut d'abord un poste de traite fondé par l'explorateur Cavalier de la Salle et converti par le Gouverneur Frontenac en 1673 en un fort qui fut nommé Cataracoui. Les Anglais s'emparèrent de ce fort en 1758. De 1841 à 1844 Kingston fut la capitale de l'Union du Haut et du Bas-Canada. L'école militaire de Kingston est célèbre.

Pourquoi Dolette, si peu intéressée à l'ordinaire par la question de toilette et si intransigeante quant aux ressources offertes par M. de Massé, s'informa-t-elle tout de suite:

— Quelque argent? Est-ce que... est-ce que je pourrais acheter une robe, une robe comme celle de Fanny? la neuve de ces jours-ci?

— Une robe comme celle de Fanny? répéta Mlle Ursule. Non, certainement. Vous ne sortez pas, à quoi vous servirait-elle? Vous aurez une robe, certes, mais plus simple; en outre, il faut du linge et des souliers. Et, pour tout cela, il ne nous a remis que mille francs... Cinq cents francs pour chacune de vous!

Dolette ne se rebiffa pas. Elle dit doucement:

— Dans ce cas, ma cousine, je préfère de beaucoup acheter du tissu et faire ma robe moi-même. Je sais suffisamment coudre, et Mme Delage, qui fait ses toilettes et les costumes de Jean, voudra bien m'aider. De cette façon, je pourrai avoir, non pas une, mais deux robes peut-être.

La cousine Ursule ricana une seconde; mais sans plus discuter, approuva.

— Soit, achetez votre ou vos tissus! Au reste, vous avez cinq cents francs à dépenser, je ne m'occuperai que de cela, et puisque Mme Delage veut bien vous conseiller et vous aider, qu'elle vous accompagne dans vos achats, je l'en remercie à l'avance.

Il n'était pas possible de témoigner davantage son indifférence à l'égard d'une enfant, qui eût dû intéresser au même titre que Fanny; mais, loin de chagriner Dolette, cette liberté l'enchantait, et elle n'eut plus que le désir de se rendre auprès de sa vieille amie.

Elle dut cependant attendre au lendemain. Le dîner se prolongea. Mlle Ursule qui s'endormait quelquefois au sortir de la table, essayait de combattre ces somnolences en mangeant le plus lentement possible. Enfin Fanny discourait. Elles avaient fait le voyage du retour en compagnie des Agnan, rencontrées à la gare de l'Est; et, bien entendu, Mme Agnan, la plus mauvaise langue de la ville, n'avait pas tari de potins.

Il était près de neuf heures lorsque Mlle Ursule se décida à quitter la table: tout reposait à la villa des Glycines. Dolette se coucha tout de suite, pensant que le temps passerait plus vite à dormir. Pourtant, le sommeil tardait à venir. Elle songeait à la robe qu'elle voulait, en toile de soie, et une ou deux — elle en était si pauvre — en filaté, d'une jolie forme très simple.

— Je me ferai aussi des tabliers, et, s'il me reste un peu d'argent, j'achèterai un petit collier de perles, comme celui de Fanny.

Elle ne songea pas à s'étonner de sa coquetterie naissante; seulement, elle pensa tout à coup, et involontairement:

— C'est dans cinq jours que M. Marivaux sera le pensionnaire de Mme Delage, il faut que je me dépêche; dès demain, je ferai mes achats!

### Chapitre IX

Très volontiers, Mme Delage accompagna Dolette chez divers commerçants, et la conseilla sur le choix des tissus et des garnitures. Ensuite, revenues à la villa des Glycines, elle discutèrent de la coupe, et la fillette se décida pour une forme très simple et très jeune, droite derrière, avec tablier plissé devant, et col arrondi.

Heureusement, Dolette remercia sa vieille amie avec effusion. Il est juste de dire que si Mme Delage l'aida dans le choix et l'exécution de ses toilettes, qui allaient susciter l'envie de Fanny, Fanny richement parée cependant, Dolette se multiplia quant aux soins du ménage de la petite villa.

Elle frotta, astiqua, balaya la chambre du futur locataire, nettoya les marbres, fit les carreaux, battit matelas et sommier. Mme Delage y apporta sa propre descente de lit, mit des fleurs dans les vases, des livres sur la table.

— Ma mignonne, vous êtes ma petite fée, comment vous remercier?

— Me remercier! quand je vous dois tant! Hâtivement, elle tira l'aiguille, insensible aux appels, sourde au vacarme, aux rires qui venaient du salon, car c'était justement le jour de Mlle Ursule et,

bien entendu, il y avait là nombreuse compagnie.

Fanny trônait. Elle portait une jolie robe garnie de marabout. Sans jalousie aucune, Dolette l'avait admirée deux heures auparavant. Elle n'avait heureusement aucune idée de la valeur de l'argent, sans cela, elle eût pu s'étonner que cette somme de cinq cents francs avec laquelle elle n'avait pu, tissus, souliers et chapeau payés, s'acheter le petit collier dont elle rêvait, eût suffi à l'acquisition d'une si belle robe, de chaussures fines et d'une écharpe de gaze grise brodée.

Mais, heureusement de son bien, elle tire l'aiguille sans plus de calcul. Jean devait venir goûter avec elle, afin de permettre à la bonne grand-mère de terminer en toute tranquillité l'arrangement de sa maison et Dolette, de temps en temps, jetait un regard satisfait sur la dinette — gâteaux et bananes — gentiment disposée sur son guéridon. Que son petit ami allait donc être content!

Soudain, un éclat de rire, aigu comme un cri, la fit sursauter.

— Tiens, pensa-t-elle, Mme Saintive est là; je ne l'ai même pas entendue entrer et, pourtant, elle est plutôt bruyante!

Elle prêta l'oreille, car son nom venait d'être prononcé.

— Alors, vrai, vous l'avez vu, ce fameux tigre, comme dit Dolette.

D'un ton calme, Mlle Ursule assura:

— Mais oui, nous l'avons vu et, en vérité, il n'est ni beau, ni distingué.

On la comprenait dépitée, malgré son souci de cacher sa désillusion. Mais Mme Agnan qui ne perdait jamais de vue son troupeau enjuponné, s'informa:

— Tout de même, ma chérie, il est si riche! Et, est-ce qu'il viendra par ici?

— Ici? je ne crois pas; et, d'abord, qu'y viendrait-il faire?

— Mais, quand ça ne serait que pour vous rendre votre visite!

D'un geste, Mlle Ursule indiquait qu'elle s'en souciait peu; décidément, le maître des usines de Melun ne l'intéressait guère, et comme Fanny ne semblait pas plus enthousiaste, Jeanne Agnan ne put s'empêcher de questionner:

— Vrai, il ne vous a pas plu? Mais, par ici, on s'accorde à le trouver fort bien.

— On s'accorde? mais qui donc le connaît?

— Oh! de réputation au moins!

— Eh bien! on se trompe, voilà tout! D'autre part, comme tuteur, il est parfait, pas ennuyeux, et d'un généreux!

Elle montra sa jolie toilette, son écharpe, et conclut:

— Il ne discute jamais pour nos dépenses. Cousine Ursule lui a demandé mille francs pour Dolette et mille francs pour moi, il les lui a remis tout de suite. Il est vrai qu'il est un peu notre frère et, à défaut de tendresse, il se montre généreux. Je vous avoue que je préfère ça!

— Bien entendu!

On rit de l'aveu. Dolette, elle, ne riait pas; elle haussa seulement les épaules.

— Mille francs à chacune de nous! fit-elle à mi-voix; je ne sais pas pourquoi, mais je m'en doutais. Oh! vaguement, et comme une sottise, je m'en voulais presque de cette pensée!

Tout de même, un peu d'amertume lui vint au cœur. Elle sentait si bien qu'elle n'eût jamais agi ainsi, et pour la première fois peut-être, la sécheresse, l'égoïsme de sa soeur lui apparurent. Elle voulait n'y plus penser, et toujours elle revenait, non pas pour regretter l'argent qu'on lui avait soustrait, mais parce que ce procédé révoltait sa loyauté.

Heureusement, Jean vint très exactement pour l'heure du goûter, et ils firent une gentille dinette qui les amusa un moment; ils engageaient une partie de dames comme Fanny, assez mystérieusement, entra dans la chambre.

— Dolette, dit-elle, d'une voix qui semblait émue, je viens te demander un service.

La petite leva sur sa soeur ses yeux si droits et si francs.

Fanny répéta:

— Oui, un service, je voudrais que tu guettes la venue de... de... Robert de... de Souteyrat, et que tu l'empêches d'arriver jusqu'ici enfin, d'entrer au salon.

— Le fils de Souteyrat? Au salon, pourquoi? dit Dolette, qui ne comprenait pas.

— Sa mère est ici, reprit Fanny, baisant encore la voix et, comme il lui a

confessé qu'il m'aime, et qu'elle s'oppose à notre mariage, il vaut mieux qu'ils ne se rencontrent pas ici.

— Ah!

Dolette, d'abord étonnée, reste songeuse, tout son petit visage, si mobile, se fait grave. Fanny insiste:

— Tu vas guetter, n'est-ce pas?

— Oui!

— Tu lui diras qu'il revienne vers... enfin, après dîner, si cela est possible.

— Bien!

L'air fermé, presque hostile, de la petite agace Fanny. Mécontente, elle laisse échapper un bref:

— Oh! je sais que tu ne l'aimes pas, toi, Robert de Souteyrat!

— Non, dit Dolette, et aujourd'hui, je le déteste!

— Tu le détestes? Et pourquoi? reprend Fanny, agressive.

Mais Dolette a un geste qui arrête net les paroles irritées.

— Je le déteste parce que je le méprise.

— Ah! par exemple!

La petite ajoute:

— C'est un pleutre!

— Un pleutre! il n'a que trop parlé. Sa mère, maintenant, est dressée contre moi.

— Et alors, il ne se sent pas le courage de passer outre à cette fureur et tu dis qu'il t'aime!

— Tu n'es qu'une sottise! crie Fanny, pâle de colère, garde donc tes réflexions pour toi, je ne te demande ni ce que tu penses, ni d'ailleurs d'aimer et d'estimer mon fiancé. Enfin, sais-tu si je l'accueillerais dépouillé de sa situation d'avoué?

— Ah! fit Dolette, qui bâillait de stupeur.

— Mais sois tranquille, reprit Fanny, je ferai ce joli mariage, je serai Mme de Souteyrat, ce qui est un beau nom, et j'entrerai dans une famille riche et bien posée. Tâche seulement d'en faire autant et de ne pas te contenter d'un employé sans le sou.

— Sans le sou! Ça m'est bien égal, pourvu qu'il m'aime et que je l'aime!

— Bien entendu!

L'air en dessous, Fanny eut un sourire énigmatique qui échappa à Dolette. Déjà, elle était revenue à Jean et, tout en surveillant l'arrivée de Tibérius, elle continuait la partie de dames, qui le charmait sans lui arracher un cri de joie, même lorsque le succès final lui demeurait.

— Oh! mais qu'est-ce que j'ai donc à jouer aussi sottement, pense Dolette, qui vient de se faire "souffler" deux dames, je suis distraite. Il est vrai que je dois surveiller l'arrivée de Tibérius.

A cet instant même, elle distingua le bruit d'une porte qu'on ouvre, puis des voix, des rires, des exclamations. Ciel! c'est le numéro 3 des de Souteyrat, c'est le beau Robert qu'elle était chargée d'arrêter au passage. Alors, elle s'élança, bousculant Jean, mais trop tard: déjà la porte du salon s'est refermée sur le jeune homme... et Mme de Souteyrat aperçoit son Tibérius, dans quelle attitude, Seigneur, plus pâle qu'un pierrot, et sur le seuil plus figé qu'une borne.

Heureusement, Mlle Ursule ne manque ni de sang-froid, ni d'à-propos. Elle accueille le jeune homme avec enjouement et d'un air assez détaché:

— Bonjour, cher monsieur! Quelle rareté, vous voir à mon jour! vous, un jeune homme! On voit qu'il y a ici de la jeunesse! Mesdemoiselles, une petite place pour M. Robert. Fanny, offrez une tasse de thé, mon enfant!

Mme de Souteyrat a verdi de fureur. Elle n'ose pas tancer d'importance son gringalet de fils qui, pour son compte, tremble de peur, et bégaie ses bonjours, mais elle ne résiste pas à l'apostrophe.

— Comment, Robert, toi ici? Mais, et... et l'étude?

Robert voudrait rentrer sous terre, il ne sait plus quelle contenance tenir, d'autant plus que Clotilde et Marie Saintive sourient... sourient. Ah! le malheureux, ce sourire l'achève!

— L'étude?... heu... heu... je n'avais plus rien à faire!

— Par exemple!

S'intercalant entre la terrible femme et le jeune Tibérius, Fanny s'avance, une tasse de thé à la main.

— Un sucre? Lait ou citron?

Troublé, il accepte tout, sucre, lait et citron. Mais Mlle Ursule est une sûre et

## Attention, c'est la SAISON DANGEREUSE



combattez le rhume de cette manière sûre et ÉPROUVÉE

Si votre enfant est enrhumé, ne faites pas d'expériences! Nous sommes à l'époque où les rhumes conduisent trop souvent à la grippe et à la pneumonie.

Allez-y sûrement — adoptez le traitement dont la supériorité a été éprouvée par des millions et des millions de mères — servez-vous du Vicks VapoRub.

Ce fameux remède de confiance soulage plus vite et plus sûrement à cause de son action double: vapeurs et cataplasme. A travers la peau, il "extirpe" le mal et l'oppression. En même temps, ses bienfaisantes vapeurs médicamenteuses sont portées directement, à chaque respiration, aux voies respiratoires irritées. Toute la nuit, le VapoRub opère le soulagement du rhume — et cela sûrement. Etant d'application externe, il évite les risques de l'usage constant des drogues — qui si souvent dérangent la digestion délicate des enfants.

### VICKS VAPORUB

Essayez LA NOUVELLE Maybelline

NON-CUISANTE A L'ÉPREUVE DES LARMES



Embellissez vos yeux de cette manière simple et nouvelle — avec la NOUVELLE Maybelline. Assombrir instantanément les cils et les fait paraître naturellement longs et brillants. S'applique uniquement et facilement. Non cuisante et à l'épreuve des larmes. Noir ou brun. 75c aux comptoirs d'articles de toilette. Distributeurs: Palmers, Ltd. Montréal.



A ceux qui souffrent de maux de tête

Les maux de tête se font sentir dans les régions de la tête A, B, C, D, E, F. Pour connaître leurs causes lisez attentivement la circulaire incluse dans chaque boîte.

Pour soulager les douleurs périodiques, migraine, mal de dos, rhumes, grippe, etc., prenez les Capsules Antalgine.



**ANTALGINE**  
EN VENTE PARTOUT 25¢

puissante alliée. Mme de Souteyrat ne s'appartient plus, elle l'a accaparée.

—Ma chère, vous avez une toilette... et un chic qui vous est personnel... et puis, vous conservez une taille qu'une jeune fille vous envierait. Nous disions, l'autre soir, que vous déteniez le secret de la jeunesse perpétuelle.

Robert et Fanny peuvent échanger quelques mots en toute sécurité.

—J'ai mis ma tante au courant de nos chers projets, dit le jeune homme qui, loin du terrible regard maternel, retrouve assurance et mémoire, et je m'en suis fait une alliée. Les histoires romanesques l'on toujours enthousiasmée; elle parlera à mon oncle, elle plaidera notre cause, d'autant plus volontiers qu'elle m'assure que ce cher oncle peut attendre... de bonnes et solides rentes le lui permettent.

—Ah! ce serait un tel bonheur, Robert!

—Fanny, vous n'avez jamais été plus jolie, je vous aime!

Il serre furtivement la douce main que lui abandonne la jeune fille.

Cependant, inquiète sur les sanctions que lui vaudrait son étourderie, Dolette tirait l'aiguille. Sa robe, elle la voulait le plus vite possible. Voyons, pouvait-elle porter plus longtemps cette vieilleries de jersey teint, qui lui donnait un air si misérable? Elle avait l'air d'une bonniche, ainsi fagotée, et elle ne voulait pas qu'il la jugeât négligée... qu'il... Qui, il?... Elle ne s'émeut pas à cette pensée. Parbleu, oui, M. Marivaux. Durant tout un mois, il serait son voisin, fallait-il qu'elle se montrât négligée dans sa mise? Non, certes, elle aurait deux robes neuves et charmantes, et des amours de tabliers, et des souliers gris.

Jean était retourné auprès de sa grand'mère, mais Dolette se sentait l'âme en joie et, pour son propre plaisir, elle chantait.

—Eh bien! mademoiselle Dolette, fit soudain Mariette qui frappa à la porte; il est l'heure de dîner.

L'heure de dîner! Du coup, la fillette, avec la brusque pensée de Mlle Ursule, de Fanny, revint à son inquiétude. Que va-t-on lui dire? Que de reproches en perspective!

Elle se trompait cependant. Pas plus Fanny que Mlle Fay ne soufflèrent mot de l'incident qui avait si heureusement tourné en leur faveur.

Silencieuse ainsi qu'à l'habitude, Dolette entendit que priées à déjeuner par Mme Saintive, les deux cousines s'absentèrent le lendemain dès onze heures.

—Vous déjeunerez avec Mariette, car vous êtes si sauvage que nul ne songe à vous inviter; voilà ce que vous gagnez à faire assaut de mysanthropie, dit Mlle Ursule, sans plus d'explications.

—Mais je ne tiens nullement à déjeuner demain chez Mme Saintive, dit Dolette avec vivacité, et je serai bien mieux avec Mariette.

—C'est toute la ressource qui vous reste, à moins que Mme Delage ne veuille vous recevoir.

—Je craindrais trop d'être indiscrette, répliqua Dolette, son locataire doit arriver d'un jour à l'autre.

—Ah! ah! M. Marivaux à Meaux! Bientôt?

—Mais oui! Après-demain, je pense. Mlle Ursule conclut tout haut:

—Allons, tant mieux! Par lui, nous saurons sans doute beaucoup de choses sur M. de Massé, car j'imagine que ce garçon viendra me saluer... à cause de son... de son patron, je l'inviterai à venir.

Fanny eut à l'adresse de Dolette ce petit sourire narquois qui devait, à la longue, tant agacer la petite.

—Bien sûr! Et puis, Suzanne Mangin le trouve gentil. Ce serait drôle qu'il trouvât à se marier par ici!

—Suzanne le trouve gentil? Elle est sans fortune, cette petite! Eh! ma foi,

ce ne serait pas impossible, fit Mlle Ursule sans plus de malice.

Mais Fanny, qui gardait présentes à la mémoire les véhémentes paroles de Dolette à l'adresse de celui qu'elle considérait comme son fiancé, insinua:

—Moi, je ne serais pas éloignée de croire que, s'il est ici, c'est qu'il a remarqué quelque jeune fille dont il espère faire sa femme; et comment expliquer autrement cette idée de vacances à Meaux, une petite ville, alors qu'il eût pu choisir la montagne ou la mer. Et, souvenez-vous, le jour que vous l'avez reçu, il y avait ici les Agnan, Clotilde et Marie Saintive, les deux Buquet, la petite Mangin et Dolette.

A son nom, Dolette releva sa tête frisée.

—Peuh! fit-elle avec un haussement d'épaules, en voilà des idées!

Mais elle était rouge jusqu'aux oreilles, elle sentait une fureur subite monter en elle.

Suzanne Mangin! M. Marivaux aurait remarqué cette pauvre fille dégingandée et stupide, avec ses gros yeux et son profil de mouton bêlant! Allons donc! Ah! bien, elle l'espérait d'un goût plus délicat, plus raffiné, ce M. Marivaux élégant et distingué. Lui, se marier! Épouser ça!

Ça, c'était Suzanne Mangin. Elle lui était indifférente jusqu'à ce jour; jamais elle ne lui avait accordé une pensée même. A cette heure, elle détestait cette laide, cette sottise! Cette... cette...

### Chapitre X

—Attention, gare au B... et le quatrième sur le P!

Dolette s'applique, son petit front volontaire plissé par l'attention. Penché sur elle, M. Marivaux lui donne patiemment une leçon. La machine à écrire, ça s'apprend en quinze leçons, a-t-il dit, et voici la troisième.

—Repos! Vous êtes une élève modèle. Un peu de sténo? M. de Massé n'en croira pas ses yeux.

Dolette sourit au compliment, et son sourire s'accroît à la pensée que M. de Massé pourrait "n'en pas croire ses yeux".

—Vous savez, j'ai de l'ambition, je veux qu'il soit content, et qu'il m'augmente; j'ai de tels projets!

—En vérité!... Alors, ces grands projets?... Une robe de brocart et d'or?

—Vous n'y êtes pas! C'est beaucoup plus beau.

—Un joli bijou?

La petite promène un regard inquiet par la salle à manger de Mme Delage. La vieille dame n'y est pas. Elle vient de les quitter. On l'entend ailleurs qui fourgonne dans la cuisine et Jean, studieux, s'applique sur une page d'écriture.

—Oui, mieux que tout ça. Je rêve d'aider ma vieille amie, confie-t-elle tout bas au jeune homme; je sais qu'elle est très pauvre, et qu'elle se prive du nécessaire souvent, pour ce petit... Alors...

—M. de Massé vous augmentera sûrement! Une aussi gentille secrétaire! Moi, savez-vous, si j'étais lui.

—Si vous étiez lui? répète Dolette.

—Eh bien! je voudrais tout ce que vous voudriez, et c'est vous qui fixeriez vos appointements et, puis, vous aimez Mme Delage, je l'aimerais et...

Dolette se met à rire, mais un attendrissement la gagne. M. Marivaux doit être très bon, et sa joie de travailler serait sans mélange si, au lieu d'approcher du tigre, elle demeurerait sous la dépendance du jeune ingénieur. Mais le Tigre! Ah! le Tigre!

—J'ai un peu peur, confie-t-elle.

Il la rassura doucement. M. de Massé n'est dépourvu ni de bonté, ni d'indulgence, ni de générosité et puis, enfin, ne sera-t-il pas là, lui!

—Je croyais que vous demeuriez surtout à Melun?... aux usines?

—Oui, mais chaque jour je vois M. de Massé.

—Alors, je vous verrai aussi?

—Naturellement!

—Quel bonheur!

Rassurée, Dolette manifeste sa joie par cette exclamation puis, comme honteuse de s'être tant livrée, elle reprend son attitude d'élève attentive et, doucement: —Puisque c'est l'heure de la sténo, voulez-vous dicter?

Il lui semble, alors qu'elle s'immobilise, yeux baissés, qu'il la regarde longuement, longuement, et que son regard est doux... doux.

—Voulez-vous dicter? répète la petite, qui n'ose plus relever la tête, le livre est devant vous.

André Marivaux ouvre le livre, lentement et comme à regret, au hasard de la page, il dicte.

Depuis dix jours déjà, il est le locataire très soigné de Mme Delage. Depuis dix jours aussi, il vit dans le sillage continu de Dolette, et il est trop franc avec lui-même pour ne pas s'avouer que la présence espérée de cette jolie jeune fille n'a pas été sans l'influencer fortement dans le choix de sa villégiature?

Dix jours!... En Dolette, dont le charmant visage l'a conquis, il découvre aujourd'hui les qualités si précieuses de bonté et de générosité. Cette enfant impulsive, violente certes, mais tout dévouement à ceux qu'elle aime, d'une sincérité qui lui fait détester le mensonge, il la juge encore loyale, parce que incapable de revenir sur une promesse, et généreuse, parce que toute douleur l'émeut, soulève en elle le désir de consoler, de guérir, et c'est cette enfant si vibrante et bonne, que l'absurde antipathie de Mlle Ursule opprime! C'est cette enfant jolie, délicate et fine qu'elle ravale au rang de servante.

Ah! s'il peut un jour lui donner le merveilleux bonheur dont il rêve pour elle, dont il la comprend si digne...

—Mademoiselle Dolette, Mlle Ursule m'envoie vous prévenir qu'il est temps de songer à vous habiller. Il est trois heures.

—C'est bien, j'y vais!

Dolette a déjeuné chez Mme Delage, entre Jean et M. Marivaux; elle a passé des heures charmantes; seulement, aujourd'hui, il y a réunion chez Mme Agnan, et comme M. Marivaux a été prié par Mme la notairesse "pour cette petite fête" pour cela seulement, Dolette, de

bonne grâce, accompagnera Mlle Fay et sa sœur chez la bonne dame.

—A tout à l'heure! lui dit-elle, en s'éloignant avec Mariette.

Mme Delage l'embrasse tendrement. Mon Dieu, qu'elle aime cette enfant!

—Un cœur d'or, et déjà si durement traitée par la vie!

—Oui, la pauvre petite est loin d'être heureuse chez sa vieille cousine.

—Tout y est pour cette Fanny égoïste! dit Mme Delage.

—Bah! il y a des revanches éclatantes, cette enfant aura son heure, assure le jeune homme qui, déjà, ne songe plus qu'à la rejoindre, car la maison qu'éclairait de toute sa gaieté un soleil féérique lui semble à présent morne et sans joie.

Il garde dans les yeux la silhouette mince et fine d'une toute jeune fille qu'une robe de fileté blanc à rayures noires suffisait à rendre élégante. Il parle pour lui seul, tandis que, dans sa chambre, il revêt un smoking impeccable.

—Elle est ravissante! Mais à qui ressemble-t-elle? A son père? Non, certes. Alors, à sa mère? Voyons, sa mère?...

Une minute, il demeure songeur; puis, brusquement, il murmure:

—Bah! mettons que ce soit à sa mère. Le principal, c'est qu'elle soit ce qu'elle est, et au physique comme au moral, elle est très réussie.

Quand André Marivaux franchit le seuil du salon de Mme la notairesse, il y a foule déjà. Il comprend tout de suite que "cette petite fête" — celle qui devait clôturer la série de ses réceptions — ainsi s'était exprimée Mme Agnan, était bel et bien une grande fête. Il se félicite d'avoir revêtu son smoking, malgré le condescendant avis de Fanny, laquelle ne pouvait pas le voir, et ne perdait jamais l'occasion de lui témoigner son antipathie. Pensez donc, ce petit ingénieur... un pauvre diable!

—Le smoking n'est pas de rigueur! Mme Agnan reçoit aussi des gens de condition modeste, le complet-veston est tout indiqué.

Elle eût été ravie que ce "garçon", qui avait le mauvais goût de lui préférer Dolette, se ridiculisât aux yeux de tous, en tous cas qu'il affichât cette pauvreté, objet de mépris pour elle! Elle en voulait d'ailleurs à Mme Agnan de ce qu'elle se montrait aimable avec lui. Mère préoccupée de "casser" sa nombreuse progéniture, celle-ci avait repéré le petit ingénieur — un mari possible pour sa Marcelle, ou pour sa Blanche, à moins qu'il préférât sa Clotilde — et cherchait à l'attirer chez elle. D'ailleurs, on commençait à prêter attention à ce grand et beau garçon, distingué, parlant bien, et sur l'avenir duquel les mères misaient avec générosité; aussi Mme de Souteyrat et, tout comme elle, Mme Saintive le disputaient-elles volontiers à Mme Agnan.

—Bien entendu, leurs filles sont si laides! disait avec dédain Fanny, et mal mises!... fagotées, pour tout dire!

Aujourd'hui, elle abordait une toilette de six cents francs et elle trônait au milieu d'une dizaine de jeunes filles, qu'elle écrasait de sa beauté éclatante, de sa réelle élégance. Reine parmi toutes, à peine daigna-t-elle répondre au salut de M. Marivaux, lequel se montra assez insouciant de cette piètre réception. Dolette, en retard, et que Mlle Ursule avait tout simplement laissée "venir seule", entra.

Sa robe, qui ne lui avait pas coûté deux cents francs, était en crêpe de Chine d'un mauve de fleur; décolletée à Vierge et ruchée d'une gaze plus claire, elle faisait valoir la jolie ligne des épaules; ensuite, elle tombait droite sur les hanches et s'agrémentait d'un tablier plissé. Sa simplicité même faisait son élégance.

On s'est exclamé! Dolette est ravissante! Les yeux tout animés du plaisir d'être belle! Un teint... Oh! un teint! une pêche en juin! et on devine la lourdeur de la chevelure frisée, et massée sur la nuque.

"Tiens! tiens! cette petite! pensent à part soi Souteyrat no 2 et Agnan no 3, on l'avait mal vue".

Fanny mord ses lèvres roses. Pourtant, elle est un peu rassurée quant à ses projets sentimentaux. Il paraît que la tante Riber ne désespère plus du tout d'amener son mari et les Souteyrat à une solution rêvée.



Galerie Nationale du Canada.

KRIEGHOFF (1812-1872). — La ferme d'un habitant canadien d'autrefois.

**LEA.** vous pouvez aviver votre teint, stimuler votre appétit, vous soulager de vos faiblesses, étourdissements, fatigue au moindre effort, maux de reins, périodes douloureuses ou irrégulières ou tout autre trouble interne spécial à la femme en prenant les PILULES ROUGES, le remède par excellence des femmes depuis 40 ans.

Pour André Marivaux, déjà il a rejoint Dolette, mais c'est en vain qu'il escompte s'occuper de sa petite amie, déjà le voici entouré. Mlle Ursule peut pérorer lorsqu'elle est seule entre Fanny, qui ne rêve que titre et fortune, et Dolette silencieuse, mais un jeune ingénieur est un parti acceptable, et on le lui prouve. Il a beaucoup voyagé, et il conte des choses si intéressantes que, bientôt, il capte toute l'attention. Dolette se sent heureuse comme d'un succès personnel. Jeanne Agnan, qui n'a plus d'illusions sur son mariage avec Tibérius, se montre tout yeux, tout oreilles.

"Quel jeu joues-tu?" pense la petite avec étonnement.

Elle n'est pas sans remarquer, depuis quelque temps, les airs penchés de la jeune fille, ses sourires pour M. Marivaux.

—Qu'est-ce qui lui prend?...

Une inquiétude mal définie, tandis que, candide et simple et si sincère, elle pense encore:

"Est-ce qu'elle l'aimerait... Est-ce qu'elle l'aimerait vraiment?"

Et, comme il narre un voyage qu'il fit en Amérique du Nord, dans les solitudes glacées du Canada, et que Jeanne s'écrie:

—Le Canada! Ah! que j'aurais voulu être avec vous!

Elle la considère avec attention, cherchant la vérité dans ce cri.

Mais la belle Fanny commence à donner des marques très visibles d'agacement. L'attention qu'on prête à ce "pauvre garçon" est autant de pris sur son propre triomphe. Habitée aux hommages, elle supporte mal que, près d'elle, un autre se défende avec succès. Aussi profite-t-elle du premier temps de repos du narrateur pour rappeler que Marcelle Agnan avait promis de chanter... Marcelle Agnan, dont la voix maniait de charme d'ailleurs, l'intéressait fort ce jour-là!

Mais la jeune fille n'ignorait pas que sa voix n'avait rien de bien remarquable et, inquiète de l'insistance que témoignait Fanny à l'entendre — elle qui jusqu'alors avait prêté si peu d'intérêt à ses vocalises, ses trilles et ses sons filés — elle n'eut plus que le désir de se taire. D'ailleurs, le moment de servir le thé était venu. Jeanne et Camille Agnan, Clotilde et Marie Saintive, les cinq de Souteyrat circulaient alors par le salon, offrant thé, gâteaux, et crème. Bien entendu, Fanny, avec l'aisance que donne l'habitude, se multipliait. Mais, pour Dolette, elle n'osa pas quitter sa place.

Jeanne minaudait, tendant à M. Marivaux une assiette de fours fins.

—Vous avez accepté de Marie, allez-vous me refuser à moi?

Sans grâce, Fanny, passant devant lui, proposa:

—Citron ou lait?

Il s'inclina.

—Merci, mademoiselle, ni l'un, ni l'autre, j'aime le thé nature, pour lui-même.

Elle le toisa:

—Vous n'aimez pas les choses compliquées, vous?

—Ah! non, certes!

Leurs regards se croisèrent: froids, hostiles presque d'un côté, ironiques de l'autre.

—J'aime ce qui est simple et bon!

—Vous n'avez pas les mêmes goûts que votre patron.

Il sourit, plus courtois toujours.

—Que si, ce sont nos goûts identiques qui nous ont faits amis...

—Oh! amis! M. de Massé m'a semblé assez distant.

—Peut-être! Cependant, comme je ne suis pas tout à fait son valet de chambre...

Cette fois, Fanny rougit de dépit, mais de gêne aussi. Sans doute comprend-elle avoir été un peu trop loin, et vite elle ajoute:

—Oh! je dis cela parce que je connais M. de Massé. Il n'a rien eu de cordial pour moi, sa pupille cependant!

André Marivaux continuait de sourire.

—Il faut savoir lui plaire. Quand il aime, c'est sans réserve. Lorsque Mlle Dolette travaillera près de lui, elle le pourra mieux juger, et moi qui le connais bien, je puis vous assurer que c'est un charmant homme... Oh! oui, un charmant homme!

Ironique cette fois encore, il ajoute:

—Et puis si riche! si riche!... On es-

time sa fortune à plus de quinze millions!

—C'est de M. Massé dont vous parlez?

—Oui, mademoiselle!

—On dit qu'il possède un château superbe, tout près de Melun?

—A Moiseney, oui, mademoiselle!

—Et un hôtel particulier à Paris?

—Avenue Portalis.

—C'est un nabab que cet homme!

La voix de Clotilde domina tous les cris; elle répéta:

—Un rajah! Chic alors, je veux entreprendre sa conquête!

Et le choeur des jeunes filles supplia:

—Oh! monsieur, usez donc de votre influence auprès de M. de Massé, amenez-nous-le!

Seule, Jeanne Agnan s'abstint de réclamer le millionnaire, Jeanne Agnan et Dolette, toujours silencieuse, bien entendu. Il le remarqua, et s'informa auprès de Jeanne d'abord:

—Et vous, mademoiselle, n'avez-vous pas le désir de connaître ce héros des mille et une nuits?

Jeanne joue à la mélancolie, elle secoue son front trop bas et que voilent encore des mèches de cheveux blonds.

—Non, dit-elle avec un sourire, pour moi les millionnaires ne sauraient m'intéresser parce qu'ils sont millionnaires; je recherche bien davantage la noblesse du coeur. Pauvre, mais généreux, intelligent et bon, voilà celui que j'apprécierai.

—Ce sont là de nobles sentiments, dit M. Marivaux.

Un pli moqueur relève imperceptiblement sa lèvre; mais Dolette lance à Jeanne des regards chargés à balle.

"Elle est laide, laide, laide!" et puis, si sotté, et puis quelle toilette! et ces yeux qu'elle lui fait, c'est trop bête... Ça fait trois fois qu'elle le voit, et elle veut lui faire croire à un fol amour! Mentueuse! menteuse! menteuse! Suzanne Mangin est moins comédienne!"

Toute à son indignation, elle n'entendit même pas qu'il s'adressait à elle, qu'il lui parlait. On riait autour d'elle. Alors il s'approcha et, doucement:

—Voyons, mademoiselle Dolette, dites-moi si, pour vous plaire, je dois amener M. de Massé?

—Pour me plaire? Ah! Dieu non!

Ce cri spontané le fit rire.

—C'est à vous seule que j'obéirai, dit-il presque bas. Que vous avez donc une jolie robe! Et je suis sûr que vous ne savez pas combien vous êtes la plus jolie parmi toutes ces jeunes filles!

—Ce n'est pas possible, vous oubliez Fanny!

—Non, certes! Ah! mais non!

Sans indulgence, il détaillait Fanny. Jolie fille, soit! mais ses yeux manquaient de douceur, sa bouche de sourire et son front d'intelligence. Il la jugeait personnelle et sotté. De celle-ci, son regard va au jeune de Souteyrat, petit, étrié dans son smoking de bonne coupe; du moins son visage exprime-t-il la plus grande bonté. Allons, Fanny épousera un bon garçon, et comme sa très petite intelligence à elle ne lui permettra pas de souffrir de la banalité intellectuelle de son mari, elle pourra être heureuse. Pour lui, c'est une autre affaire. Mais M. Marivaux paraît s'intéresser au bonheur de Fanny d'abord. Et il murmure pour lui seul:

—Tout est pour le mieux, qu'elle se marie!

Alors, il revient à Dolette, que ses yeux découvrent à l'autre bout du salon. Assise près de Mlle Ursule, elle demeure silencieuse, gênée. Ah! qu'il est visible que rien, ni sympathie, ni confiance, ni habitude même ne l'ont encore attachée au milieu où elle vit maintenant! Non, elle demeure une étrangère en laquelle il reconnaît à peine l'enfant sensible et charmante dont il s'éprend un peu plus chaque jour.

Oui, dont il s'éprend... C'est pour elle, pour la juger de plus près, apprendre à la mieux connaître, lui qui, rebelle jusqu'à ce jour au mariage, y pensa dès les premiers jours de leur rencontre, sans révolte, déjà charmé, qu'il a pris pension chez la vieille Mme Delage. C'est pour elle, pour ne pas perdre quelques heures de sa chère présence, qu'il accepte les invitations de Mlle Ursule, et celles des "dames" de la ville, et pour le plaisir de la regarder, attentive et volontaire dans son désir de bien faire, qu'il s'est fait son professeur, qu'il lui ensei-

gne cette sténo, cette dactylo dont elle veut se servir pour gagner sa vie désormais, fierté d'une petite âme vaillante, qui ne veut rien devoir à celui dont elle subit — hélas! n'y est-elle pas forcée — ce qu'elle nomme "la charité", sans que l'estime et la confiance la lui fassent douce et acceptable.

La très belle Fanny n'a pas de ces scrupules; facilement elle demanderait, si M. de Massé, très généreux, n'allait le plus souvent au devant de ses désirs et de ses besoins... chère petite Dolette! De ses mains ouvrières, elle a créé la toilette qui l'habille, une toilette bien simple, certes, mais charmante et dont la grâce simple sied si joliment à sa jeunesse, qu'une ombre de jalousie passe dans les yeux de Fanny.

Et cependant, que lui a-t-on remis des trois mille francs donnés par le tuteur? Cinq cents francs! L'injuste tendresse de Mlle Ursule a commis cette indélégatesse. Mais qu'importe, puisque Dolette en grandit encore dans son jugement et dans son coeur.

—Dolette, Mme Saintive désirerait vous entendre au violon.

La petite a tressailli. Son violon, son grand ami, sa plus belle distraction! Ardemment tentée, elle hésite. Mme Saintive n'est ni arrogante, ni hautaine avec elle.

—Allez donc chercher votre violon, il est resté dans le petit salon, dit Mme Agnan; en attendant, Fanny nous jouera sa symphonie de Grieg.

Mais Fanny n'est pas décidée, et puis, qu'on l'ait sollicitée après Dolette lui a déplu. Jeanne Agnan se lève alors.

—Puisqu'on réclame de la musique, je vais vous faire entendre... tenez, du Mozart... ou du Schubert. Monsieur Marivaux, du Mozart ou du Schubert?

Dolette, qui allait sortir à la recherche de son violon, s'arrête et écoute:

—Mademoiselle, pourquoi choisirais-je? Je vous remercie de votre amabilité, mais ces dames me jugeraient très osé, de décider quoi que ce fut!

Dolette sent son coeur bondir d'allégresse. Cette Jeanne, elle la déteste! Alors, Mme Agnan intervient, au secours de sa fille, laquelle, bras ballants, demeure interdite, comme devant un échec.

—Mais, monsieur, puisqu'on vous en prie, faites, faites, la jeunesse appelle la jeunesse... Décidez!

—Dans ce cas, je vous avoue, mademoiselle, que je suis féru de Mozart...

—Moi de même. Nous voici déjà un goût commun!

Tout le petit visage si mobile de Dolette se crispe de peine.

Tête basse, elle sort et ne revient pas. Jeanne, vraiment très bonne musicienne, applaudie et longuement félicitée, veut prolonger son succès.

—Puisque Dolette tarde à venir...

Elle joue, joue, mais M. Marivaux, que l'absence de Dolette désespère, n'écoute plus, les yeux braqués sur la porte; puis, la sonate terminée au milieu des bravos enthousiastes, Mlle Ursule s'inquiète, et Fanny ramène Dolette, une Dolette redressée soudain.

—Vous ne proposez rien, vous? dit Jeanne d'un ton où perce un peu d'ironie.

Hérissée, la petite a un bref:

—Non!

Mais déjà la mélodie l'étreint, l'archet chante sous ses doigts et tant de son âme, de son coeur, de son ardente jeunesse, et tout ce qu'il y a en elle de peine, de regrets, d'amertume et d'incompris passe dans son jeu, et rend plus vibrante et plus humaine la sublime *Réverie* de Schumann, qu'elle amène des larmes dans tous les yeux.

—Ah! que c'est beau!

Mme Saintive, que gagne une sincère émotion, essuie ses yeux de son mouchoir de batiste, et Mme Agnan, qui ne veut pas être en reste de sensibilité, avoue avec lyrisme:

—Cette petite... Ma foi, elle me fait pleurer!

Toute fièvre tombée, Dolette est allée s'asseoir à l'autre bout du salon. C'est là qu'André Marivaux la rejoint. Comme il paraît ému et qu'il est sincère lorsqu'il lui assure:

—Mademoiselle Dolette, laissez-moi vous dire, c'est très beau... très beau!

Et, au milieu des félicitations qui tombent sur elle drues comme grêle, Dolet-

# La Gorge toujours prise

Pharyngites — Laryngites  
Enrouements

**L**ES rhino-pharyngites, laryngites, sont toujours précédées d'un rhume de cerveau qui s'accompagne bientôt d'enrouement, plus marqué le matin, de sensations de sécheresse, de picotements de la gorge, etc... Le timbre de la voix est plus bas, voilé, puis rauque.

Les laryngites chroniques ont pour cause les répétitions des laryngites et des rhumes de cerveau, les catarrhes du nez et de l'arrière-nez, etc.

Puisque ces malaises ont tous une origine nasale, on ne peut les faire disparaître que par les soins du nez. Les malades sont immédiatement soulagés par la Nazinette, baume nasal composé d'essences végétales volatiles, qui assainit et dégage le nez, l'arrière-nez et la gorge, qui fait cesser les rhumes et préserve des maux de gorge, amygdalites, etc.



La maladie entre par le nez, c'est dans le nez qu'il faut la vaincre.

Procurez-vous un tube de 65c de Nazinette chez votre pharmacien ou écrivez à l'agent canadien: G. A. Lapointe, 1690 blvd Saint-Joseph, Montréal. 8P

Un remède de Femme



## "Il m'a réellement rétablie"

De temps à autre, depuis 1919, j'ai pris le Composé Végétal de Lydia E. Pinkham. D'abord, parce que j'étais épuisée, et maintenant pour l'âge critique. Il m'a rétablie assez pour me permettre de mieux faire ma besogne domestique. J'ai aussi à m'occuper du jardin et du poulailler."—Mme Frank P. Stone, Lacombe, Alberta.

Ce remède prouve sa valeur, chez les jeunes comme chez les plus âgées. Prenez-en à la maturité et à la maternité, ainsi qu'à l'âge moyen. 700,000 femmes l'ont recommandé.

### Le COMPOSE VEGETAL de LYDIA E. PINKHAM

Employé depuis 60 ans, par les Femmes

## Deux méthodes, Une bonne

Se passer sur le visage une crème quelconque, sa toilette terminée, c'est perdre son temps.

Appliquer de la Crème Simon sur l'épiderme encore humide des ablutions, c'est lui conserver naturellement sa fraîcheur et son velouté.

Deux méthodes... Deux résultats.

Vous n'avez pas le choix. Adoptez la seconde méthode, et la meilleure des crèmes, la plus saine, la plus active, la



# CRÈME SIMON

SA POUDRE SON SAVON

Prenez Les Pastilles VOXEASE

Elles soulagent vite Maux de Gorge, Toux, Rhumes, Enrouements, Irritation de la Gorge—calment les Toux de Bronchites.

2 En vente dans les pharmacies 25c

te, le coeur chaviré de joie et d'orgueil, n'entend plus que ces mots:

—C'est très beau!

De loin, Jeanne Agnan la regarde. Cinq mètres de surface et deux fauteuils séparent les deux jeunes filles, mais les regards franchissent tous les obstacles. Les yeux bleus de l'une ont, sous l'empire de la colère qui les anime, l'éclat furtif et dur d'une lame, mais les yeux noirs de l'autre lancent des éclairs. Révolte d'une âme inaccessible aux ruses, détresse d'un amour qui se découvre et se croit menacé.

Dolette se sent à la fois très lasse et très heureuse. La nuit, elle a mal et peu dormi et, dès le lendemain, elle doit subir les railleries et les méchants propos de Fanny. Mécontente du succès remporté par sa toilette et par son talent, celle-ci ne lui marchandait pas les sarcasmes.

—C'était pour M. Marivaux, cette belle toilette?

—C'était pour moi, tout simplement! Et si cette toilette est une belle toilette, que dirais-je donc de la tienne qui vaut, certes, dix fois plus pour le moins.

Fanny mord, de dépit, ses lèvres roses. —Dix fois plus? Tu as vite fait de donner un prix aux choses. Et puis, moi, j'ai bientôt vingt-deux ans, et je vais me marier; mais, après tout, libre à toi de penser ce que tu veux!

Mécontente, la belle Fanny se sentait diminuée par les succès de celle qu'elle jugeait jusqu'à ce jour tout juste bonne à la servir. Mais Dolette avait d'autres soucis en tête. Elle-même souffrait d'un terrible mal: la jalousie! Cette Jeanne Agnan, elle la détestait; sans se demander pourquoi, car rien ne la faisait s'interroger encore. Elle pensait seulement:

"Quelle effrontée! Comme elle l'a accablé de ses attentions, de ses sourires, de sa présence. En voilà une qui a envie de se marier, et puis, elle a compris que Fanny lui a pris le fils de Souteyrat!"

Et le coeur serré, l'âme en détresse, elle se répétait les paroles si simples et si catégoriques de la grosse Mme Agnan, paroles qu'elle gardait présentes à la mémoire:

—Tiens, mais il est fort bien, ce garçon! et distingué, s'il vous plaît! Un ingénieur, c'est toujours quelqu'un, et qu'est-ce qui lui manque pour réussir tout comme son patron? L'argent... l'argent seulement. Alors, de l'argent, qu'il regarde autour de lui... des jeunes filles en ont... qu'il se marie!

Sans doute; et elle ne manquait ni de logique, ni de prévoyance, la grosse Mme Agnan; aussi ses déclarations étaient-elles toujours bien accueillies et faisaient loi. Depuis ce jour, Mme de Souteyrat n'est que sourire pour André Marivaux. Bien que l'argent n'encombrât pas ses cinq filles, elle se disait que Suzanne et Blanche, les aînées, assez jolies, pouvaient faire un caprice, et il n'était pas jusqu'à Mme Saintive, désireuse de marier des nièces, vraiment trop modernes, et inquiétantes en définitive, jusqu'à Mme Nollet, mère coquette et pressée de "caser" une fille qui la vieillissait, sans oublier Mmes Lucinde et Callot, qui ne fissent assaut d'amabilité au jeune homme ingénieur et distingué. Dolette en concevait une nervosité dont elle seule souffrait, car elle cachait jalousement ses accès de tristesse et ses larmes; mais, dans la solitude de sa chambre, quelle tempête, quelle explosion de chagrin puéril et violent. Maintenant, elle, si sauvage, acceptait les invitations, et suivait dans le "monde" Mlle Ursule et Fanny, elle y retrouvait M. Marivaux et, bien qu'il fût, pour elle, attentionné comme un grand frère, la moindre attention à une autre, le moindre sourire résonnant à quelque compliment, la laissait taciturne et prête aux larmes.

Seule avec lui, chez la vieille Mme Delage, Jean jouant auprès d'eux, elle devenait tout autre, détendue, confiante, si enfant et si gaie. A cet instant, elle avait l'impression très nette qu'il préférerait sa présence à tout autre, à celle de Jeanne même, cette Jeanne détestée et ses cinq cent mille francs! Mais comment ne comprenait-elle pas encore combien elle lui était chère, combien il l'aimait de tout son coeur, alors que Mme Delage, depuis longtemps, connaissait le joli roman qui s'ébauchait.

—Dolette, venez déjeuner avec nous, Jean sera si heureux...

Elle ne se faisait jamais prier, et elle trouvait toujours à table le dessert qu'elle aimait.

—Oh! je suis honteuse! chère, chère Mme Delage, il ne fallait pas acheter ce gâteau.

—Mais, ma petite enfant, c'est M. Marivaux qui l'a apporté dès qu'il a su que vous acceptiez mon invitation.

Rose de bonheur, Dolette s'adressait alors au jeune homme.

—Pourquoi me gêtez-vous ainsi? il ne faut pas!

—Mais si, il faut. D'abord, je veux tout ce que vous voulez.

Et, ce jour-là, elle devait accompagner Mlle Ursule chez une "dame" de la ville, et son ennui n'avait d'égal que son humeur morose. Encouragée par cet aveu, Dolette osa questionner:

—Alors, bien vrai, vous voulez tout ce que je veux?

Il sourit.

—Essayez, vous verrez!

—Tout, bien vrai!

—Mais oui, que voulez-vous, ordonnez!

—Eh bien! fit la petite, hésitante et craintive, malgré la tendre invitation du jeune homme, je voudrais, si Mme Delage consent à nous accompagner, que vous me conduisiez au cimetière, sur la tombe de mon cher papa: il y a si longtemps que j'y suis allée, ma cousine ne m'emmène jamais à Paris, et Mariette est trop vieille pour ce court voyage même.

—Mademoiselle Dolette, nous partons à l'instant. Demandez à Mme Delage.

—De tout mon coeur, ma chère petite!

Mlle Ursule retapait une robe de dentelle noire, pour le soir même; elle accorda la permission, pressée de reprendre son travail. Négligemment, Fanny demanda:

—Alors, tu ne seras pas de retour pour quatre heures?

—Sans doute, mais ça m'est égal!

—Et M. Marivaux?

—Très probablement, il n'y tient guère, puisqu'il nous emmène à Paris. Mais, après tout, peut-être fera-t-il diligence, et sera-t-il à l'heure chez Mme Saintive.

—La route est longue, espérons qu'il n'y parviendra pas!

Dolette ne releva pas l'exclamation de sa soeur; elle n'ignorait pas que le jeune ingénieur n'était pas sympathique à Fanny et que celle-ci ne perdait jamais une occasion de le témoigner. Elle s'éloigna donc, quelques instants plus tard, — le temps d'enfoncer sur ses cheveux frisés un petit chapeau de paille noire — elle s'installait à côté de Mme Delage, dans la voiture de M. Marivaux. Jean, à l'avant, riait de plaisir.

Le jeune homme conduisait de main de maître. A la porte du cimetière, Dolette lui tendit la main.

—Venez, dit-elle, je voudrais que vous connaissiez la tombe de mon pauvre père, et c'est près de lui que je veux vous remercier. C'est tellement bon, ce que vous venez de faire.

Il lui sembla qu'il hésitait, mais ce fut l'espace d'une seconde. Résolument, il marcha à son côté.

—C'est ici!

Dolette s'est agenouillée sur la simple pierre tombale qu'elle fleurit d'une botte de roses achetées, trente sous, tout ce qu'elle possédait, à la porte du cimetière. Chapeau bas, il demeure auprès d'elle. Mme Delage prie. Sans doute pense-t-elle à ceux qu'elle a perdus: un fils tué à la guerre, sa fille, la mère du petit Jean. Un grand silence. La journée est belle, le soleil brille, les oiseaux chantent, des fleurs partout, et pourtant une enfant pleure, reprise par sa douleur.

—Papa! cher papa, me voici, moi, ta petite fille. Tu vois, je t'ai apporté des roses, il y en a bien peu, et tu les aimais tant, mais je vais travailler, bientôt... bientôt. Oh! alors, je fleurirai toujours ta tombe. Oh! mon petit papa, je pense à toi toujours, puisque tu me vois, tu sais bien que je dis vrai... et regarde, je t'ai amené des amis!

André Marivaux ne se tenait plus près de Dolette; mais, toute à son triste entretien sans réponse, la petite ne voyait, n'entendait rien; elle laissait parler son coeur gros de peine.

Une pluie de roses qui, tout à coup s'abattit sur la tombe, lui fit relever la tête. Les bras chargés de fleurs, M. Ma-

rivaux, à pleines mains, les dispersait sur la pierre, où brillaient les lettres d'or:

PIERRE BLANDIN  
1868-1929

—Oh! fit-elle, éperdue de reconnaissance.

Il eut un geste charmant pour arrêter les remerciements et, tout bas:

—Puisqu'il aimait tant les roses, voyons!

### Chapitre XI

—Là, je le disais bien que tu préparais encore une toilette sensationnelle!

Les lèvres serrées et les yeux durs, Fanny regarde Dolette. Cette toilette sensationnelle était une robe-chemise, en crêpe marocain gris très pâle, garnie de liberty d'un ton plus foncé. C'est Mme Delage qui, fouillant dans son armoire, a trouvé cette coupe de tissus, et lui en a fait présent, en remerciement de l'affection que Dolette porte à Jean. Mais, en vérité, depuis quelque temps, Mme Delage fouille volontiers dans ses armoires, et y découvre de charmantes choses. C'est elle qui a donné à la fillette le petit collier de perles fines dont elle avait tant envie, et qu'elle n'avait pas encore pu s'acheter. Fanny ne compte plus les sautoirs, les bagues et les bijoux de fantaisie que la générosité de M. de Massé lui permet—générosité qui, pour Dolette, se réduit à une mince part. C'est encore Mme Delage qui l'a parée d'une écharpe de crêpe de Chine et lui a donné un bracelet-montre — argent sur moire — la montre d'une amie qui lui en a fait don, a-t-elle assuré à la petite, charmée.

Dolette a beau être naïve, elle n'est pas sans remarquer que les trouvailles de Mme Delage répondent singulièrement à ses souhaits, et que M. Marivaux vit en intime dans la villa de Mme Delage. Alors...

—Chère madame, a-t-elle dit à la vieille dame, il ne faut pas gâter ainsi Dolette, elle est très jeune et peut attendre — une montre en or étincelait au bras de Fanny. Déjà vous la recevez à votre table et vous refusez cependant mes invitations; je ne puis tolérer plus longtemps que cette petite...

Mme Delage a compris qu'il lui fallait, sous peine qu'on la séparât de Dolette, accepter le dîner en famille que lui offrait Mlle Ursule. Ce soir-là, M. Marivaux est également prié parmi les convives, assez réduits ceux-là, puisqu'il faut seulement ajouter Mme Riquet, la vieille Mlle Clavier, et enfin Robert de Souteyrat.

Jean, que tout changement dans sa vie tranquille et si régulière indispose et surexcite, a diné de bonne heure. Bertrand, le jardinier de Mlle Ursule, a accepté de demeurer auprès du petit, qui déjà repose, jusqu'au retour de Mme Delage. Dîner simple, mais bien compris. Fanny n'a pas daigné paraître à la cuisine, mais Dolette, en tablier bleu et manches retroussées jusqu'aux coudes, s'active, aide Mariette, dispose le couvert.

C'est dans cette tenue de petite ménagère qu'elle-même ouvre la porte à Robert de Souteyrat, qui dès cinq heures est présent, en smoking dernier cri, correct et gourmé.

Fanny, très belle, en robe de moire noire à bouquets mauves, un mauve qui tirerait beaucoup sur le rose, mais, à la lumière, l'illusion est possible... En tout cas, cette toilette bien peu jeune fille est largement décolletée. "Un dîner simple", a dit Mlle Ursule, laquelle, en sévère robe marron, a plutôt l'air d'une femme de charge, aux côtés d'une très jeune maîtresse de maison... Quoi qu'il en soit, l'étonnement très visible de Dolette devant la toilette de Fanny lui a valu cette réplique:

—Dans quelques mois, je serai mariée; il est tout naturel, puisque je ne disposerai pas d'un grand budget de toilette, que je choisisse dès maintenant mes robes pour jeune femme.

"Elle a raison", a pensé Dolette, non sans tristesse cependant. Sans plus de critique, elle s'est remise à son travail, c'est-à-dire à son dîner, dont elle seule a composé le menu, selon les goûts de sa vieille amie et... un peu aussi, selon ceux de M. Marivaux.

Il y avait un potage vert-pré, des soles au vin de Chablis — difficiles à réussir, mais elle avait, le matin même, acheté quatre soles de belle taille qui lui donnaient d'épais filets, des poulets de grain en cocotte et des asperges à l'étuvée; enfin, une bavaroise aux fraises qu'elle réussissait à merveille.

Ce n'est pas qu'à part soi Mlle Ursule ne rendit hommage à l'aide appréciable que Dolette apportait à son rôle de maîtresse de maison; Fanny n'était là que pour briller; elle embellissait, elle rehaussait de sa présence le cadre un peu désuet de cet intérieur de vieille fille provinciale, mais, ceci fait, elle n'existait plus, et elle eût été aussi incapable d'édifier un menu que de cuire à point un poulet et de disposer une table. Ainsi, que deviendrait-elle, sans fortune, pourvue d'un très mince budget, si Robert de Souteyrat, forçant la volonté paternelle, la mettait en demeure de diriger sa propre maison?

Mlle Ursule n'y songeait guère, et nos jeunes gens moins encore; ils en étaient à leurs rêves amoureux, et si le premier obstacle dressé à la réalisation de leur bonheur les avait l'un et l'autre inquiétés, l'espoir du triomphe final les consolait aujourd'hui.

Impatient de contempler sa chère Fanny, et charmé de la trouver plus jolie que jamais, Robert de Souteyrat s'isola avec elle, dans le salon; cependant que, pressée, Dolette dressait la table.

—Est-ce que Marivaux n'est pas des nôtres, ce soir? demanda soudain le futur avoué.

—Il me semble, dit Fanny, qui voulait toujours ignorer ce qui touchait à ce garçon qu'elle détestait instinctivement, sans motif.

—Je viens de le croiser, dans la direction de Paris.

—Qu'il y reste! je le trouve commun et trop bruyant, ce grand et fort garçon!

Robert prit la réflexion pour un compliment à son adresse. Il n'était, hélas! ni fort, ni grand. Il prit dans les siennes la main de sa chère Fanny:

—C'est vrai qu'il me déplaît joliment à moi aussi; et puis, si peu de recherche dans sa tenue, sans doute n'est-il pas riche; mais ses vêtements manquent d'élégance, sinon de fraîcheur!

—Tout est bien lorsqu'il s'agit de lui, c'est un orgueilleux!

—Ah! ça!

Robert de Souteyrat bomba sa poitrine étroite.

—Un orgueilleux, c'est le mot. Un fend-l'air! En paroles, il a toutes les audaces, tous les courages. Mais, bah! je l'attends, lui et sa valeur, en présence d'un danger réel. Il a bien la tête du monsieur qui se dégonfle à la première alerte; et, sans faire de belles phrases, je suis d'une autre race.

Dolette, qui, je l'ai dit, dressait le couvert, écoutait, soulevée d'indignation, les paroles échangées.

Antipathique et vulgaire, M. Marivaux!!! Quel mensonge, quelle mauvaise foi! Et ce gringalet qui osait s'opposer à lui. Joli, l'homme du monde, le distingué de Souteyrat. Ce "de" n'ajoutait rien à sa toute petite allure, ce "de" ne lui donnait ni prestance, ni esprit, et pour du courage... Ah! non, elle le jugeait d'après sa conduite même, assez lâche et ami de la paix, pour laquelle il sacrifiait volontiers ses opinions et ses sympathies mêmes.

De temps en temps, passant devant la porte, laissée à dessein grande ouverte — Mlle Fay trouvait cela plus convenable — Dolette lançait dans la direction du tendre couple un furtif regard. Elle voyait Tibérius debout et pérorant, avec des des petits gestes étriqués et ses bras courts semblaient rouler dans les manches de son smoking.

—Et c'est lui, lui ce raté, qui discourt sur M. Marivaux! Il ne manque pas d'audace, le fils de Souteyrat, c'est même la seule audace qu'il ait. Et puis, c'est trop bête, assez pensé à lui. Le couvert est mis, je vais m'habiller. Pourvu que M. Marivaux ne manque pas ce dîner, il est gourmand de soles et j'ai si bien réussi celles de ce soir. Que faisait-il sur la route de Paris, cette après-midi? Je suis contente que la cousine n'ait pas invité Jeanne Agnan. Ça m'aurait gâté tout mon plaisir.

Tout en s'habillant, Dolette songeait, sa pensée active allait, allait, et l'emportait loin de l'heure présente. Elle se

revoit maintenant, petite, du temps que son père vivait, et que Fanny l'aimait bien. A présent, elle en était certaine, sa soeur ne l'aimait plus du tout; et, triste de cette certitude, elle accusait le "raté" de les avoir divisées, d'avoir accaparé — pauvre innocente qui ne comprenait pas le monstrueux égoïsme de Fanny — tout le cœur de sa soeur.

—D'ailleurs, ils n'aiment plus qu'eux seuls. Est-ce donc ainsi quand on aime?

Ensuite, tandis qu'elle fermait sur son cou un petit collier de perles, elle pensa:

—Et qu'est-ce qui fait qu'on vous aime?"

La beauté de Fanny lui assurait la conquête d'un cœur. Mais lui, le raté? Fanny paraissait l'aimer...

Alors?

Pourquoi, à cet instant, le mâle et beau visage de M. Marivaux passa-t-il devant ses yeux?

—Ah! celui-là.

Et, l'âme chavirée de peine, elle pensa à Jeanne. Jeanne riche, éprise du jeune ingénieur. Une belle dot: cinq cent mille francs! Il était en droit d'y prétendre, et cela lui permettrait d'atteindre à la réussite, à la renommée, à la fortune...

—Mademoiselle, Mme Delage traverse le jardin.

—Ah! mon Dieu!

Du coup, Dolette se presse. La vieille Mme Delage arrivait, en effet, puis ce fut Mlle Clavier et, comme le timbre électrique résonnait pour la troisième fois, Dolette sentit son cœur battre plus fort:

—C'est lui", pensa-t-elle alors.

C'était lui, en effet. Mlle Ursule minauda en lui tendant la main:

—Comme c'est aimable à vous, cher monsieur.

Fanny l'accueil d'un signe de tête, et le raté, comme dit Dolette, lui tend une main molle qui tout de suite se dérobe.

—Bonjour, restez donc assis.

Robert ne s'était pas levé et M. Marivaux ironisait volontiers.

Toutefois, sa poignée de main franche et rude ébranle sur son siège le futur époux de Fanny. Il sourit, narquois, mais il apporte à Dolette un livre qu'elle désirait: le *Journal de Marguerite Plantin*, de Jean Bertheroy.

—Où donc vous l'êtes-vous procuré? questionne la vieille Mlle Clavier, il n'est pas dans Meaux; j'ai dû le faire venir de chez l'éditeur.

—Aussi n'est-ce pas ici que je l'ai cherché; à Paris, je l'ai eu tout de suite.

A Paris, il est allé jusqu'à Paris pour un livre qu'elle désirait lire.

Dolette rougit de plaisir; elle rougit davantage lorsque ses yeux rencontrent le regard un peu sournois et ironique de Fanny.

Le dîner, très réussi, vaut à Mlle Ursule des compliments, des félicitations, qu'elle garde pour elle seule, alors qu'en vérité Dolette eût dû en recueillir la plus grande part. Mais ceux qu'elle aime et pour lesquels elle a soigné "ses plats" savent ce qu'il en est et cela lui paraît suffisant, et comme on est passé au salon pour le café, Mariette accourt:

—Il y a là un monsieur qui demande Mme Delage.

Elle n'a pas le temps d'en dire davantage; elle est violemment écartée de la porte et, dans l'embrasure, un homme paraît, un homme dans laquelle Mlle Clavier reconnaît l'homme à la casquette qui, le mois dernier, s'informait de l'adresse de la vieille Mme Delage. Il a l'air arrogant et mauvais. Un rictus plisse sa bouche dure.

—Allons, fait-il sans paraître gêné par le décor nouveau pour lui et les convives qui tous le regardent, plus stupéfaits que charmés, est-ce pour aujourd'hui ou pour demain, j'en ai assez d'attendre?

Plus blanche qu'une morte, Mme Delage semble de marbre sur son siège, seules ses mains, agitées d'un frisson, révèlent son émotion, sa terreur.

Il s'avance et répète:

—Je vous l'ai déjà dit, c'est d'argent ou l'gosse, à vous de choisir.

—Mon Dieu, protégez-moi, balbutie la pauvre femme.

—Cet individu ici!

Robert de Souteyrat fait preuve d'un écoeurement si visible que l'audace de l'intrus s'anime de fureur.

—De quoi? fait-il menaçant, en avançant d'un pas dans la direction du jeune

homme qui, du coup, recule et semble chercher un abri derrière Fanny.

Mais M. Marivaux s'est levé et, apaisant d'un geste la vieille Mme Delage, il s'élançait vers l'homme et le mesurant du regard:

—Et d'abord, chapeau bas, fait-il en lui envoyant sa casquette à deux pas de lui et, ensuite, pas sur ce ton. Qu'est-ce qu'il y a?

—Je veux parler à celle-là, je veux lui dire...

—Taisez-vous, crie d'une voix mourante Mme Delage, comment avez-vous osé venir... venir jusqu'ici? Comment...

—Hé! je suis d'abord allé là-bas. Mais je n'ai trouvé qu'un vieux qui m'a envoyé ici. Alors, comme je suis pressé... pas besoin de faire tant de chichis, passez-moi la galette, et je file.

—Je... je n'ai... pas... je ne peux pas...

L'homme, furieux, menaçait du poing.

—C'est bon, j'aurai l'gosse alors.

La vieille Mme Delage était tombée à genoux.

—Non, non, supplia-t-elle. Non, allez-vous-en... Oh! c'est assez de me torturer, me martyriser. C'est assez... je ne veux pas.

—Je l'aurai... je l'aurai... je ne suis pas Gordon pour rien...

—On vous a dit de sortir.

Cette fois, d'une poussée, André Marivaux avait bousculé l'intrus. Face à face une seconde, les deux hommes se mesurèrent, puis Gordon, animé de fureur, leva le poing.

—Attention! cria Robert, il va vous tuer. Au secours!

—Vous, là-bas, du calme; et pour vous, l'homme, rentrez les poings, ou je sors les miens. c'est dit; allons, hors d'ici!

—Pas avant que vous sachiez qu'elle me vole mon enfant!

—Quelle honte!

Dans les bras de Dolette, Mme Delage sanglotait.

—Quelle honte! Ah! vous devez savoir: c'est lui que je fuis, lui pour lequel je me cache, il me martyrisait. Mon petit Jean, le fils de ma fille, il veut me le prendre, et je suis si faible et si seule... le misérable!

—Elle me vole mon enfant!

—Allez-vous vous en aller, à la fin!

Marivaux, furieux, prit l'homme par les épaules.

—Et plus vite que ça encore!

—Ne me touchez pas ou je fais un malheur.

Pour toute réponse, il l'accula contre la porte.

—Ah! le misérable, soupirait Mme Delage; oui, cet homme fut le mari de ma fille. Il la fit mourir de chagrin; par lui, sa fille, un bébé de quelques mois, trouva une mort tragique, un drame affreux. Jean fut le témoin terrifié, il y perdit la parole. Le tribunal a déchu cet homme de sa puissance paternelle et m'a confié l'enfant, mon petit Jean. Mais depuis, partout, partout, il me poursuit et me menace de m'enlever l'enfant, et s'enfuit avec lui. Alors, par faiblesse, je lui ai d'abord donné de l'argent, espérant obtenir la paix. Mais non, toujours il revient, toujours il me retrouve. Je me cache, je m'isole; cet homme est le diable, il reparait. Ah! c'est affreux, c'est affreux, je suis brisée.

Cyniquement, l'homme la brava.

—Eh bien! oui, de l'argent, je veux de l'argent.

—Et vous n'en aurez pas, vous n'en aurez plus jamais, entendez-vous, c'est moi qui vous le dis. Et maintenant, allez-vous-en, et ne revenez pas, ne revenez jamais, c'est le conseil que je vous donne. Par ici, allons, par ici!

—Toi, attrape ça!

Marivaux évita le poing de la brute. Mais alors, calme en apparence, car sa colère se devinait au frémissement de ses lèvres, il le ceintura brusquement puis, l'enlevant avec autant d'aisance qu'il eût soulevé un enfant, semblait-il, il le porta jusqu'à l'entrée de la maison et, d'une poussée, lui fit dégringoler les quatre marches du perron; enfin, dans le jardin où il le suivit, il lui administra, avant que l'autre eût eu seulement repris ses esprits, une si magistrale volée que, pantelant, l'homme suppliait:

—Assez!... Ah! assez!

A la fois curieux et rassuré, Robert de Souteyrat avait suivi le groupe. Il trépanait d'aise.

## Un couvre-pieds primé fait de sacs à grains

Dans une modeste demeure de l'Ontario, il y a un couvre-pieds célèbre — un couvre-pieds si joli qu'il a obtenu des prix dans plusieurs expositions. Et le plus étonnant c'est qu'il est fait de vulgaires sacs à grains. Mais laissons l'artisan, Mme S., en parler elle-même: "Oui, je fais tous mes couvre-pieds et mes tapis crochetés avec des sacs à grains car je n'ai pas les moyens d'acheter du matériel neuf. Je les teins moi-même. Comment puis-je obtenir des couleurs aussi belles? En employant les meilleures teintures qui existent — les Teintures Diamond. Des teintures communes ne sont jamais économiques et seules les Diamond me donnent les couleurs artistiques que je désire. Un paquet de Diamond me fournit plusieurs teintes différentes: comme vous voyez, il est peu dispendieux." Selon Mme S., des *teintures communes ne sont jamais économiques!* Les Teintures Diamond contiennent plus que toute autre la plus belle qualité de colorant à l'aniline. C'est le secret de leur couleur riche et solide. Aucune tache, aucune partie terne; couleur uniforme partout. Couleurs lustrées, vives — comme dans les tissus neufs! Pour obtenir, par ébullition, de jolies couleurs permanentes, n'employez que les Teintures Diamond. Et pour de belles teintes légères, sans ébullition, employez les Teintes Diamond — pour vos soieries de l'été. Rappelez-vous qu'aucun colorant n'égale les Teintures Diamond et les Teintes Diamond! En vente dans toutes les pharmacies. 15c.

## Teintures Diamond

FABRIQUEES AU CANADA

meilleures parce que plus riches en anilines pures

VOUS EN AVEZ POUR VOTRE ARGENT ! . . .

DANS

Le Samedi

Deux feuillets;  
Quatre nouvelles complètes;  
Chroniques pour tous;  
Deux chansons populaires;  
Mots Croisés avec \$5.00 de prix par semaine.

En vente partout

10 CENTS LE NUMERO

COUPON D'ABONNEMENT

Le Samedi

Ci-inclus veuillez trouver la somme de \$3.50 pour 1 an, \$2.00 pour 6 mois ou \$1.00 pour 3 mois (Etats-Unis: \$5.00 pour 1 an, \$2.50 pour 6 mois ou \$1.25 pour 3 mois) d'abonnement au magazine LE SAMEDI.

Nom .....

Adresse .....

POIRIER, BESSETTE CIE  
LIMITEE  
975, rue de Bullion,  
MONTREAL, CANADA

## FEMMES DEMANDÉES

Nous avons besoin de femmes ayant une machine à coudre pour coudre pour nous, chez elles. Rien à vendre. Tout ouvrage fait à la machine. Ecrivez à Ontario Neckwear Compagnie, Dépt. 191, Toronto 8, Ont.

**MAL DE DOS**  
disparaît bientôt  
par l'usage de  
**PILULES..**  
du Dr. CHASE pour les Reins  
et le Foie



**GRATIS!**

**Fortifiez votre Santé et  
Embellissez votre  
Poitrine**

Toutes les Femmes doivent être belles  
et vigoureuses, et toutes peuvent  
l'être grâce au Réformateur  
Myrriam Dubreuil.

Vous pouvez avoir une sante solide, une belle  
poitrine, être grasse, rétablir vos nerfs, enri-  
chir votre sang avec le Réformateur Myrriam  
Dubreuil, approuvé par des sommités médica-  
les. Les chairs se raffermissent et se tonifient,  
la poitrine prend une forme parfaite sous  
l'action bienfaisante du Réformateur. Il mé-  
rite la plus entière confiance, car il est le  
résultat de longues études consciencieuses. Le

**REFORMATEUR  
MYRRIAM DUBREUIL**

est un tonique reconstituant et possédant la  
propriété de raffermir et de développer la poi-  
trine en même temps que sous son action se  
comblent les creux des épaules. Seul produit  
véritablement sérieux, bienfaisant pour la  
santé générale. Le Réformateur est très bon  
pour les personnes maigres et nerveuses.  
Convenant aussi bien à la jeune fille qu'à la  
femme.

**ENGRAISSERA RAPIDEMENT LES  
PERSONNES MAIGRES**

**GRATIS.** Envoyez 5c en timbres et nous vous  
enverrons Gratis notre brochure illustrée de  
32 pages, avec échantillon Myrriam Dubreuil.  
Notre Réformateur est également efficace  
aux hommes maigres, déprimés et souffrant  
d'épuisement nerveux, quel que soit leur âge.

Correspondance strictement confidentielle.  
Les jours de bureau sont :  
Jeudi et samedi, de 2 heures à 5 heures p.m.

**Mme MYRRIAM DUBREUIL**  
BOITE POSTALE 2353 — Dépt. 2  
5920, rue Durocher, près Bernard  
MONTREAL, CANADA

**SARA,** vous pouvez aviver votre  
teint, stimuler votre appétit, vous sou-  
lager de vos faiblesses, étourdisse-  
ments, fatigue au moindre effort,  
maux de reins, périodes douloureuses  
ou irrégulières ou tout autre trouble  
interne spécial à la femme en prenant  
les **PILULES ROUGES**, le remède par  
excellence des femmes depuis 40 ans.

—Et allez-y! Quel individu, quelle au-  
dace! Il connaîtra comment je m'appelle.  
Dès demain, je ferai une déclaration au  
commissaire.

—Pas besoin de commissaire, dit Ma-  
rivaux qui, enfin calmé, arrêta ses  
poings. Allez, debout et dehors. Une mi-  
nute pour quitter la maison et un quart  
d'heure pour fuir à jamais le pays. Pas-  
sé ce délai, nous nous retrouverons. C'est  
compris?

Mariette accourait, rapportant la cas-  
quette de la brute. Marivaux la lui jeta,  
au delà de la grille.

—Tiens, ta loque, et souviens-toi.

L'homme fuyait sans un mot, sans un  
regard, dompté sans nul doute. Marivaux  
rentra au salon.

—Soyez rassurée, chère madame, vous  
en voilà définitivement débarrassée.

—Vous avez été admirable, dit Mlle  
Ursule, vraiment émerveillée.

—Admirable! répéta la vieille demoiselle  
Clavier.

Pour Robert de Souteyrat, il s'exclama  
convaincu:

—Sapristi, vous avez pris des leçons de  
boxe, vous!

Il rit, très amusé:

—Moi, des leçons de boxe, je n'en ai  
pas eu le temps!

—Tellement occupé?

—Ah! certes, oui, ma jeunesse fut la  
plus sérieuse et la plus occupée des jeunesses.

Contrairement à son habitude, Fanny  
n'eut à l'adresse du jeune homme ni sou-  
rire ironique, ni paroles acerbes. Silen-  
cieusement, à la dérobée, elle le regardait;  
elle subissait le charme de ce cou-  
rage tranquille et fort, et elle se disait  
qu'il serait doux à une femme d'abriter  
près de lui sa faiblesse, son inexpé-  
rience.

Certes, il devait être un maître auto-  
ritaire, mais tendre et doux, elle n'en  
doutait pas et, involontairement, son re-  
gard allait à Robert, Robert sorti de  
l'ombre avec le danger qui fuyait, Ro-  
bert qui, tout à l'heure, semblait presque  
lui demander protection. Ah! qu'il per-  
dait, à cet instant, non dans son cœur—  
Fanny n'aimait qu'elle — mais dans son  
esprit, dans son jugement, du prestige  
que M. Marivaux y gagnait. Pourtant,  
son ambition dissipa vite ce pénible  
malaise. Elle soupira: Robert était de  
noble et vieille famille, sa situation so-  
ciale suffisamment relevée. L'autre n'é-  
tait qu'un petit bourgeois, un petit nom,  
un petit ingénieur, une petite aisance...  
il conviendrait à Dolette et ne saurait  
prétendre à sa main... à sa main... Avec  
quel dédain elle eût repoussé ses avan-  
ces. Avec quel secret regret aussi peut-  
être. Bah! qu'allait-elle penser? Son  
choix n'était-il pas fait? Robert de Sou-  
teyrat représentait pour elle le mari in-  
espéré. Qu'elle l'eût préféré plus grand,  
plus courageux, plus homme en un mot,  
ne regardait qu'elle, et le fond de son  
cœur.

S'adressant au jeune homme, elle asu-  
ra:

—Cet individu sentait le vin, c'est  
écœurant. Ouvrez la fenêtre, je vous  
prie.

Brisée de honte et de chagrin, la vieil-  
le Mme Delage se levait. Dolette lui mit  
affectueusement les bras autour du cou:

—Ne pleurez plus, supplia-t-elle, qu'a-  
vez-vous à craindre, maintenant que M.  
Marivaux est près de vous?

Chagrin, émotion, amour qui éblouit  
peut-être... Sans même voir la main ten-  
due de Marivaux qui prend congé, Do-  
lette s'enfuit, avec une brusque montée  
de larmes.

### Chapitre XII

Avec la mi-septembre, on rentre, on  
commence de rentrer, et la comtesse de  
Villefleur, de retour de Deauville, déci-  
de, d'accord avec les dames du comité,  
de donner une fête de charité au profit  
de l'œuvre de "la main ouverte", qu'elle  
dirige avec un infatigable dévouement,  
etc., etc... Le parc de sa belle villa ser-  
vira de cadre à cette fête, sur laquelle  
on discute en petit, puis en grand co-  
mité.

Il y aura des comptoirs très variés, des  
manèges, des jeux, et même un théâtre.  
Enfin, une tombola, oh! une tombola su-  
perbe. Tous les dons, argent ou nature,  
seront acceptés avec reconnaissance, bien  
entendu. Bien entendu aussi, Fanny trô-  
nera à un comptoir, l'un des plus intéres-  
sants: celui de l'alimentation. Payer cin-  
quante francs un éventail de papier co-  
lorié ou un coupe-papier en bois laqué  
ou encore un couvre-livre d'un goût  
douteux... hein!... quelle que soit la gé-  
nérosité désintéressée des visiteurs, c'est,  
disons le mot, assez désagréable; tandis  
qu'un kilogramme de café, une boîte de  
bonbons de chocolat, du homard en con-  
serve ou de l'ananas en tranches, on s'y  
retrouve encore. Aussi Fanny, qui en-  
tend atteindre à la plus haute recette,  
a-t-elle sollicité et obtenu d'emblée ce  
comptoir, où elle vendra en compagnie  
de Blanche et Colette Agnan, les numé-  
ros 7 et 8 de la famille, de Robert de  
Souteyrat et de Rikiki Lino, un infernal  
gamin de treize ans.

Jeanne et Camille Agnan seront aux  
cigares et cigarettes, Andrée de Soutey-  
rat et Marie Saintive, aux objets de Pa-  
ris, Suzanne de Souteyrat et deux de ses  
meilleures amies aux fleurs; pour Clo-  
tilde Saintive, elle vendra des ouvrages  
de dames, etc., etc...

Personne n'a pensé à Dolette, et Fan-  
ny, pas plus que Mlle Ursule, n'a eu l'i-  
dée que cette fête pût être une distrac-  
tion pour cette enfant si sevrée de plai-  
sirs.

Avec une parfaite indifférence d'ail-  
leurs, la petite a écouté parler de la fête  
qui se préparait, en vanter l'aménage-  
ment, nommer les vendeuses...

Seulement, il y a quelques jours, Jean-  
ne Agnan a eu pour M. Marivaux un re-  
gard, oh! un regard et des paroles telle-  
ment aimables qu'elles ont soulevé une  
tempête dans le cœur de Dolette.

—Monsieur Marivaux, je suis aux ciga-  
res, moi, je vendrai d'exquis londrès, des  
havanés parfumés, et des cigarettes d'O-  
rient. J'espère que vous viendrez me  
faire une petite visite?

André Marivaux s'est incliné avec la  
plus grande courtoisie.

—Mademoiselle, bien que je ne fume  
pas, je me ferai un devoir et un plaisir  
de vous demander quelques cigares pour  
mes amis.

Sans même se dire qu'ayant été reçu  
par Mme Agnan durant ces derniers  
mois, le jeune ingénieur ne pouvait pas  
décliner cette invitation, Dolette a rou-  
gi, puis pâli. Enfin, bouleversée et triste,  
car sa jalousie est sans mesure, elle s'est  
renfermée dans un silence qu'il n'a pas  
été long à remarquer.

—Et vous, mademoiselle Dolette, où  
devrai-je porter mon obole?

Dolette ne sait pas encore discipliner  
ses chagrins. Sa peine l'étouffe, elle ne  
peut plus parler.

—Dolette est bien trop jeune pour fi-  
gurer à un comptoir, dit Mlle Ursule;  
elle vient d'atteindre ses dix-sept ans,  
c'est trop tôt pour faire figure dans le  
monde.

—Oh! une fête de charité!

Cependant, pourquoi? Comment? on  
ne sait trop, la comtesse de Villefleur a  
tout à coup réclamé Dolette. Cette pe-  
tite, qui est ravissante, cette petite qui...  
cette petite que...

—Ce sera la plus jolie de nos vendeu-  
ses, déclare la comtesse, il faut lui trou-  
ver un comptoir.

—Elle perd la tête, a dit, le soir, à la  
table familiale, Mlle Ursule, ça l'a prise  
tout d'un coup, cette tendresse pour Do-  
lette, et cette admiration, je vous deman-  
de un peu. Cependant, comment refuser?  
On peut lui faire savoir que vous n'y te-  
nez guère.

Mais, cette fois, Dolette s'est rebiffée.  
—Je vous demande pardon, j'y tiens  
beaucoup, au contraire!

—Mais vous n'avez pas de toilette.

—J'en aurai une. Je sais bien que Fan-  
ny va demander de l'argent à notre tu-  
teur; s'il envoie pour l'une, il enverra  
pour l'autre.

Alors, Mlle Ursule ricane:

—Tiens, tiens, à ce que je vois, l'ar-  
gent de M. de Massé ne vous est plus  
odieux, à cette heure; en tous cas, com-  
me il n'est pas généreux, je ne sais pas  
si vous aurez de quoi vous acheter robe,  
chapeau, chaussures, gants, etc.; mais,  
après tout, pour l'emploi qui vous est  
attribué, ce sera toujours assez bien, et  
libre à vous d'accepter le rôle de... de...  
cuisinière. Vous vendrez des gaufres  
avec un chef venu exprès de Paris.

Des gaufres! Une gaufre, ça vaut  
quinze sous... comment faire un chiffre  
d'affaires avec des gaufres? Mais, après  
tout, qu'importait à Dolette! le prin-  
cipal est qu'elle tint boutique, qu'elle pa-  
rût à la fête. Et tout en confessant sa  
joie à la bonne Mme Delage, elle s'attris-  
tait cependant à la pensée que Fanny,  
que Jeanne — ah! que Fanny fût parée,  
elle s'en souciait peu et Jeanne seule  
l'inquiétait; mais, pour cacher son souci  
permanent, elles les nommait toutes —  
seraient élégantes, tandis qu'elle...

—Ce n'est pas que mon tuteur n'en-  
voie grandement ce qu'il nous faut, di-  
sait-elle, mais ma cousine ne songe guère  
à moi, et garde les trois quarts de la  
somme pour Fanny.

—Ma pauvre petite fille, comme on est  
injuste et égoïste autour de vous!

—Oh! je n'en souffre plus aujourd'hui.  
il est même des moments où je m'éton-  
ne du silence de mon cœur. J'aimais  
tant Fanny autrefois, je la croyais si  
bonne... bonne; ah! non, elle n'aime  
personne, pas même son fiancé, tenez;  
ah! que c'est mal tout cela, que c'est  
mal!

Une semaine plus tard, Dolette reçut  
des mains de Mlle Ursule trois billets de  
cent francs.

—La moitié de la somme envoyée par  
M. de Massé, lui dit-elle avec aplomb.  
Voyez avec Mme Delage ce que vous  
pourrez faire; moi, j'aiderai Fanny, mais  
je ne puis faire davantage.

Trois cents francs! Dolette, on le sait,  
n'était pas dupe de ce mensonge; d'ail-  
leurs, depuis la veille, elle savait, par  
M. Marivaux, que leur tuteur avait adres-  
sé deux mille francs à Mlle Fay.

Trois cents francs!... Mis au courant  
du fait par Mme Delage, le jeune hom-  
me s'indigna:



CORNELIUS KRIEGHOFF (1812-1872). — Les Anciens Canadiens. Ce tableau  
appartient à la Galerie Nationale du Canada qui vient d'organiser une très inté-  
ressante exposition des oeuvres de ce peintre à Ottawa, Toronto et Montréal.

—Laissez-moi parler à M. de Massé dit-il à Dolette dès qu'il la vit, laissez-moi lui apprendre...

Mais la petite, navrée, que sa vieille amie eût parlé, supplia qu'il n'en fit rien.

—Si ça allait l'indisposer contre Fanny, je ne veux pas.

—Vous êtes mille fois trop bonne.

Le "hasard", d'ailleurs, se chargea d'arranger les choses. Les armoires de Mme Delage semblaient inépuisables; on eût dit qu'une bonne fée se chargeait de les remplir à mesure qu'elles se vidaient... de tout ce que désirait Dolette.

En rangeant du linge, la grand'mère du petit Jean découvrit une adorable toilette de tulle gris, sur un transparent argent.

—Une robe à ma fille, dit-elle — elle ne l'a jamais portée — qui donc en eût douté à contempler sa fraîcheur, et sa... nouveauté — elle l'avait achetée à la veille de la mort de mon pauvre fils, une mort tellement prématurée, hélas! Ma chère enfant avait exactement votre taille — le fait est que la robe allait à la petite comme un gant. — Dolette, faites-moi le plaisir de l'accepter.

—Non, dit l'enfant qui regardait émerveillée, sans songer à s'étonner de ce merveilleux hasard, non, si j'avais pu vous l'acheter, sans doute l'aurais-je fait, mais je n'ai que trois cents francs.

—Eh bien! donnez-les moi, et nous achèterons cependant un chapeau. Pour les chaussures en lamé, les voici, je suis sûre qu'elles vous iront comme un gant.

Rien n'était plus certain. Etourdie de bonheur, Dolette acceptait sans s'étonner que tout se réalisât selon son rêve, que la robe vieille de plusieurs années se trouvât être à la dernière mode, les souliers de la plus grande fraîcheur, les gants impeccables...

Chez la modiste, elle choisit une cape-line de tulle si bien assortie à celui de la robe qu'on eût pu croire qu'il venait de la même coupe. Mme Delage lui fit, avec de la mousseline de soie banche, un tablier de soubrette d'opéra-comique. Ainsi parée, Dolette était ravissante et pas une des jeunes filles présentes à la fête ne pouvait rivaliser de beauté et d'élégance avec elle. La très belle Fanny trônait cependant au milieu d'une véritable cour d'admirateurs, et bien que Robert de Souteyrat disparût presque derrière sa superbe prestance, chacun l'enviait et le jalousait.

Le comptoir des tabacs, tenu par Jeanne Agnan était des mieux aménagés, il écrasait par ses dimensions, sa décoration et son étalage, la modeste baraque où, près d'une multitude de mignonnes assiettes roses, se tenait Dolette en tablier de mousseline de soie blanche.

Pourtant, son succès dépassa toutes ses espérances; on faisait queue pour recevoir une gaufre de ses jolies mains, et sa recette, l'une des plus brillantes, lui attira, après les compliments de la comtesse de Villefleury, une méchante réflexion de Fanny.

—Parbleu, M. Marivaux a dû se saigner aux quatre veines pour te remettre une belle somme.

—Oh! ma plus belle obole ne vient pas de M. Marivaux, dit la petite, qui rayonnait; j'ai reçu dix mille francs d'un seul visiteur.

—Quel visiteur?

—Il est étranger au pays, car je ne le connais pas.

—Et comment était-il, je vous prie?

A la description de "l'étranger" que fit Dolette Mlle Ursule pinça ses lèvres minces.

—Il me semble que voilà tout le portrait de M. de Massé, dit-elle.

Mais Fanny, révoltée, se récria:

—M. de Massé!... Mais pourquoi s'en serait-il tenu à visiter le comptoir de Dolette? J'ai toutes les raisons de croire que je l'intéresse au moins pareillement.

—Ça, ma chère, ne comprenez-vous pas que l'influence de M. Marivaux le fera obliquer du côté de Dolette?

—Eh bien nous verrons.

Fanny relevait, dans un geste de défi sa jolie tête blonde, et elle lançait à Dolette un regard tout chargé de jalousie.

—Vous n'avez pas été adroite avec ce garçon, assura Mlle Ursule, je vous l'ai dit maintes et maintes fois; même s'il vous était antipathique, il fallait forcer votre caractère. Certes, il me déplait au

moins autant qu'à vous, et je n'en fait rien paraître cependant.

—Pour moi, ce n'est pas possible, fit Fanny, la voix âpre. Ce M. Marivaux, je le déteste; il joue au héros de roman, il est comme les autres, après tout, un coureur de dot, voilà tout. Il n'a pas quitté Jeanne Agnan de la soirée, et je lui ai entendu débiter plus de compliments en une heure que ne lui en fera jamais un fiancé. Mais, après tout, sont-ils fiancés depuis ce soir. Il se sera dit que quelques centaines de mille francs valent bien un visage pâle.

Fanny eût pu parler longtemps encore, Dolette ne l'écoutait plus, toute sa joie était tombée et les mots cruels de sa soeur, les mots mensongers que lui avait seulement dictés une jalousie aveugle, demeuraient seuls dans sa pensée.

—Cinq cent mille francs de dot! Jeanne Agnan! Ah! oui, et elle, Dolette, est si pauvre! elle n'a rien, rien que son amour et sa vaillance!

Réfugiée dans sa chambre, où elle s'est enfermée à double tour, pour demeurer seule avec sa peine, sans témoin de ses larmes, Dolette, qui sait maintenant combien de tout son cœur, de toute son âme, elle est à M. Marivaux, gémit et sanglote.

—Il ne m'aime pas... il ne m'aime pas!

Et puis, le souvenir des mots très doux qu'il a pour elle, des attentions dont il l'entoure, des prévenances qu'il lui prodigue, l'éblouit.

—Pourtant... pourtant?

Toute une espérance la pénètre. Hier, ce matin encore, de toute sa ferveur, elle croyait, elle attendait, l'aveu lui semblait si proche; déjà, elle y répondait. Sa femme! Ah! que la question situation, argent, pesait peu à son âme. Dolette se sentait forte, elle travaillerait de tout son courage, ne voulait-elle pas le seconder?

Le beau mariage de Fanny, la dot que M. de Massé donnerait peut-être la laissaient indifférente, mais que M. Marivaux l'aimât comme elle l'aimait, c'était là le grand, l'unique bonheur auquel elle aspirait.

Cinq cent mille francs, premier apport pour établir l'usine...

Oh! ne plus penser, ne plus penser à rien. Une volonté d'énergie a mis Dolette debout. Allons, elle va travailler, s'étourdir, ranger autour d'elle. Tout est en désordre, ses souvenirs d'abord. Là, dans cette commode, elle a des lettres d'amies à répondre, des cartes postales à disposer dans son album, toute une enveloppe de timbres à ajouter à sa collection... c'est lui qui les lui a données — et puis aussi, classer sa musique. Tout est sens dessus dessous.

Et, tirant à elle le premier tiroir de cette commode, Dolette découvre sa poupée, sa chère Blanchette, grande comme un bébé de deux ans habillée de soie rose et jolie avec ses cheveux blonds naturels frisés et souples.

—Ma chérie!

Elle a dans la voix des intonations de jeune mère. Sa chère poupée, sa chérie, tout l'amusement de son enfance si proche.

—Et moi qui l'oubliais.

Elle la prend, la soulève, fait bouffer sa robe, peigne ses cheveux, et puis, apercevant soudain le petit Jean qui, dans le jardin joue sagement, trop sagement à la balle, la pensée lui vient de faire admirer sa "fille". Un orgueil maternel la possède. Elle appelle:

—Jean, Jean, regarde, je vais te montrer mon enfant à moi, mon bébé; tu me diras si tu trouves beau.

Vite, Dolette prend sa fille, la couche dans ses bras, se dirige vers la fenêtre, où Jean attend, les yeux levés vers elle, et comme elle va atteindre l'appui, son pied se prend dans les franges d'un devant de feu, et violemment projetée en avant les bras dans le vide, laissant choir sa poupée qui s'écrase aux pieds de Jean.

—Ah! fait Dolette qui se redresse désolée, ma poupée!... ma fille!

Mais un cri, un cri surhumain traverse l'espace, arrive jusqu'à elle. Pâle comme un mort, le petit Jean, si longtemps muré dans un silence rigide, Jean hurle, trépidant devant les débris d'une poupée:

—Maman... maman... Jeannine... là... là...

Et puis, comme assommé, il s'abat à terre, et c'est un petit corps inerte que

Mme Delage emporte dans la villa des Glycines.

Depuis deux jours, il délire et balbutie des mots sans suite, mais Mme Delage sait du moins, dans son désespoir, que, s'il triomphe de cette crise, il parlera désormais. Toutefois, quelle angoisse groupe autour de son lit, la vieille femme désolée, Dolette qui s'accable de reproches, mais qui donc autre qu'elle songe à lui faire grief de sa maladresse involontaire — et le docteur, le bon vieux docteur Rabant, que M. Marivaux est allé chercher. Ah! M. Marivaux, quel réconfort sa calme raison, sa force persuasive, son incontestable autorité ont-elles apporté à leur douleur? Et tandis que l'enfant se débat, dans un délire harassant, que son cerveau surexcité est la proie d'une fièvre que rien n'abat, il parle espoir, il apporte l'apaisement, le calme...

Puis, Mme Delage a parlé. Dolette, aujourd'hui, n'ignore plus rien du drame que vécut son petit ami, dont il sortit infirme. Oui, le spectacle terrifiant d'un bébé — sa petite soeur Jeannine précipitée dans le vide, et s'écrasant à ses pieds, le laissa muet d'épouvante, incapable d'un cri.

Sa jeune mère, la fille de Mme Delage, de sa fenêtre, faisait à Jean, partant pour la promenade des signes d'adieu. Elle tenait sa fillette dans ses bras, lorsque son mari, duquel elle vivait séparée depuis quelques mois, entra brusquement dans la pièce où elle se trouvait et se précipita sur elle pour lui arracher le bébé. La terreur fit sursauter la pauvre femme, et ses bras s'ouvrirent dans le vide, laissant choir le précieux fardeau.

Terrifiée, Dolette priait, les mains jointes; elle offrait tant de sa vie pour conserver à la pauvre grand'mère le seul être qui lui restât. Durant douze jours, nuit et jour, elle veilla, se prodiguant, sans souci de ses forces, si désolée que Mme Delage dut alors discuter ce que la pauvre petite appelait "sa faute".

—Je vous supplie, ma chère mignonne, ne vous accablez pas ainsi, quand vous n'avez voulu que distraire mon petit Jean.

—Mais c'est par moi qu'il souffre aujourd'hui et je l'aime tant.

—Qui donc en douterait? Vous l'aimez comme il vous aime et comme moi je vous aime...

Dolette, qui trouvait toujours de nouvelles larmes, soupirait:

—Je voudrais tant le savoir hors de danger...

Et ceci fut un jour. Trois semaines s'étaient écoulées, dans l'angoisse et le chagrin. Trois semaines! Brusquement, la fièvre tomba, les bains froids, les sacs de glace sur le crâne devinrent inutiles, et un gazouillis d'oiseaux, la voix de l'enfant s'éleva, dit des mots, des phrases... et toute la douleur qui oppressait la maison entière se fit paix et joie. Mme Delage et Dolette se reprirent à vivre. Marivaux avait pris part à leurs angoisses, d'abord parce que le petit Jean l'intéressait pour sa joliesse et sa terrible infirmité, ensuite parce que le cœur douloureux de Mme Delage l'emplissait de pitié, enfin parce que Dolette aimait la grand'mère et le petit-fils, et que, pour l'amour d'elle, il était prêt à aimer les plus indifférents. Aussi son temps, son auto, tout avait été mis à la disposition de la vieille dame. Aujourd'hui, sur le lit du petit convalescent, il accumulait les cadeaux, de menus cadeaux il est vrai, mais ils faisaient battre les mains de Jean enthousiasmé, autant que s'ils eussent été des jouets de prix. Bonbons, fleurs, jeux de patience, livres, soldats de plomb; quelle joie, quels rires accueillirent le jeune homme sur le seuil de la chambre enfantine. Jean criait, ravi:

—Le voilà! le voilà! Monsieur André, je ne veux plus que tu t'en ailles.

Car il parlait sans difficulté aucune, et à en fatiguer les oreilles. On eût dit qu'il voulait rattraper le temps, les années de silence.

Cette exubérance ravissait Mme Delage. Dolette souriait et, patiente, jouait de longues heures avec l'enfant; cependant, dès qu'elle ne se surveillait plus, elle s'attristait si visiblement que Mme Delage finit par s'inquiéter de ce changement d'humeur. Avec tendresse, elle interrogea. Dolette ne se déroba pas à

## Trois mois au lait et aux biscuits

### TROUBLES DIGESTIFS D'UNE FEMME

Toute personne sujette à des malaises de digestion devrait être mise au courant des expériences de cette femme, car ses conseils sont vraiment précieux. Elle écrit:

"Je souffrais de mauvaise digestion, de gastrite et constipation. J'étais si malade, que sur avis d'un médecin, je dus pendant 3 mois vivre de lait et de biscuits au soda. Heureusement qu'une amie me recommanda Kruschen, car je puis dire aujourd'hui que mes malaises ont disparu. Je mange à ma faim sans craindre aucune conséquence fâcheuse, mon teint est plus clair et je ne souffre plus de constipation. Je n'hésite pas à recommander Kruschen à tous ceux qui peuvent avoir à se plaindre des mêmes troubles." — (Mme) M. R. L.

L'effet immédiat des six sels contenus dans Kruschen est de promouvoir un afflux naturel des sucs digestifs et autres sucs essentiels du corps humain. Peu après avoir commencé à prendre Kruschen vous constatez que vous pouvez manger sans craindre aucun malaise, et si vous persévérez avec la "petite dose quotidienne", vous vous apercevez que le soulagement est durable.



Elles soulagent rapidement Grippe, Refroidissements, Rhumes de Cerveau, etc.

1 N'affectent pas le cœur.

En vente dans les pharmacies 25c



NE SOUFFREZ PLUS!

Le

Traitement Médical F. GUY

C'est le meilleur remède connu contre toutes les maladies féminines, des milliers de femmes ont, grâce à lui, victorieusement combattu les déplacements, inflammations, périodes douloureuses, douleurs dans la tête, les reins ou les aines, etc.

Envoyez 5 cents en timbres et nous vous enverrons GRATIS une brochure illustrée de trente-deux pages avec échantillon du Traitement Médical F. Guy.

Consultation:

Judi et Samedi, de 2 heures à 5 heures p.m.

Mme MYRRIAM DUBREUIL

Boite Postale 2353 — Dépt. 2

5920, rue Durocher, près Bernard

MONTREAL, CANADA.

l'explication, elle parla de sa soeur, seule cause de son souci, car son mariage n'aboutissait pas, la tante du jeune homme se déclarait impuissante à faire accepter par son mari le paiement de l'étude par annuités sur les bénéfices. Alors? alors? A nouveau, Robert de Souteyrat ne pouvait que se désespérer et pleurer.

—J'ai beaucoup de chagrin, disait Dolette.

Mais, à elle seule, elle devait bien s'avouer que si une peine très vive l'oppressait, en effet, elle allait au delà des projets sentimentaux de Fanny.

—Elle ne dit pas tout, pensait Mme Delage attentive. Qu'a-t-elle? Ne comprend-elle pas combien il l'aime, et rêve qu'elle le sache?

Mais quelle confiance attendre de cet enfant qui se dérobaient maintenant aux seuls mots: qu'avez-vous? qui trouvait alors un sourire, une chanson et assurait avec une gaieté feinte:

—Je n'ai rien!  
Rien?... Il lui fallut bien cependant en arriver aux larmes, à l'aveu et décharger son coeur gros de larmes.

La veille, Jeanne Agnan s'était vantée que M. Marivaux l'aimait. Dolette avait fait bonne contenance, figée dans sa détresse, mais la nuit entière avait été sans sommeil; ensuite, obstinément, elle évita le jeune homme et, pour l'éviter, elle dut fuir le logis si accueillant de la bonne Mme Delage, le babil de Jean, son cher petit ami.

Alors, pour ainsi dire retirée dans sa chambre, Dolette connut la longueur des heures solitaires; mais là, au moins, nul ne remarquait sa tristesse, ni Fanny absorbée par son propre chagrin, ni Mlle Ursule, la pensée tendue vers le projet qui lui tenait au coeur, parce qu'il comblait les desirs de sa chère Fanny; non, personne ne remarquait ses traits tirés par l'insomnie, ses yeux rougis par les larmes. Pour Mlle Ursule, Dolette faisait partie du personnel et ses joies et ses peines importaient peu. Ainsi, vaillamment, la petite luttait pour fuir celui qu'elle croyait aimer seule; c'est en vain que Jean l'appelait. Mais, ce soir-là, Mlle Ursule rentra fort en retard, contrairement à ses habitudes, pour le dîner. Fanny, qui l'attendait en brochant près de la fenêtre du salon, comprit, à son air à la fois mystérieux et vainqueur, qu'elle était porteuse de quelque nouvelle sensationnelle. Et Fanny ne se trompait pas.

—Dolette, Dolette, faites servir, je meurs de faim.

Huit heures sonnaient et le dîner attendait depuis un bon quart d'heure; la petite n'eut donc pas à presser Mariette et, dès le potage, la vieille demoiselle aborda le sujet qui la tourmentait:

—Figurez-vous que j'ai reçu les confidences de Mme Agnan. Jeanne aime M. Marivaux, et elle craint que le chiffre de sa dot, qui est important, vous le savez, ne l'empêche de se déclarer. C'est bien possible; alors, voilà ce que j'ai conçu: comme Mme Delage m'avait arrêtée pour me demander des nouvelles de Dolette... A propos — Mlle Ursule s'adressa cette fois à Dolette toute pâle devant son assiette vide — qu'est-ce qui vous prend de fuir ainsi son logis? Ah! vous avez eu trop à faire ces jours-ci? Après tout, libre à vous de délaissier vos meilleurs amis. Pour en revenir à nos projets, tandis que je parlais à Mme Delage, M. Marivaux est passé près de moi et je l'ai invité à venir prendre une tasse de thé ce soir même.

—Pourquoi? interrogea Fanny avec mauvaise humeur.

Mlle Ursule eut un clignement d'oeil malicieux.

—Hé ma chère, service pour service... Je lui dirai qu'il peut demander Jeanne Agnan sans crainte d'un refus, mais, en échange...

—En échange? dit Fanny.

—M. Marivaux est intime avec M. de Massé...

La jeune fille ne perdit pas l'occasion d'une méchante parole à l'adresse du petit ingénieur.

—Il le dit, tout au moins, dit-elle d'un air souverainement détaché.

Mais Mlle Ursule, qui échafaudait les plus vastes plans sur de fragiles espoirs, déclara avec autorité:

—Si, ma chère, intime; en tous cas, suffisamment pour le service que j'attends de lui.

Et répondant au regard interrogateur de Fanny elle se hâta d'ajouter:

—Il a accepté ma tasse de thé; ce soir, vous comprendrez.

Raidie dans sa volonté de demeurer calme, Dolette écoutait en silence; seulement, le repas à peine terminé, prétextant une forte migraine, elle demanda à se retirer.

intriguée par les airs entendus de Mlle Ursule, elle ne l'attendait pas moins avec une certaine impatience et, à son coup de sonnette, elle tressaillit.

—Cher monsieur, soyez le bienvenu...

Sur le seuil de son petit salon, la vieille cousine accueille le visiteur. Assise sur un tabouret bas, son éternelle broderie entre les mains, Fanny, toujours belle

Après quelques instants de banale conversation, Mlle Ursule s'adressa à Fanny:

—Voulez-vous nous offrir une tasse de thé, ma chère petite?

Fanny se leva sans qu'il remarquât le joli mouvement de hanche qu'elle avait eu pour se retourner. Il questionnait d'ailleurs:

—Mlle Dolette n'est pas souffrante?

—Non, du tout, fit distraitemment la cousine. Ah! mais si, vous me faites souvenir, une affreuse migraine... Enfin, cher monsieur, pour vous parler en toute sincérité, je vous dirai que j'attends de vous un vrai service. Voulez-vous me laisser vous confier, alors que Fanny est occupée, le chagrin de cette enfant?

Il s'inclina sans répondre.

—Elle aime, elle est aimée, et cependant — l'émotion rendait lyrique Mlle Ursule — cependant cette petite fiancée qui devrait être en plein bonheur, pleure et souffre...

—Mon Dieu, mademoiselle, fit M. Marivaux, un peu gêné par ce lyrique imprévu, vous me voyez désolé. En quoi puis-je vous être utile? Ce service que vous me demandez, je suis prêt à vous le rendre, mais veuillez me dire...

—Taisons-nous une minute, voici Fanny qui revient, je dois ménager la susceptibilité de la chère petite. C'est une sensitive, et si elle se doutait que je vous confie ce qui fait son chagrin...

Marivaux eut pour Fanny un regard sans indulgence; cette sensitive, qu'il jugeait personnelle, arrogante et jalouse, ne lui inspirait nulle sympathie et sa peine, puisque peine il y avait, ne le touchait guère, et cependant, Mlle Ursule bêlait positivement d'attendrissement. Elle prit des mains de Fanny la tasse tendue, y mit deux morceaux de sucre, une tranche de citron, puis, après que Marivaux eut accompli le même cérémonial, elle dit avec douceur:

—Voyez donc, Fanny, comment se porte notre Dolette?

La jeune fille, ayant compris, s'éloigna. Alors, la cousine Ursule se pencha vers M. Marivaux:

—Fanny est sans fortune. Sans doute pensez-vous comme moi, qu'elle est suffisamment jolie pour se passer de dot, et cependant, bien que sincèrement épris, son fiancé, M. de Souteyrat, se doit à des obligations souscrites bien avant de connaître Fanny. Sa très brillante situation l'oblige à exiger. Il est indispensable qu'il... il doit payer son étude...

—Avec la dot de sa femme, est-ce cela que vous voulez dire, mademoiselle?

—Oui... c'est-à-dire... enfin, leur beau rêve est menacé. Mais un espoir, une lueur d'espoir plutôt, m'est venue. M. de Massé, tuteur de Fanny, est très riche... très, très riche. On parle de quinze millions.

—Oh! fit-il doucement, c'est certainement plus du double qu'il possède. N'est-il pas l'un des plus grands industriels français? Ses moteurs sont célèbres par le monde entier.

—Raison de plus pour espérer que ce tuteur, jusqu'ici tellement généreux, le sera jusqu'à aplanir le seul obstacle au bonheur de cette enfant; il suffirait d'une dote... certes... Enfin une dot qui, pour d'autres que lui, serait importante; mais enfin, Fanny est si charmante, elle peut l'intéresser. Enfin, elle est sa pupille... il n'a qu'elle...

—Et Mlle Dolette.

—Oh! Dolette...

Il fut indigné du geste d'insouciance de la vieille demoiselle. Oh! Dolette, qu'avait-elle besoin de parler de celle-là? Une future employée, on pouvait l'oublier: sa voie se dessinait déjà, humble et calme.

Mécontent, les yeux dans les yeux de Mlle Ursule, il questionna:

—Et alors, mademoiselle?

—Alors?

Introublée, n'ayant rien vu de la soudaine colère du jeune homme, car si Dolette ne l'intéressait pas, ce n'était ni voulu, ni calculé, la vieille cousine se décida à l'aveu:

—Alors, vous, monsieur, vous qui êtes l'ami de M. de Massé, ne pourriez-vous relater cette situation... si... si émouvante, et lui suggérer, s'il n'y pense pas encore, l'idée de... de doter Fanny? Voyons, ne voulez-vous pas?

Maintenant, Marivaux souriait. Il assura, très courtois:

—Vous pouvez compter sur moi, ma



—De tout mon coeur, ma Dolette...

—Comme vous voudrez, dit Mlle Ursule, pressée d'apporter quelque arrangement à sa toilette.

Fanny demeura telle qu'elle était. Ce petit ingénieur, qui ne faisait pas attention à elle, elle le détestait, et elle éprouvait de la déception qu'il aurait à ne pas trouver Dolette, une joie mauvaise qui lui faisait sourire. Seulement, tout de même

dans sa simple robe de voile, le regarde venir, sans plus de frais d'amabilité. Mais M. Marivaux ne perçut guère ce dédain. D'un regard circulaire, ayant constaté l'absence de Dolette, il n'avait plus que la préoccupation de la voir apparaître. Seul l'espoir de la joindre enfin l'avait fait accepter l'invitation de Mlle Fay.

demoiselle, je verrai dès demain M. de Massé, je lui parlerai et il vous recevra. —Merci, oh! merci.

Les mains tendues, Mlle Ursule exprimait sa reconnaissance. Fanny qui rentrait tout comme si elle eût attendu la fin de l'entretien, gênée par ces témoignages de gratitude, qu'elle jugeait superflus, fit à nouveau un pas de retraite, c'est-à-dire qu'elle se dirigea vers sa chambre. La santé de Dolette ne l'intéressait guère, et elle n'avait fait que s'étioler et bâiller devant sa fenêtre. Dans le couloir qui conduisait du salon à sa chambre, elle parlait à part soi, et tout haut:

—Je le déteste, je le déteste.

Elle était tellement absorbée dans ses pensées qu'elle ne vit même pas Dolette. Encore debout malgré l'heure tardive, la petite, réfugiée dans l'ombre d'un mur en retrait, demeurait à depuis l'arrivée de M. Marivaux. En se penchant, elle l'apercevait et elle ne perdait rien des paroles échangées entre Mlle Ursule et lui.

—Comme je l'aime, soupirait-elle parfois, comme je l'aime, mon Dieu!

Mais soudain, elle tressaillit. Mlle Ursule s'était penchée vers le jeune homme et, d'une voix claire, elle assurait:

—Enfin, cher monsieur, service pour service, je suis heureuse de pouvoir vous rendre celui de vous apprendre que vous pouvez sans craindre d'essuyer un refus faire votre demande à M. Agnan.

—Ma demande?

Jeanne Agnan, malgré sa belle dot de cinq cent mille francs, est disposée à vous accorder sa main, si vous la sollicitez. Ainsi, ne différez pas davantage. —Mais, mademoiselle, je n'ai jamais songé à demander la main de Mlle Agnan.

—Votre modestie est superflue. Puisque je vous dis que Jeanne, qui a cinq cent mille francs...

Il se leva pour prendre congé.

C'est beaucoup trop pour moi, mademoiselle; je suis pauvre, certes, mais mon ambition est d'aimer ma femme, et d'en être aimé, fût-elle aussi pauvre que moi.

—Mais Jeanne Agnan vous aime...

J'en suis infiniment flatté, mademoiselle; cependant, comme moi je ne l'aime pas, sa fortune ne saurait peser sur ma décision.

—Se peut-il? Vous refusez une fortune... la possibilité d'un brillant avenir. Il eut un geste de male autorité:

—La possibilité d'un brillant avenir, dites-vous, mademoiselle? Cet avenir, tout homme, par le travail, peut l'acquérir, et je ne saurais accepter de le devoir à ma femme. Ah! certes non, je laisse à d'autres la puérilité des larmes et des craintes. Je ne suis pas de ceux qui gémissent sur les dures conditions imposées par des parents prévoyants, mais les acceptent sans courage pour affronter la rude misère des débuts. Mademoiselle, mes hommages; encore une fois, vous pouvez compter sur moi.

Depuis un moment déjà, il s'était retiré que, dans sa chambre, Dolette, les bras balants, revivait la scène.

Ah! qu'elle était heureuse, qu'elle était heureuse! Il n'aimait pas Jeanne Agnan, et si elle n'osait pas songer qu'il pût l'aimer, elle, du moins, sa hantise de ces derniers jours se dissipait. Il n'aimait pas Jeanne Agnan et ses cinq cent mille francs le laissaient indifférent. Alors, il ne tenait pas à l'argent. Alors si, tout de même, il l'aimait, elle, Dolette, si pauvre, mais si décidée à l'aider de tout son courage, de tout son travail, quelle félicité!...

Certes, tout un espoir la possédait maintenant, mais elle doutait trop d'elle-même pour que le doute ne s'imposât pas en maître, et puis la raison lui conseillait l'attente calme et digne. S'il l'aimait vraiment, il saurait bien venir à elle, et si, hélas, ce qu'elle espérait, un bel amour! n'était qu'une amicale sympathie, elle garderait en soi cette passion si douce et si déchirante à la fois. Ah! souffrir en silence, et ne mériter jamais la raillerie et la pitié...

Et jamais tant que depuis ce jour, la petite ne s'isola. Elle ne venait plus à la villa des Glycines que lorsqu'elle avait vu M. Marivaux s'en éloigner. Jean boudait à son tour. Puisque Dolette ne l'aimait plus comme avant, eh bien! il ne l'aimerait pas davantage. Mais Mme Delage parfois souriait.

"Allons, pensait l'excellente femme, il faudra décidément que je parle. A moi, elle avouera..."

M. Marivaux avait promis à Jean de l'emmener en promenade dans sa voiture, de le mettre au volant. Elle fit donc, par Mariette, savoir à Dolette que, devant être seule tout l'après-midi, elle lui demandait de venir goûter avec elle.

Ces heures passées auprès de sa vieille amie étaient autrefois le plaisir de la petite; aujourd'hui, son cœur douloureux ne se complaisait plus que dans la solitude; pourtant, elle n'osa pas refuser, et emportant avec elle son ouvrage de couture, elle arriva à la villa un quart d'heure après le départ de M. Marivaux et de Jean.

—Comme vous devenez sauvage, ma petite fille, dit affectueusement la vieille dame.

—J'ai tant à faire, soupira Dolette.

Et elle énuméra les diverses besognes qui l'avaient accaparées depuis le matin.

—Oh! je sais bien que vous ne chômez guère chez Mlle Ursule; cependant, il n'y a pas si longtemps que vous trouviez encore quelques bonnes heures à donner à vos amies. Jean est tout attristé de ce changement dans nos habitudes.

—J'aime tendrement Jean, chère madame, vous le savez.

—Certes, et il vous le rend bien; aussi ne puis-je m'empêcher de chercher ce qui vous éloigne de notre maison, et je ne vois que l'ennui que vous ressentez peut-être à y rencontrer trop souvent M. Marivaux.

—Moi!... M. Marivaux... Oh! madame. Dolette avait pâli, puis rougi violemment; maintenant interdite, elle demeurait muette, les yeux baissés.

—Oh! ce n'est pas volontairement que je parle d'antipathie, reprit alors Mme Delage, car je vous avoue, ma petite amie, que j'avais tout d'abord cru au contraire...

Elle attendit une seconde, mais Dolette, les yeux baissés sur son ouvrage, figée, ne broncha pas.

—Oui, j'ai cru, au contraire, qu'il... qu'il vous était très, très... sympathique, plus que cela peut-être.

—Oh! madame...

De grosses larmes tombaient une à une sur les mains fiévreuses de Dolette.

Alors, Mme Delage attira à elle l'enfant désolée.

—Vous l'aimez, n'est-ce pas, Dolette?

Et, cette fois, ce fut l'explosion d'un lourd chagrin. Dolette pleurait, sanglotait, avouait son amour, sa peine sans refuge.

—Ah! oui, je l'aime...

Elle soupirait ces mots, toute secouée de sanglots, tellement prise par sa douleur qu'elle ne percevait même pas le bruit léger d'une porte qu'on tire, qu'on ferme, le craquement du parquet sous un pas viril. Mais, deux mains à la fois puissantes et douces enserraient ces épaules mais un visage se penchait vers le sien, en même temps que des mots très tendres parvenaient à son oreille.

—Dolette, ma chérie, ma chère petite aimée, pourquoi pleurez-vous alors que je vous aime, et que je n'ai plus que l'espoir et l'ambition que vous m'aimiez vous aussi?

—Oh! est-ce possible?

Dolette est passée des bras de Mme Delage à ceux de M. Marivaux; tant de bonheur l'étourdit, la grise, elle rit et pleure à la fois, et elle parle... parle...

—Vous m'aimez!... Et je désespérais cependant. Ah! que j'ai souffert, quelle angoisse et quelle jalousie me torturaient... et vous m'aimez... Ah! je sais que désormais il n'y a plus que du bonheur pour moi. Vous m'aimez!

Elle le regardait avec des yeux ravis, puis ses larmes coulaient à nouveau, tandis qu'il tenait dans les siennes ses toutes petites mains qui tremblaient. Charmé, il assura:

—Jamais, jamais, ma chérie, vous ne pleurerez plus par moi.

Ah! de cela Dolette était certaine. Alors, ils firent jusqu'au soir d'affolants projets d'avenir. A quelle inépuisable source de félicité allaient-ils goûter? Une vie toute de travail, il est vrai, un budget modeste qui s'élargirait peu à peu, il le garantissait, mais Dolette était prête à la plus sage des économies, à la plus simple des existences. Ils convinrent de ne pas révéler leur bonheur. Mlle Ursule

(Suite à la page 46)

# AUX Jeunes Maman



## EN PRESENCE DU PREMIER RHUME DE LEURS BEBES

Deux générations de mères ont employé le Vicks VapoRub pour soulager les rhumes des enfants. Elles ont éprouvé sa valeur, et ont constaté, par des années d'usage, combien on peut se fier à lui. Les jeunes mères découvrent elles aussi tous les jours combien ce moyen externe moderne de traiter les rhumes est remarquablement efficace. Voici quelques-unes des raisons pour lesquelles il est employé dans le monde entier.

### LE VAPORUB EST SUR

Quand vous employez le VapoRub vous évitez tous les risques des dérangements digestifs qui se produisent si souvent en droguant constamment les petits estomacs délicats. Etant d'usage externe le VapoRub peut être utilisé abondamment et aussi souvent que nécessaire, même chez les jeunes enfants.



### AGIT DE 2 FAÇONS A LA FOIS

Appliqué en simples frictions sur la gorge et la poitrine à l'heure du coucher, le VapoRub agit à travers la peau à la manière des anciens cataplasmes ou emplâtres, extirpant doucement mais efficacement l'oppression et la douleur. En même temps, il dégage des vapeurs médicamenteuses qui sont aspirées directement jusqu'aux parties congestionnées des voies respiratoires.

### SOULAGE PLUS RAPIDEMENT

Cette double action du VapoRub — par ses vapeurs et comme un emplâtre — persiste toute la nuit. Le matin, presque toujours, le pire du rhume est passé. Il n'y a pas de succédané au VapoRub. Rien de "tout aussi bon" — ni pour les enfants ni pour les adultes.

BUVEZ

LA BIÈRE

**Dow**

OLD STOCK

PRIME PAR LA FORCE ET PAR LA QUALITE

57F

### COUPON D'ABONNEMENT LE FILM

Ci-inclus le montant d'un abonnement au magazine LE FILM, \$1.00 pour 1 an ou 50 cents pour 6 mois.

Nom .....

Adresse .....

Province ou Etat .....

POIRIER, BESSETTE CIE, Ltée, 975, rue de Bullion, Montréal, Can.



Courtoisie de Mitchell-Holland Limited, Montréal.

## COMMENT ON MET LA TABLE ET COMMENT ON LA DEBARRASSE

**U**NE table bien mise comprend: du linge propre, de la vaisselle bien nette, de l'argenterie bien brillante; le tout disposé avec harmonie. Une table bien mise est une invitation à avoir bon appétit.

En même temps que l'on prépare la table, on doit disposer sur la desserte les assiettes de rechange, les assiettes à dessert, les tasses à café, le sucre, le petit pot de crème et même le dessert. Le service en est d'autant facilité et plus rapide.

Qui mettra la table et préparera la desserte? Autant que possible la personne qui ne préparera pas le repas. Dans la maison où il y a des enfants ce sont eux qui seront chargés de ce soin. Cependant, si pour une raison quelconque, elle devait faire l'un et l'autre, il serait sage de mettre le couvert assez tôt afin de ne pas se trouver dans l'obligation de laisser à l'abandon et au risque des coups de feu les mets qui se préparent.

Un bon conseil: mettez ou faites mettre la table de bonne heure: la vue de la nappe blanche donne aux maris, lorsqu'ils rentrent, l'espoir que le repas est prêt; ce qui leur fait toujours plaisir.

Lever la table semble la chose la plus insignifiante du monde, on peut cependant s'y bien prendre ou s'y mal prendre.

Grouper ensemble les objets de même nature, ayant servi pour les mêmes mets, c'est faciliter la tâche de la personne qui lavera la vaisselle. Aussi faut-il réunir l'argenterie sur un même plateau, les couteaux dans un autre récipient, les verres ensemble, les assiettes ordinaires, par piles séparées.

Les casseroles et les marmites réunies sur un coin du fourneau seront lavées seulement quand le reste de la vaisselle sera propre. En réalité, après le repas, et sans que les différents ustensiles ménagers aient été lavés, la cuisine doit produire une impression d'ordre.

\*\*\*

La manière de comprendre le service de table dépend en partie du personnel dont on dispose, de la compétence de ce personnel et de la disposition des lieux.

Plus le personnel est ignorant et inexpérimenté, plus il faut réduire le service.

Si la cuisine est éloignée de la salle à manger, c'est une autre raison de grouper les allées et venues de la servante, de faire servir en même temps la viande et le légume, etc. Un panier bas, à rebords assez élevés cependant pour empêcher le glissement des plats, peut être de grande utilité plus encore pour desservir la salle à manger que pour apporter les différents mets.

\*\*\*

Tout ce qui touche à l'alimentation doit être d'une propreté parfaite; vaisselle, mains et vêtements de ceux qui manipulent les mets, atmosphère du milieu où on les absorbe. Il est donc indiqué de laisser la blouse de travail de la ménagère ou de sa bonne au moment où l'on se met à table et où l'on sert le repas.

Enseigner aux personnes qui sont chargées de la préparation et du service des mets l'importance du silence; il empêche l'ensemencement des mets et la propagation de nombreuses maladies infectieuses.

## LES INDISCRÉTIONS DU MICRO

(Suite de la page 11)

pour nos réseaux télégraphiques, et pour le ministère des Postes, s'il y avait des appareils semblables dans diverses parties du Canada et des Etats-Unis?

Ce que j'écris ici s'applique, bien entendu, avec toute sa force, aux adeptes de l'espionnage et des courses, et que sais-je encore?

Savez-vous qu'il est plus facile de correspondre avec les Provinces Maritimes qu'avec la ville de Québec, si paradoxal que cela puisse vous sembler? Pourquoi faire ces réserves et pourquoi dire que Québec, par exemple, est plus difficile à joindre à travers l'éther que Halifax. C'est le mystère des ondes courtes, sur lequel discutent ingénieurs et savants. Il vous suffit de retenir ceci: pour certaines longueurs d'ondes, il se produit autour du poste émetteur une zone de silence où personne ne peut déceler un signal. Cette zone peut être de l'ordre de 1250 milles.

Pensons un moment qu'il y a, au bas mot, dans la république voisine, 20,000 amateurs d'émission autorisés, et que ceux-ci ont créé un genre de société de liaison, supposons que 90 à 100 des membres travaillent pour des gangsters avec une installation que ne désavouerait pas la Commission Canadienne de la Radiodiffusion. N'est-ce pas que cette organisation, si elle était aux mains de gens malhonnêtes, vivrait un vrai roman d'aventures à travers l'éther?

Ne croyez-vous pas qu'en prévision du jour où cette forme de contrebande pourrait venir s'établir au pays, nos autorités devraient prendre, dès maintenant, les moyens de la prévenir? Si l'on peut aisément communiquer pour des fins éducationnelles en marge de la loi, on peut aussi poursuivre des buts parfois dangereux. Ces postes secrets, isolés, et au déplacement facile, dont les correspondants sont à l'étranger, deviendraient un péril véritable, car par leur action ils pourraient en certaines circonstances devenir extrêmement néfastes. Je n'ai pas l'intention de chercher à alarmer inutilement l'opinion, mais je pense toutefois qu'il serait bon, dans ce domaine, d'ouvrir les yeux vers ces horizons, en général, insoupçonnés.

Ici une parenthèse s'impose. La question est de savoir comment ce manège a lieu; eh bien, voici la réponse: Deux postes qui communiquent ensemble adoptent chacun un «nom radiotélégraphique» qui se nomme «l'indicatif» groupe de

lettres (généralement deux ou trois, AOB par exemple). A l'heure fixée, le poste «appelant» alerte son correspondant, en formant le nom de celui-ci, relié au sien propre par le mot «de». Au lieu de dire, comme au téléphone: «Allo, Paul, c'est Pierre», on manipule, en Morse: «Paul, de Pierre». Ce préambule est répété plusieurs fois. L'invitation à transmettre est simplement une lettre, soit L, ou encore C. Diverses notations conventionnelles abrègent ainsi la transmission. Gagner du temps, pour ces opérateurs de la «radio noire», est une affaire primordiale, vitale presque. En effet, une liaison rapide peut passer à travers les mailles d'un service d'écoute. Les habitués des concerts à la radio le comprendront aisément. Ne vous est-il pas arrivé, en cherchant, au hasard, un concert à votre goût, sur votre récepteur familial, que tout à coup un télégramme transmis en quelques secondes vous fut pratiquement inaudible, et que pendant que vous tourniez le bouton de réglage les mots fugitifs s'étaient déjà évanouis? Cela arrive, hélas, aux écouteurs professionnels, qui malgré leur ténacité, restent souvent «bredouilles». C'est qu'il faut tenir compte des zones d'évanouissement auxquelles je faisais allusion plus haut.

Je ne veux pas exagérer et je ne crois pas que la «radio noire» puisse mettre un jour le régime actuel en danger, car, heureusement, il faut beaucoup d'argent et beaucoup de techniciens. D'ailleurs je crois que le pays serait en état de prévenir ce genre d'organisations si elles tentaient de s'établir au Canada. Et à cet égard je peux affirmer que les services compétents de la Commission Canadienne de la Radiodiffusion font de leur mieux. Ses ingénieurs forment un corps de spécialistes, bien armés contre les délinquants de l'éther, s'il s'en trouve au Canada. Ce service devrait être solidement organisé, avec un système de recoupements, pour veiller à ces frontières invisibles. Il pourrait étendre ses antennes mystérieuses et ses brigades vigilantes à l'affût non seulement à travers le Dominion, mais avoir son prolongement aux Etats-Unis avec la coopération de la «Federal Radio Commission». Une station centrale contrôlerait toutes les émissions et serait aux écoutes jour et nuit avec un puissant appareil pouvant capter à tout instant les messages, non seulement du Canada, mais aussi de l'étranger.



«Mimi, ma chérie, tu n'as pas joué une minute de la journée... Vraiment, Madame Duval, je ne comprends pas pourquoi elle est si languissante.»



«C'est souvent la constipation qui affecte les enfants de cette manière, chère amie. Mon Pierre m'a causé les mêmes inquiétudes, mais je lui ai donné un laxatif—du Castoria—et il se porte à ravir.»



«Chère Madame Duval, ma petite Mimi est gaie comme un pinson aujourd'hui... J'ai suivi votre conseil et je lui ai donné du Castoria hier soir.»

«Quelle bonne idée! Le Castoria est le laxatif tout indiqué pour les enfants. Préparé spécialement pour eux, son effet est bénin, mais efficace, et il ne contient aucune drogue. Ce sont ces substances nocives—souvent même des narcotiques—qui rendent certains purgatifs si dangereux pour les tout petits. Et, de plus, le Castoria a bon goût!...»

Tous les mercredis, de 8 heures 30 à 9 heures p.m. (H.N.E.), sintonisez avec les postes CKAC (Montréal) et CFRB (Toronto), et entendez Albert Spalding et les excellents artistes auxquels est confié l'intéressant programme radiophonique de la Marque CASTORIA!

## CASTORIA

### Le Laxatif des Enfants

de la petite enfance à la III<sup>ème</sup> année

Les mamans qui ont de tout petits bébés trouvent dans le Castoria un médicament souverain contre la colique causée par les gaz, la diarrhée entraînée par un régime imprudent, la flatulence, l'acidité et l'aigreur stomacales. Et toutes les mères savent que, pour soigner un rhume, les médecins recommandent, avant tout, un laxatif!

et Fanny apprendraient leurs fiançailles de la bouche même de M. de Massé.

—Je dois les emmener toutes deux à Paris, dès demain. Vous serez du voyage, il faut que M. de Massé vous connaisse, il est votre tuteur, mon directeur et ami. Je sais qu'il m'approuvera dans son choix, nous n'avons rien à craindre de son autorité, demeurez calme et confiante.

Complices bienheureux, ils se séparèrent à l'heure du dîner. Ne rien dire?... Le bonheur de Dolette illuminait ses traits, et, toute indifférente et préoccupée que fût Mlle Ursule, le visage épanoui de la petite la frappa.

Elle ne put s'empêcher de questionner :

—Qu'est-ce qui arrive?

—Mais rien, dit Dolette, dont le cœur bondissait follement dans sa poitrine.

—Rien?... Ce matin, vous sembliez porter le diable en terre, comme on dit et, ce soir, vous paraissiez glorieuse comme si le fils du roi vous eût remarquée. La petite sourit.

—M. de Massé nous recevra toutes les trois demain.

—Ah! ah! qui vous a dit cela?

—M. Marivaux, à l'instant même.

Mlle Ursule hocha la tête.

—Allons, tant mieux, est-ce tout ce qu'il a dit?

—Mais oui.

—Dame, il eût pu vous confier ses impressions puisqu'il avait promis de parler à M. de Massé, ses impressions sur le résultat espéré. Mais sans doute a-t-il jugé que vous ne vous intéressiez à rien... à rien de ce qui touche votre sœur.

L'injuste réflexion de la vieille demoiselle ne toucha guère Dolette; son bonheur l'absorbait trop; enfin, elle s'efforçait, depuis quelque temps déjà, d'accepter sans y attacher trop d'importance les méchancetés dont on usait à son égard.

—Et, puis-je vous demander pourquoi il vous reçoit, vous?

Interpellée, la petite répondit :

—Oubliez-vous, ma cousine, que nous voici au 26 septembre et que, dans quelques jours, j'entrerai chez lui en qualité de dactylo-sécretaire?

—C'est bon, c'est bon, fit Mlle Ursule, qui abhorrait ce sujet, laissons cela, je vous prie.

Et, pour elle seule, elle ajouta :

—Joli métier, en vérité.

### Chapitre XIII

Dès deux heures, André Marivaux se tint aux ordres de Mlle Fay.

—C'est pour trois heures, cet entretien?

—Trois heures, en effet, nous n'avons que le temps.

Mais, comme Dolette paraissait à l'entrée du salon, elle eut un moment de mauvaise humeur.

—C'est exprès que vous vous êtes habillée ainsi?

—Comment, ainsi?

—Vous êtes mise comme une mendicante. N'avez-vous pas d'autre manteau que cette vieilleries? Et ce chapeau...

Dolette haussa les épaules :

—Vous le savez bien, ma cousine, je n'ai rien d'autre.

—C'est bon, Fanny va vous prêter un manteau et un chapeau; mais, en vérité, vous feriez mieux de ne pas venir.

L'indignation de M. Marivaux faillit trahir leur secret.

—Ça, non, chère mademoiselle, M. de Massé désire absolument voir Mlle Dolette, aujourd'hui même, il est essentiel qu'elle vous accompagne.

—Eh! qu'elle vienne; seulement, ce n'est guère agréable de présenter une enfant sans grâce, et si mal attifée, malgré les sacrifices de M. de Massé.

—Les sacrifices de M. de Massé sont surtout allés à Fanny, ma cousine.

Et comme celle-ci ébauchait un geste de colère, Dolette ajouta :

—D'ailleurs, je ne salue nullement à me plaindre; seulement, acceptez-moi telle que je suis.

—Oh! bien entendu; après tout, ça vous regarde.

Déjà, Fanny s'était installée à l'arrière de la voiture, Mlle Ursule s'assit auprès d'elle, et Dolette se trouva à côté de M. Marivaux. Ils ne parlaient pas; seulement, de temps en temps, ils échangeaient un regard où passaient toute la

félicité, tout l'amour de leurs jeunes cœurs.

Fanny, très émue sans vouloir l'avouer, feignait d'ignorer le but de la démarche.

—Mais pourquoi, ma cousine, M. de Massé nous reçoit-il aujourd'hui?

Et Mlle Ursule, complice maladroite, répondait :

—Ne devons-nous pas lui faire part de vos fiançailles, lui demander d'y assister?

Et puis, sa nervosité se trahissait par des gestes brusques et son émoi la faisait questionner :

—J'espère qu'il ne nous fera pas trop attendre, qu'il nous recevra tout de suite.

On les fit entrer dans un très coquet salon qui précédait le cabinet de travail de M. de Massé. Mais ce fut Dolette, et elle seule, qu'on vint tout de suite chercher.

—Je vais voir le Tigre, pensait la petite, je vais voir le Tigre!

M. Marivaux l'ayant quittée un moment, elle sentait une peur la gagner. Eperduement, elle l'appelait à elle. Allait-elle la laisser aborder seule le terrible tuteur?

—Si Mademoiselle veut entrer...

La porte, ouverte devant elle, découvrait une pièce très vaste, meublée richement; à terre, un superbe tapis persan; au fond, un bureau de dimensions impressionnantes et, à ce bureau, André Marivaux.

Il se leva à son approche.

—Ma chérie, M. de Massé va venir; mais, avant de vous voir, il désire que je vous remette ceci.

Dolette prit le papier que lui tendait le jeune homme; elle n'eut qu'à y jeter les yeux pour reconnaître l'écriture de son père.

—Oh! mon cher papa, dit-elle.

Le papier était une lettre de M. Blandin à Jean de Massé.

—Lisez, Dolette, il le faut.

Alors, à mi-voix, elle lut, ainsi qu'il le lui demandait, elle lut sans défaillance :

—Mon cher enfant. Me voici au seuil de la mort; dans quelques jours je ne serai plus. Oh! vous pour lequel je pus être, à la fois, si injuste et si dur, pardonnez-moi, c'est ce pardon que je viens solliciter. Voilà dix ans que je l'espère, sans oser un geste qui me rapprocherait de vous. J'ai trop conscience du mal que j'ai fait, je ne peux pas. Ah! si vous saviez quel remords harassant n'a cessé de peser sur mon cœur, mon pauvre enfant, vous auriez pitié, car vous êtes bon, et tendre et généreux et j'ai pu méconnaître une si belle nature, vous opprimer, vous torturer. Oh! mon cher enfant, si mon dernier appel peut vous toucher, accourez, le peu de force que je conserve ne sera que pour me jeter à vos pieds et, humble et repentant, implorer votre pardon. Venez, venez... Je vais mourir. Mais si vous dédaignez mon repentir, soyez généreux cependant. Je laisse seules au monde, sans ressources et sans guide, deux enfants innocentes de ma cruauté. Je vous en prie, Jean, ayez pitié.

—Louis BLANDIN.

Sans arrêt et bien que son émotion fût des plus vives, Dolette avait achevé le court billet. Enfin, elle releva la tête, ses yeux étaient pleins de larmes.

—Je voudrais voir M. de Massé, dit-elle d'une voix que l'afflux de larmes rendait tremblante et, à mon tour, lui demander pardon. Je l'ai jugé sur une erreur. Il nous fait vivre si généreusement, il s'est chargé de nous... Je voudrais le voir...

Tendrement, le jeune homme porta à ses lèvres les petites mains de Dolette. Puis, très doux :

—M. de Massé est devant vous, Dolette.

—Devant moi!...

—Oui.

Sa stupeur ne dura qu'un minute; elle balbutia :

—Vous... vous...

—Il faut me pardonner, ma chérie, ce mensonge est le premier et le dernier que vous aurez à me reprocher. Jamais, Dolette jamais il n'en existera plus entre nous; pour cela, il faut me pardonner et continuer à me chérir de tout votre cœur, comme je vous chéris. Voyez-vous, à tort ou à raison, je ne vou-

lais pas vous connaître; la lettre de M. Blandin m'avait touché, certes; je n'ai pu accourir à son lit de mort, trop d'amertume demeurait encore dans mon cœur, mais au moins déjà m'étais-je fait le serment de ne jamais vous abandonner. Seulement, je ne voulais pas vous connaître, je le répète; seule votre lettre, qui m'a fait sourire, a modifié mes intentions. J'ai voulu voir le petit phénomène qui parlait de faire la grève de la faim et qui, courageusement, revendiquait le droit de travailler, de se libérer d'une générosité qu'elle ne souhaitait pas. Alors, je suis venu, je vous ai vue et, dès lors, je n'ai plus eu que le désir de vous revoir. Ensuite, comprenant combien déjà je vous adorais, l'ambition m'est venue d'être aimée pour moi-même. J'ai conservé le nom de mon secrétaire, André Marivaux. Me pardonnez-vous, chérie, d'être "Tigre" et de vous aimer?

—Vous êtes le meilleur et le plus généreux. Je n'ai rien à vous pardonner et mon amour pour vous finira qu'avec moi-même.

A ce moment, on frappa à la porte.

—Mlle Fay rappelle que Monsieur lui avait fixé rendez-vous pour trois heures...

—C'est exact, faites entrer. Asseyez-vous ma chérie, je ne vous garantis pas que Mlle Ursule... et Fanny moins encore, seront heureuses de notre bonheur; ceci est d'ailleurs tellement secondaire...

Et comme le garçon de bureau introduisait les visiteuses, il alla au-devant d'elles et, très courtois, leur désigna des sièges.

—Mais, monsieur, dit Mlle Ursule, c'est M. de Massé que nous sommes venues voir... Il ne va pas, cette fois encore...

Très doucement, il l'interrompit :

—M. de Massé désire cette entrevue autant que vous-même, chère mademoiselle. Veuillez patienter quelques minutes seulement et me permettre de vous annoncer mes fiançailles avec... avec Dolette. Pardon, les fiançailles de Mlle Dolette Blandin avec... Jean de Massé.

—Jean de Massé, qu'est-ce que cela veut dire?

Il vint s'asseoir auprès des visiteuses. —Cela veut dire, mademoiselle, et vous, Fanny, cela veut dire qu'avant tout, il faut me pardonner, il n'y a pas de André Marivaux, il n'y a devant vous qu'un tuteur très affectueux, un fiancé très épris, qui vous supplie d'excuser sa petite supercherie. Dolette m'a déjà pardonné. Je suis Jean de Massé, le futur époux de ma Dolette bien-aimée, votre frère, Fanny.

—Par exemple! C'est... c'est... Oh! c'est très mal.

Raidie, crispée, mordant ses lèvres minces, Mlle Ursule s'était levée. Mais, Fanny, d'abord stupéfaite, anéantie, renaissait et, plus furieuse que charmée, mais matée, bégayait :

—Jean de Massé... vous... vous. C'est incroyable... Alors... Alors?

Il sourit et, généreusement, avec une discrétion d'homme du monde, tout de suite, il dit les mots pour lesquels elle était venue, ceux qui la devaient rassurer, lui donner quiétude et bonheur.

—Alors, tout est pour le mieux, ma chère Fanny. Vous désirez épouser M. de Souteyrat, n'est-il pas vrai? Rien de ce qui vous inquiétait ne subsiste plus. C'est une question que vous réglerez avec ma petite Dolette, et Dolette vous chérit assez pour aller au delà de vos désirs. Je l'en supplie d'ailleurs. Ainsi assurée de votre bonheur ne soyez plus que gaieté et bonté, tout ne vous sourit-il pas? Laissez-moi vous embrasser comme un bon frère que je veux être.

—Oh! bien volontiers, dit Fanny, mais elle manquait de voix, tant sa gorge était contractée par la colère.

### Chapitre XIV

—Enfin, ma chère, cette petite vit un rêve merveilleux, un conte des mille et une nuits, pour tout dire.

—Le fait est que c'est l'événement de la saison; on ne parle pas d'autre chose par tout Meaux.

—Et les environs... Quand on pense que cette petite a déjà sa femme de chambre qui vit auprès d'elle, chez Ursule, afin de lui éviter toute fatigue.

—Ça doit la changer. Entre nous, Ursule n'était pas avare de sa peine.

Mais quelle revanche! Il la comble de tout, la bague des fiançailles est un anneau de platine orné d'un saphir et d'un diamant de toute beauté et elle possède déjà des solitaires gros comme des noisettes et d'une pureté merveilleuse.

—On parle aussi d'un collier de perles...

—On peut en parler, des perles d'un orient incomparable, avec fermoir en brillant. Mais, attendez donc, on dit que le trousseau atteindra le prix de deux cent cinquante mille francs, rien que de la vraie dentelle, ma chère, et des fourrures... Un manteau de zibeline, une sortie de bal liberty et hermine. Enfin un luxe à tourner toutes les têtes...

Mme Saintive prit le temps de respirer et Mme Agnan, suspendue à ses lèvres, comme on dit, reprit du souffle. Mais, emportée par son sujet, un sujet sur lequel, depuis huit jours, elle ergotait sans se lasser jamais, la bonne dame reprit bientôt :

—Et, pendant ce temps, notre belle Fanny, qui pourtant apporte cinq cent mille francs à Robert de Souteyrat — les Souteyrat exigeaient trois cent mille francs — doit se contenter d'une bague de douze mille francs et d'un trousseau de vingt-cinq mille francs, mais elle a été si maladroite avec M. de Massé lorsqu'il n'était que M. Marivaux.

—Dame, elle ne pouvait pas savoir.

—C'est comme cette pauvre Ursule, elle paraît encore tout attrapée de l'aventure, et puis elle ne gagne rien dans tout cela, bien au contraire. Dolette lui servait de servante et payait une grosse pension, elle s'en va et Fanny, qu'elle a tant gâté, semble lui faire grise mine maintenant que son mariage est décidé, et tellement proche.

—Mais à qui donc la très belle Fanny prodigue-t-elle ses amabilités? Ce n'est pas à ses futurs beaux-parents toujours, et Robert lui-même n'échappe pas toujours à sa mauvaise humeur.

—Bah! ça s'arrangera, elle est vexée du beau mariage que fait sa sœur, mais son voyage de noces, un superbe voyage, lui changera les idées.

—Et où vont-ils?

—Fanny et Robert partiront pour l'Italie le soir du mariage de M. de Massé et de Dolette, lequel aura lieu huit jours après le leur, mais, pour ceux-là, je ne sais pas où ils passeront leur lune de miel.

—Ils font du mystère...

Sans doute non. Dolette, pas plus que Jean de Massé ne cachaient leur commune intention de se rendre, le soir même de leur mariage, au château des Etangs, magnifique propriété que M. de Massé possédait dans la banlieue de Meaux. Ils avaient décidé d'y passer les huit premiers jours de leur vie nouvelle; ensuite, ils devaient partir pour la Hollande, que Dolette rêvait de connaître.

—Comme je suis heureuse! soupirait la jeune fille vingt fois par jour.

Oui, elle était heureuse, car elle aimait d'un grand amour pur et désintéressé et elle se savait aimée comme elle avait souhaité de l'être, et puis de sa soudaine fortune, elle avait déjà fait des heureux. Sa sœur richement dotée. Mme Delage et Jean désormais à l'abri du misérable qui trop longtemps les a opprimés, à l'abri aussi des privations et de la misère. Car, au château des Etangs même, un appartement leur a été réservé. Dolette, maîtresse de maison de dix-sept ans a réclamé auprès d'elle le conseil si sage, la présence si rassurante de Mme Delage, le joyeux babil de son petit ami Jean. Ils seront, en l'absence de M. de Massé, la sagesse et la gaieté de Dolette.

La veille de son mariage, Dolette et son fiancé se sont rendus sur la tombe de M. Blandin. L'un et l'autre portaient une gerbe de roses, des roses rouges, comme il les aimait.

—Oh! mon cher papa, murmure Dolette très émue, tu vois, je te l'amène.

Et, attirant son fiancé le plus près possible de la pierre tombale, elle ajouta :

—Maintenant, Jean, je vous en prie, donnez-lui ce pardon qu'il vous a demandé.

Frès d'elle il s'est agenouillé et, tendrement, il assure :

—De tout mon cœur, pour l'amour de vous, ma Dolette.

## LE SECRET DU MASQUE ANTILLAIS

(Suite de la page 13)

Mais l'accident survint à Montréal, Canada.

«Je le savais, répondit Menod. Il ajouta même que le masque était noir et portait trois poils blancs au menton. C'était cela exactement. Je fus interloqué mais au moment où j'allais confirmer, Menod me regarda obliquement et je me tus.

«Cette nuit-là, je ne dormais pas. Ma cicatrice fermée depuis longtemps me causait pour la première fois depuis le moment de l'accident des douleurs atroces. A l'aurore, la servante de mon garni gratta à ma porte et m'avertit que quelqu'un m'attendait dans la rue.

«Je m'habillai en hâte. Menod, monté dans un vieux cabriolet, me salua, puis il demanda: «Venez-vous voir ma plantation? La journée sera radieuse. Il y a longtemps que vous m'avez promis cette visite. D'ailleurs, je néglige mes affaires en ville. Il faut que je retourne chez moi. Vous venez, n'est-ce pas?»

«Mécontent des allures énigmatiques de ma nouvelle connaissance, mais désœuvré à Fort-de-France, je saisis cette occasion de voir un peu de campagne et de me rapprocher d'un homme qui m'intriguait maintenant au plus haut point. Je l'accompagnai.

«La plantation Menod est située à l'intérieur du pays, dans la vallée où coule la rivière Blanche. Le trajet pour s'y rendre demande plusieurs heures de voiture, par des routes de montagne qui longent en pente douce d'interminables champs de canne à sucre. Au fait, les plus beaux livres sur la Martinique ont été écrits par ce sympathique Américain Lafcadio Hearn. En parcourant l'île, les lectures qui m'avaient passionné à vingt-cinq ans, me revinrent en mémoire et j'en oubliai presque mon compagnon, occupé à surveiller les nombreux détours de la route. Beaucoup de nègres se rendaient en riant au travail et le cheval ne les évitait pas toujours. Mon ami pinçait les lèvres ou lançait de temps à autre une série de mots vifs dans le patois chantant des Antilles françaises.

«Sa maison, le seul immeuble qui restait de l'importante succession Menod, présentait une façade délabrée où ce qui restait d'élégance architecturale s'entourait de la pourriture des rebords de fenêtres pendants, du toit décrépît, de la peinture blanche s'écaillant par l'effet de la température. Les entours étaient envahis de végétation. Les quartiers des noirs désertés. Le

tout prenait dans la féerie de cette journée un aspect lugubre qui m'impressionna. Arrivés sous la porte cochère, Menod attacha son cheval et me fit l'honneur de sa maison. En ouvrant, il appela: «Ochs! Ochs!» «Un petit homme chauve, espèce de monstre, descendit pesamment l'escalier intérieur et vint serrer la main à mon ami en disant. «Bonjour, fous afez vai un pon foyache?»

—Excellent, répondit Marcel Menod. J'amène un invité, M. Barrette.

C'est assez drôle, mais il s'appelle aussi Rosaire. Barrette, cher ami, voici le Dr Wolfgang Ochs, de Lubech, un spirite.

—Enjandé, me dit Ochs.

Son visage, une fressure qui tombait à pic dans le gouffre d'un goître énorme pendant comme un sac rose, du menton à la poitrine, fit une grimace. Ses yeux devinrent vifs en considérant ma petite cicatrice, mais Menod, par délicatesse, sans doute, s'interposa entre lui et moi et nous fîmes le tour des appartements vastes, sonores et mal tenus.

«De lourdes consoles en bois de palissandre, des tapis moelleux mais pleins d'excréments d'oiseaux, des meubles d'une grande beauté malgré leur état, disaient assez le faste qui avait régné dans cette demeure au temps du planteur Menod, l'aïeul de Marcel.

«La journée tirait à sa fin que je ne m'en étais pas encore aperçu. A six heures, le coucher du soleil ne fut suivi d'aucun crépuscule. Nous veillâmes dans une grande salle sous la lampe à acétylène, affalés dans des fauteuils, chefs-d'oeuvre d'ébénisterie, mais poisseux et qui nous retenaient assis.

«La chaleur était étouffante. Je me dévêtis un peu. Ochs ouvrit sa chemise. Au-dessous de son goître se trouvait une série de petites plaies purulentes, verdâtres et rouges. J'en frémis et je détournai les yeux. Menod n'avait plus qu'un pagne autour des reins, offrant aux regards un corps décharné d'un blanc de cadavre.

«Je perdis l'appétit malgré ma grande faim. Menod se plaignait qu'il ne pouvait plus garder un seul serviteur dans la maison. Charcuterie et pâtisseries traînaient sur la table, maculant de graisse les pages d'un livre entrouvert.

«La conversation se poursuivait quelque temps. Souvenirs de France, du Canada et d'Allemagne. Il avait été entendu, au cours de la

(Suite à la page 48)

## Glace au Chocolat la plus Facile au Monde



### Lait Eagle

**GLACE AU CHOCOLAT MAGIQUE**  
2 carrés chocolat non sucré 1-1/3 tasse (1 boîte) Lait Eagle Condensé Sucré  
1 cuil. à soupe eau

Faites fondre le chocolat au bain-marie. Ajoutez le Lait Eagle Condensé Sucré. Remuez au-dessus de l'eau bouillante 5 minutes, jusqu'à épaississement. (Imaginez! Cela épaissit parfaitement en 5 minutes!) Ajoutez l'eau. Refroidissez le gâteau avant de le glacer.

Seulement 5 minutes de cuisson, au lieu de 15! Et on réussit toujours! Jamais ni trop épaisse, ni trop claire! S'étend en riches ondulations! Mais n'oubliez pas—qu'avec le Lait Evaporé on ne peut pas réussir cette recette. Elle exige le Lait Condensé Sucré. Il suffit de vous souvenir du nom: Lait Eagle.

**GRATIS! "LES PLUS ÉTONNANTS RACCOURCIS!"**  
Découpez la recette étonnante ci-dessus. Ecrivez-la vous-même. Puis, sans tarder, jetez ce coupon à la poste, afin d'acquiescer à une méthode de cuisiner entièrement nouvelle!  
The Borden Co. Limited, Yardley House, Toronto, Ont.  
Veuillez m'expédier GRATIS le livret "Les Plus Étonnants Raccourcis."

Nom .....

Rue .....

Ville .....

Province .....

(Ecrivez le nom et l'adresse lisiblement, en lettres moulées) 7-103



## Pour réussir, il faut prévoir

Le PROFESSEUR VICI, le plus réputé des ASTROLOGUES MODERNES, actuellement en Europe, vous offre une description GRATUITE de votre Vie. Grâce à sa connaissance approfondie de l'Astrologie, il vous aidera à modifier votre existence, et vous évitera LES ERREURS et les déceptions de toutes sortes. Il vous donnera des conseils relatifs à votre SANTÉ, à vos AFFAIRES, à vos AMOURS. Laissez-le être votre conseiller et ami: il vous fera connaître vos ÉPOQUES FAVORABLES ET VOS CHANCES À VENIR, VOUS SEREZ ÉMERVEILLÉ DE L'EXACTITUDE DE SES REVELATIONS. Écrivez sans tarder au PROFESSEUR VICI, Dépt. B. 11, rue SAUVAL, PARIS 1er, FRANCE, en lui indiquant vos NOMS (M., Mme ou Mlle), date de naissance complète et adresse; et vous recevrez sous pli fermé une Etude TRES PRÉCISE de votre Horoscope. (PRIÈRE DE JOINDRE 10 CENTS EN TIMBRES-POSTES DE VOTRE PAYS POUR FRAIS DE BUREAU ET D'ENVOI.)

## Coupon d'Abonnement Le Samedi

Ci-inclus veuillez trouver la somme de \$3.50 pour 1 an, \$2.00 pour 6 mois ou \$1.00 pour 3 mois (Etats-Unis: \$5.00 pour 1 an, \$2.50 pour 6 mois ou \$1.25 pour 3 mois) d'abonnement au magazine LE SAMEDI.

Nom .....

Adresse .....

Adressez comme suit:

POIRIER, BESSETTE CIE, Ltée, 975, rue de Bullion, MONTREAL, Can.

## UN SUCCESSEUR MODERNE A L'ANNEAU DE SERVIETTES

(Suite de la page 33)

essayé, vous réaliserez combien il est simple après avoir fait un point ou deux. Travaillant de droite à gauche, prenez quatre brins avec votre aiguille, comme en vignette 1, tirez le brin serré et ramenez encore l'aiguille autour, prenant cette fois un point court dans le bord (vignette 2). Répétez cela tout le long de l'espace, tenant le bord vers vous. L'autre côté est travaillé exactement de la même manière, en sens inverse seulement.

L'ourlet à jour fini, occupez-vous des motifs décoratifs. Dessinez d'abord et taillez un patron de papier pour la grande et la petite fleur. du patron de papier sur votre toile rose avec un crayon de mine très molle et dessinez le centre et les pétales. Alors, avec le brin simple de Coton Perlé «Anchor» ou six brins de Coton en Brins «Anchor» de Clark, couvrez tous les contours avec un point-devant assez long. La grande a environ 5 pouces de diamètre et la petite environ 2 pouces. Tracez ensuite le contour prenant le moins possible de tissu chaque fois, afin que la quantité presque entière de ce fil soit gardée à l'endroit. Avec trois brins de Coton en Brins «Anchor» rose foncé, finissez à points de boutonnière rapprochés tous les contours désignés dans le diagramme suivant.

Remplissez le centre avec le Coton en Brins ou le Coton Perlé assorti à la toile jaune et alors travaillez par-dessus ceci l'initiale

désirée, au point de tige avec le Coton en Brins rose foncé. Découpez le tissu du contour de la fleur et faufilez le motif solidement sur le coin du napperon. Finissez les bords qui restent au point de boutonnière, brochant ainsi deux fois à travers les deux morceaux de tissu et fixant ainsi la pochette. Le grand pétale de dessus terminé le premier, forme l'ouverture de la poche.

Le petit motif est exécuté presque de la même manière, mais est découpé et faufilé sur la serviette quand le contour de fond est fait. Tout le travail de boutonnière est fait à travers les tissus rose et jaune à la fois.

Naturellement, ce thème peut avoir une foule de variations. Une quantité infinie de modèles peuvent être employés pour les motifs. Si vous trouvez la toile «Old Bleach» trop dispendieuse ou difficile à trouver, une bonne grosse toile de fil serait tout à fait convenable. Dans ce cas, nous vous conseillons de tirer seulement trois brins pour l'ourlet à jour, la toile «crash» étant de texture plus grosse que la toile «Old Bleach». Il n'est pas absolument nécessaire de mettre des initiales sur l'une ou l'autre, bien qu'elles soient pratiques et jolies. Il est possible, également, d'en faire avec initiales, et d'autres sans initiales, pour les membres de la famille et les invités. Pourquoi n'imaginerez-vous pas vous-même toutes ces variations ? C'est très amusant !

## LA FEMME ET L'EXERCICE PHYSIQUE

(Suite de la page 33)

pendant son action brutale sur les organes féminins en interdisant l'abus.

5° Les lancers du disque et du javelot sont d'excellents exercices de détente; le poids du disque devrait égaler le dixième du poids du corps.

6° Le grimper est à recommander pour son action viscérale: c'est un exercice fatiguant par excellence, par opposition à l'exercice essoufflant.

**LAURE**, vous pouvez aviver votre teint, stimuler votre appétit, vous soulager de vos faiblesses, étourdissements, fatigue au moindre effort, maux de reins, périodes douloureuses ou irrégulières ou tout autre trouble interne spécial à la femme en prenant les PILULES ROUGES, le remède par excellence des femmes depuis 40 ans.

7° La natation est le sport complet, idéal, celui qui met en jeu la plus grande masse de muscles, et qui utilise toutes les ressources de l'organisme; aussi conduit-il très vite à l'essoufflement... Grâce à leur souplesse, les femmes nagent presque aussi vite que les hommes.

8° L'aviron, comme la natation, développe les muscles abdominaux et dorsaux; mais ce sport, très rude, soumet le cœur à un effort intense; on le prescrit trop à la légèreté.

9° La bicyclette est très agréable, facilement dosable, utilitaire. Elle congestionne un peu les organes pelviens.

10° Le hockey et le basket-ball sont très recommandables.

11° Le foot-ball (et le rugby à plus forte raison) n'est pas un sport féminin.

12° Tous les jeux de raquette sont bons (tennis, volant, longue paume, badminton). Le tennis paraît avoir été inventé pour la femme, bien qu'il puisse être un sport très rude, capable d'épuiser le meilleur champion. Il demande du coup d'oeil, des réflexes, il oblige à courir. Il a l'inconvénient de ne développer qu'un seul côté du corps.

13° L'escrime devrait être pratiquée davantage par la jeune fille; car elle fortifie les muscles du bassin. Mais, comme le tennis, elle peut créer des asymétries de développement et même des scolioses; de plus, elle entraîne une fatigue nerveuse excessive.

Ni la boxe, ni la lutte, ne conviennent à la femme. Les rares rencontres féminines auxquelles elles ont donné lieu jusqu'ici n'étaient que des prétextes à exhibitions pornographiques; numéros de music-hall et non pas exercices sportifs.

### Les effets de l'exercice et du sport

*L'exercice apparaît en premier lieu comme le grand régulateur de la nutrition.* Par la stimulation général qu'il produit, il est utile à ceux qui n'assimilent pas assez, aux chlorotiques, aux atrophiques, aux anémiques.

Pour Boigey, l'exercice a pour effet permanent un emmagasinement d'oxygène dans les tissus, d'où il résulte un meilleur fonctionnement des sécrétions. Le nombre des globules rouges augmente.

*L'exercice est efficace contre les ptoses.* — «Le traitement rationnel des ptoses, dit Mlle Bensidou, consiste à lutter contre la maigreur atrophique, à remuscler à la fois la paroi et les organes par la gymnastique abdominale. En vertu des synergies fonctionnelles, une bonne paroi bien musclée coexiste presque toujours avec un estomac tonique, un intestin tonique; dans ce cas, la fibre striée et la fibre lisse sont toutes deux de bonne qualité. On ne dira jamais assez l'importance d'une bonne sangle abdominale pour la femme.»

*L'exercice physique a d'autres mérites:* il tonifie la fibre cardiaque, il prévient les varices et les phlébites, il prévient les maladies respiratoires, les déviations vertébrales, il améliore les fonctions nerveuses.

Enfin le sport favorise la croissance.

## Le Secret du Masque Antillais

(Suite de la page 47)

journee, que je séjournerais ici le temps que je voudrais mais qu'il conviendrait que je restasse au moins une semaine.

«Il y a de bonnes bicyclettes ici; nous parcourerons les environs ensemble, me dit Marcel. C'est si ennuyeux pour moi sur ma plantation. Je me serais suicidé sans la présence du Dr Ochs qui est mon compagnon depuis six ans. Mais il lui faut garder la maison avec ses maladies... Il m'a enseigné tant de choses, ajouta-t-il mystérieusement.

«Mon hôte m'accompagna à ma chambre, sortit des draps d'un bahut et me fit un lit propre. Je me couchai, harrassé de fatigue et de chaleur.

«Je dormis quelques heures et je m'éveillai au milieu de la nuit. Tout était silencieux. Je mis le nez à la fenêtre. Les étoiles, la Croix du Sud à l'horizon, étincelaient, semblaient vivre intensément. J'admire à leur clarté les vallonnements voisins, les moires des feuilles de bananiers, les fleurs ardentes des flamboyants. Et, je me recouchai.

«Instinctivement, je passai la main sur ma cicatrice en m'étonnant soudain qu'elle ne me fit plus mal, comme cela était arrivé la nuit dernière. Je n'avais pas sitôt palpé ce petit relief de chair qu'un cri déchirant s'entendit dans l'intérieur de la maison. J'en fus glacé.

«Un frisson affreux me saisit. Comme je n'attribuais cependant pas encore ce cri au geste que je venais de faire, je touchai ma cicatrice car j'y sentais maintenant une piqûre atroce. Second cri plus angoissant que le premier. Cris humains, mais comme d'outre-tombe. Je n'y tins plus. J'allumai la lampe et je me considérai dans le miroir. J'étais non seulement livide mais je constatai que ma cicatrice saignait maintenant. Je fus effrayé. En voulant éponger ce sang avec mon mouchoir, je déclanchai un troisième cri qui fut suivi de hurlements immondes et c'est alors que j'entendis un branle-bas extraordinaire dans le passage où donnait ma porte de chambre.

«Je compris qu'un sens quelconque mais profondément mystérieux s'attachait à la blessure que je m'étais faite, enfant, avec ce masque dont mon hôte connaissait tous les détails avant même que je lui en eusse parlé.

«Atterré, je n'osais ouvrir la

porte pour savoir ce qui se passait dans la maison. Le branle-bas de tout à l'heure prenait la cadence d'une parade de troupes, mais il s'élevait des plaintes supra-terrestres, qui de temps à autre sifflaient dans le trou de ma serrure.

«Je fis un mouvement vers la fenêtre mais les jalousies venaient d'en être fermées extérieurement sans que j'y prisse garde.

«Je ne pouvais échapper, pensai-je, au sort infernal qui m'attendait sans doute, pour avoir touché cette maudite cicatrice qui saignait abondamment.

«Je suis assez brave de ma nature. J'ai affronté beaucoup de périls depuis l'âge de vingt ans, au cours de mes aventures. Mais celle-ci prenait une tournure particulière, surnaturelle. Je ne pouvais me raisonner.

«Résolument, je m'armai de mon revolver et j'appliquai de la main gauche un mouchoir sur mon front pour arrêter ce sang. Je pressai même assez fortement et j'attendis, non pas impassible, mais tremblant par tout le corps. Ce ne fut pas un cri, mais mille cris que répercutait l'écho de la vieille demeure. Puis ce fut un assaut contre ma porte.

«Pris soudain de tous les courages, je tournai le clef en reculant un peu pour faire face à la meute que je sentais là derrière. La porte tourna tranquillement et je ne vis rien. La lueur de ma lampe trouait l'ombre du couloir. Un silence sépulcral suivit. La peur me revenait par intermittences effroyables. Je criai: Menod! Dr Ochs! Il n'y avait rien. Je me hasardai dans ce couloir, mon mouchoir imbibé de sang à la main gauche, mon arme dans la main droite. Je me rendis à la chambre de Marcel que je trouvai déserte mais tournée sens dessus-dessous comme par l'effet d'une explosion. Je pensai que tout cela provenait de chez le Dr Ochs où se trouvait probablement Marcel.

«J'allai donc dans la chambre du spirite. Je les trouvai tous deux penchés sur une forme hideuse qui n'avait rien d'humain. Il fallut les remuer pour attirer leur attention.

«Docteur, dis-je, vite un baume pour cette plaie qui s'est ouverte je ne sais ni pourquoi, ni comment, mais qui saigne trop, qui me torture trop.

«—Taisez-vous, mon vieux, fit Marcel, impatienté. Tout cela est prévu. Le docteur a réussi à l'aide des zombis à trouver le fameux élixir qu'il recherche depuis tant d'années. Elixir de vie! Et grâce à vous.

«Je ne comprenais rien. Ochs

saisit un cataplasme gluant, me le colla vivement au front et arrêta le sang.

—Merci, dis-je. Maintenant je veux fuir, n'importe comment mais tout de suite.

Marcel avait saisi mon arme.

—Vous resterez ici jusqu'à ce que nous vous ordonnions de partir, somma-t-il en pointant le canon dans ma direction.

—C'est bien, vous avez ma parole. Mais qu'est-ce que cette mauvaise plaisanterie. Je n'ai pas l'intention de me mêler des choses qui se sont passées dans cette maison.

—Ce n'est rien, cher ami, fit Marcel en me remettant mon revolver. Des zombis dont ils nous faut le concours pour parachever une oeuvre dont vous serez le premier à bénéficier.

«Vous êtes indispensable dans cette affaire, c'est-à-dire votre cicatrice plutôt. Mais nous vous expliquerons cela plus tard. Où en êtes-vous, Dr Ochs?

«Ochs soutirait de dessous un drap des liquides et des membranes visqueuses qui se mariaient étrangement avec les plaies qu'il portait sur le corps. Le spirite ruisselait de sang. Je devins exaspéré devant cette scène mais je me sentis tout à coup impuissant. Le docteur répondit gravement: «Il me manque encore un brincibe à ce liquide. Le zombi ne veut pas le lâcher. Il vaudra recommencer mais cette fois ce sera avec suzzès.» On me jeta dans un fauteuil. Le spirite s'approcha de moi, me considéra un moment, me montra une fiole et me dit avec quelque chose d'insolite dans la voix: «Ça ne turrera pas, monsieur Paredde. Une seule kotte de ce preufache vera de fous un conquérant.»

J'articulai difficilement: «Laissez-moi partir, maintenant». D'un geste brusque, inattendu, le docteur toucha ma cicatrice. De dessous le drap, étendu sur une masse de forme humaine où Ochs et Menod opéraient à mon arrivée dans cette chambre, partit un cri sinistre qui m'arracha presque le tympan. L'appel désespéré d'un homme enterré vivant. Oh! la terrible épreuve sur mes facultés déjà ébranlées par cette nuit indescriptible! Une secousse nerveuse ébranla tout mon être. Le drap ou le suaire se gonflait maintenant comme si de la vie se manifestait dans la forme qu'il cachait.

«Cela grossit à vue d'oeil et j'eus l'impression d'un mort qui sort du tombeau. La masse s'était levée. Six pieds de haut sur la table, mais le drap, encore sur la tête, masquait tout. «Qu'est-ce que c'est cela, demandai-je en me blottissant

## Magnifique Tarte au Citron à Froid!



### Lait Eagle

#### TARTE MAGIQUE A LA CREME DE CITRON

1-1/3 tasse (1 boîte) Lait Eagle Condensé Sucré  
Zeste râpé d'un citron ou 1/4 cuil. à thé essence de citron

1/2 tasse jus de citron  
1/2 tasse crème à fouetter  
2 cuil. à soupe sucre à glacer  
Croûte de miettes non cuite

Mêlez le Lait Eagle Condensé Sucré, le jus de citron et le zeste râpé d'un citron. (Le mélange épaissit, tout comme à la cuisson, en une superbe crème, lisse!) Versez dans un moule à tarte de huit pouces, garni d'une Croûte de Miettes non cuite. Couvrez de crème fouettée avec le sucre à glacer. Mettez au froid avant de servir.

**CROûTE DE MIETTES NON CUITE** — Roulez des gaufres vanillées, ce qu'il en faut pour former 3/4 tasse de miettes. Coupez des gaufres vanillées en deux et garnissez-en le tour du moule à tarte. Foncez ce moule avec les miettes et remplissez-en les interstices entre les gaufres. Versez la garniture comme à l'ordinaire.

Vous aurez ainsi une garniture de tarte au citron toujours parfaite! Elle ne coule jamais et n'épaissit jamais trop. Essayez-la et jamais plus vous ne préparerez de garniture de tarte au citron à l'ancienne façon! Mais rappelez-vous—qu'avec le Lait Evaporé on ne peut pas réussir cette recette. Elle exige le Lait Condensé Sucré. Il suffit de vous souvenir du nom: Lait Eagle.

**GRATIS "LES PLUS ÉTONNANTS RACCOURCIS!"**  
Découpez la recette étonnante ci-dessus. Eprouvez-la vous-même. Puis, sans tarder, jetez ce coupon à la poste, afin d'apprendre une méthode de cuisine entièrement nouvelle!  
The Borden Co., Limited, Yardley House, Toronto, Ont.  
Veuillez m'expédier GRATIS le livret "Les Plus Étonnants Raccourcis."

Nom \_\_\_\_\_  
Rue \_\_\_\_\_ Province \_\_\_\_\_  
Ville \_\_\_\_\_ (Ecrivez le nom et l'adresse lisiblement, en lettres moulées.)  
7-104



contre Menod qui paraissait calme.

—Un zombi, dit-il.

—Lâche ton secret, commanda Ochs au zombi, ou je te torture dafantache.

Aucun geste. Le spirite, enragé, s'approcha vivement de moi, détourna mon attention avec un instrument nikelé qu'il tenait dans la main gauche, porta sa droite à mon front et toucha ma cicatrice de nouveau mais plus durement. Ce fut une détente chez le zombi. Des fumées entrèrent par la fenêtre ouverte qui donnait dans la nuit.

«La chambre s'emplissait de murmures confus et le tapage infernal de tout à l'heure recommença dans toute son ampleur. Le drap disparut soudain et l'être qu'il recouvrait apparut, horrible, spectral, homme diaphane, dont on voyait toutes les parties à nu. Le visage était quelque chose d'effrayant, de charcuté. Mû par la cu-

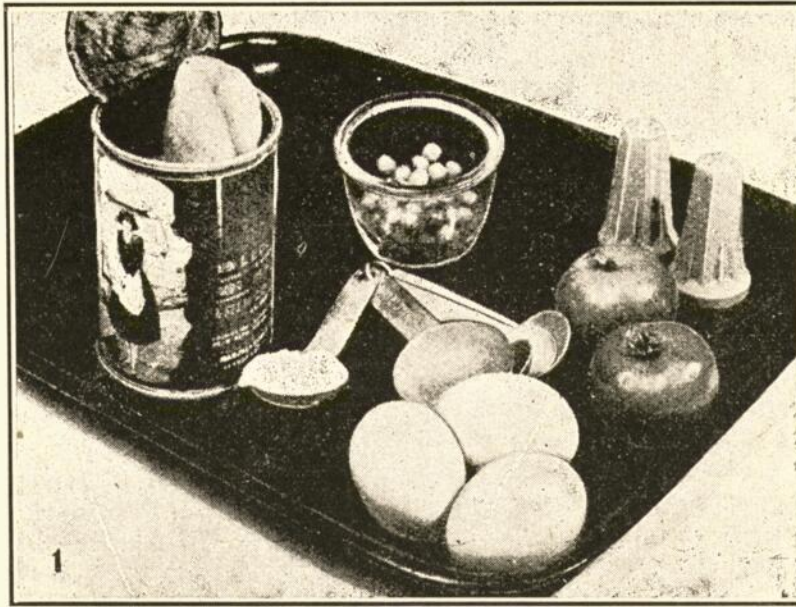
riosité cette fois, je me touchai le front. Un tremblement convulsif ébranla le spectre mais il cria faiblement. Ses deux mains translucides se portèrent à sa figure, palpant les orbites, la ligne incurvée du menton. Un liquide comme du métal en fusion s'échappa de sa bouche, puis le zombi disparut. Le Dr Ochs accourut avec un vase. Il recueillit cette lave à temps et me regarda d'un air de triomphe.

«Je chancelais mais, me ressaisissant, je courus à la fenêtre par où était parti le zombi. Je ne vis que des fumées qui se dissipaient très vite. L'horrible apparition se découvrit encore dans le lointain, plus effarante cette fois, avec un rictus amer sur une face qui m'était maintenant extraordinairement familière.

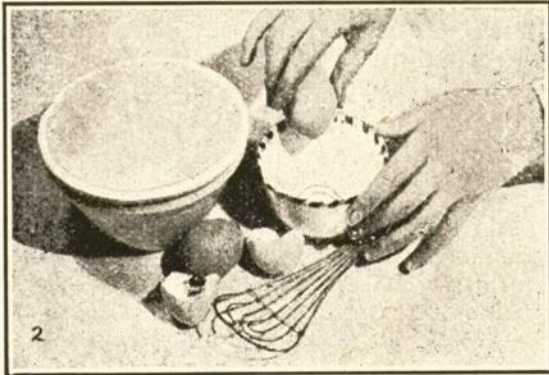
«Comme si l'âme me sortait par la blessure que je m'étais infligée jeune, je ressentis à la tête ce

(Suite à la page 52)

**S**OULEVEZ les bords de l'omelette avec un couteau, pendant que se fait l'omelette. Faites bien réchauffer votre plat que vous servez immédiatement.



**U**NE omelette espagnole réussie est une chose délicieuse, qui vous change des omelettes ordinaires. Elle requiert évidemment plus de travail.



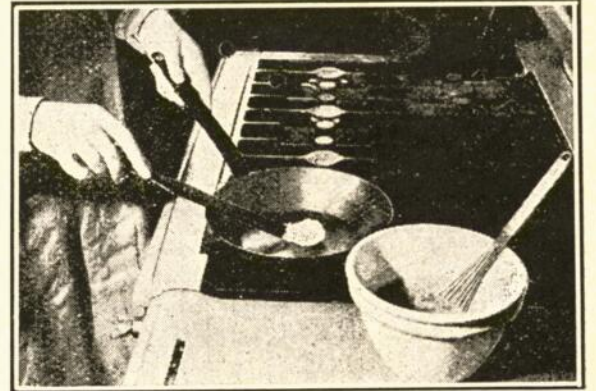
**C**ASSEZ vos oeufs dans un bol et voyez s'ils sont bien frais. Battez légèrement et ajoutez l'eau.

**VOUS** trouverez ci-dessous la liste des ingrédients qui entrent dans la préparation d'une bonne omelette espagnole.

## Comment Faire UNE OMELETTE Espagnole

### Ingrédients

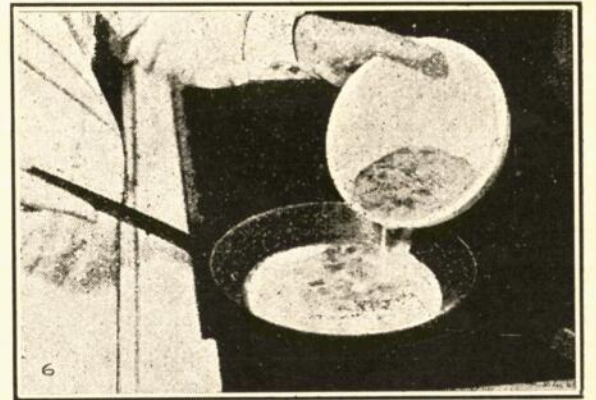
3 oeufs frais	2 c. à soupe d'eau
1½ c. à soupe de pois cuits	1 c. à soupe de piment émincé
1½ c. à soupe de tomate hachée	½ c. à s. beurre
Poivre, sel et paprika au goût	



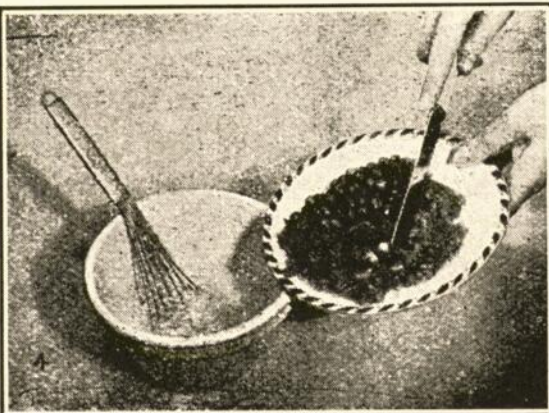
**F**AITES fondre le beurre dans la poêle jusqu'à ce qu'il soit très chaud ou qu'il brunisse légèrement.



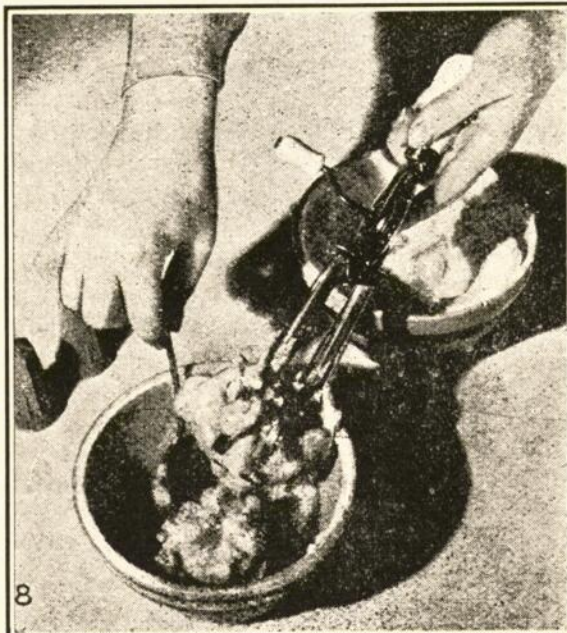
**D**ECOUCPEZ et émincez le piment. Faites chauffer et pelez deux tomates et coupez-les fin.



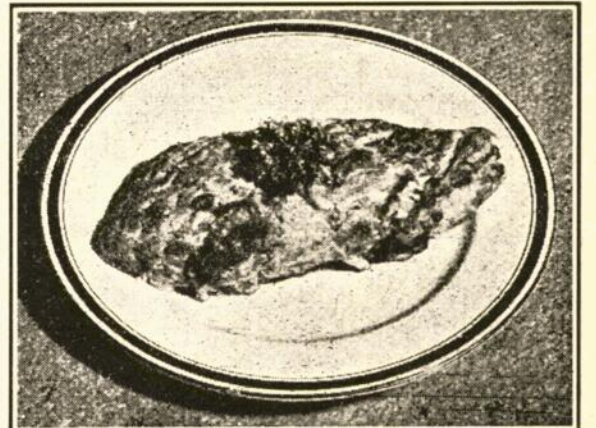
**V**ERSEZ votre mélange dans la poêle, et faites-le cuire rapidement jusqu'à ce qu'il soit légèrement gratiné au-dessous.



**P**UIS incorporez en battant les tomates hachées, le piment et les pois dans les oeufs battus et l'eau. Assaisonnez au goût avec poivre, sel et paprika. En faisant une omelette de ce genre, battez légèrement vos oeufs, juste assez pour qu'ils se mélangent bien avec l'eau.



**VOUS** pouvez encore, en utilisant une autre méthode, séparer vos oeufs et incorporer les blancs battus en neige dans les jaunes d'oeufs et les autres ingrédients.



**Q**UAND le dessus de l'omelette est encore humide, glissez-la sur un plat chaud au moyen d'une spatule. Repliez-la en deux et servez-la tout de suite, garnie de persil. Vous avez là un plat appétissant dont se régale la famille.



## Adoptez cette idée ingénieuse par Joséphine Gibson

L'HOTESSE qui sait recevoir, présente et dispose ses mets de façon à exciter l'appétit de ses invités. Pour arriver à ce résultat, elle met en oeuvre toute l'ingéniosité dont elle est capable. Cependant, il arrive parfois, parce que les goûts ne sont pas tous les mêmes, qu'elle n'obtient pas tout le succès qu'elle aurait désiré.

Même dans une famille, cette variété dans les goûts peut très bien exister. Et cela ne se produit pas seulement chez les jeunes, mais le père de famille lui-même, lorsqu'il rentre de son travail fatigué et impatient, a de petits caprices que la maman bien avisée fait bien de respecter.

### Evitez de "passer les choses"

Le moyen de satisfaire tout le monde, à mon avis, est de fournir à chacun ce qu'il lui faut pour relever à sa façon le goût des mets qui lui sont présentés. La chose est facile à l'aide de ce commode plateau tournant auquel, en Angleterre, on a donné le nom curieux de "Lazy Susan", parce qu'il élimine la nécessité de "passer" autour de la table les sauces, condiments et marinades dont on doit avoir soin de le garnir abondamment. De cette manière, chacun peut choisir la sauce ou le produit qui lui plaît particulièrement, selon les plats qui sont servis.

Mais la variété est le secret du succès de ce plateau tournant sur votre table, car n'oubliez pas que vous avez à satisfaire toutes sortes de goûts. Correctement garni, le "Lazy Susan" doit comprendre le ketchup aux tomates Heinz, la sauce Chili Heinz, la sauce Worcestershire Heinz, la moutarde préparée Heinz, du vinaigre et de l'huile d'olive importée Heinz, la sauce à bifteck Heinz et le raifort Heinz (horse

radish). Chacun de ces différents produits relève à sa façon la saveur de mets différents.

### C'est la saveur qui importe

Tous les produits que j'ai mentionnés appartiennent à l'assortiment des 57 variétés. Beaucoup d'hommes — et de femmes aussi — reconnaissent que ces sauces et condiments Heinz ne sont pas ordinaires. C'est parce qu'à la Compagnie Heinz, ce qui importe surtout et avant tout, c'est la saveur, la pureté et la valeur reconstituante des produits fabriqués.

Ainsi, par exemple, dans les jardins où sont cultivées les tomates de choix Heinz, ces fruits succulents sont cueillis au point de parfaite maturité, puis dans l'espace de quelques heures, sont convertis en délicieux ketchup. Toute humidité inutile est évaporée dans de grandes marmites découvertes. Un sucre granulé pur est ajouté, en même temps que de fines épices orientales, puis l'épaisse sauce savoureuse est versée chaude dans les bouteilles et cachetée. C'est ainsi qu'est préparé le meilleur ketchup au monde !

### Mettez des sauces sur la table

Adoptez cette idée ingénieuse du plateau tournant garni de sauces et condiments et vous provoquerez les commentaires élogieux de tous les membres de votre famille. Et votre mari, rentrant à la maison après une journée bien remplie, saura apprécier ces produits permettant d'obtenir toute une variété d'appétissantes saveurs.

### Pour les convives inattendus

Sur votre "tablette d'urgence", dans votre garde-manger, ayez soin de toujours avoir un assortiment de soupes Heinz, de jus de tomates Heinz, de spaghetti cuit Heinz et des quatre variétés de fèves cuites au four Heinz. De cette façon, vous serez toujours prêts à servir un repas à la dernière minute.

Avec les 57 variétés Heinz, vous pouvez servir des repas plus attrayants. Fabriqués à Leamington, Canada, par la H. J. Heinz Company.

L'idée de grouper ainsi sur la table, sauces, condiments et marinades, nous vient d'Angleterre, où l'on a imaginé ce commode plateau tournant auquel on donne le nom de "Lazy Susan", parce qu'il élimine la nécessité de "passer" ces choses d'un convive à l'autre. Quand il est bien garni, ce plateau fait très bon effet sur la table et incite les convives à essayer les produits délicieux qui y sont étalés.



### ON AIME TOUS LA SOUPE !

Vous pouvez servir de délicieuses soupes Heinz différentes pendant des jours et des jours... des soupes exquises comme celles préparées à la maison... et cela en faisant simplement chauffer la boîte avant de mettre sur la table: Crème de Champignons, Crème de Tomates, Crème de Pois Verts, Crème de Céleri, Crème d'Asperges, Légumes (comprenant 13 sortes de légumes), Bouillon de Boeuf, Nouilles avec Poulet, Tête de Veau (Mock Turtle) et Bouillon de Mouton.



### APPETISSANTE SALADE DE LEGUMES

Avec un peu de laitue, vos restes de légumes peuvent être transformés en une succulente salade et servis avec une sauce préparée ainsi: mélangez ensemble  $\frac{1}{2}$  c. à thé de sel, 1 c. à thé de sucre et  $\frac{1}{8}$  de c. à thé de paprika; ajoutez ensuite  $\frac{1}{4}$  de tasse de vinaigre Heinz et  $\frac{1}{2}$  tasse d'huile d'olive Heinz, puis battez à fond.

## LE SECRET DU MASQUE ANTILLAIS

(Suite de la page 49)

qu'on ne peut humainement supporter. J'en fus foudroyé et je m'étendis de tout mon long, écrasant les cornues du Dr Ochs.

—C'est Ochs et moi-même qui vous remercions, cher Barrette. Vous nous avez ressuscités en nous servant d'intermédiaire vis-à-vis du zombi Stringor, dit Marcel.

—Je suis ressuscité moi-même, que ce soit grâce à Stringor, à Ochs ou à vous, Marcel. Mais que suis-je dans cette affaire? demandai-je.

—Déjeunons d'abord, fit Marcel en m'introduisant dans une petite salle où des provisions toutes fraîches s'épalaient sur une nappe propre. Cela, dans un coin de la maison remis à neuf comme par enchantement.

«Je dis enchantement. Toute cette aventure sortait tellement des bornes de l'ordinaire que je me voyais maintenant transporté comme dans un féerie de Shakespeare. On agissait près de moi comme des héros du *Songe d'une nuit d'été*, avec des intentions tout autres que la veille. Une servante créole nous servit à déjeuner. Marcel me conta qu'il s'était rendu de bonne heure au village voisin, qu'il avait pu persuader quelques-uns des anciens employés de la plantation Menod à revenir travailler chez lui. On entendait dans la vaste maison le rythme des coups de marteau, des grincements de balai. Il s'accomplissait là, apparemment, une métamorphose qui avait déjà commencé dans la personne même du propriétaire. «J'ai aussi amené le médecin du village, murmura mon hôte. C'est pour Ochs qui a la certitude de guérir de ses plaies et de son goût. Nous irons à sa chambre tout à l'heure.»

«Par la fenêtre, j'observai plusieurs noirs en train d'huiler les instruments aratoires avec lesquels ils se remettraient bientôt à la conquête de vastes champs frappés de stérilité, depuis la mort du père de Marcel. Tout renaissait. Il y avait quelqu'un ou quelque chose, manifestement, à qui on devait ce merveilleux regain de vie. A table, nous étions comme deux personnes qui ont raté un suicide et qui constatent au terme de leur convalescence, après avoir passé à deux doigts de la mort, que l'existence n'est pas si dépourvue d'attraits. La comparaison est trop mince encore; c'était plutôt une espèce de Pentecôte où tout se révélait sous des dehors nouveaux, éclatants...

«Nous fûmes bientôt dans la chambre du spirite. Lavé, pansé par le médecin martiniquais, Ochs apparaissait transfiguré malgré ses chairs meurtries par le bistouri. Il déclara: «Je n'en ai pas pour longtemps à resder ainzi imbodent. Quand je me relèferai, le monte

«Le lendemain en m'éveillant, j'étais désespéré. Une fièvre maligne parcourait tout mon corps. Mes dents claquaient malgré le soleil matinal qui inondait ma chambre. Marcel entra portant des jus de fruits.

«Je le reconnaissais à peine. Sa prunelle était rieuse, sa démarche très assurée et ses gestes n'avaient plus ces saccades, ces tics que j'avais notés en faisant sa connaissance. L'inquiétude était bannie de son front. Ses vêtements étaient soignés.

—Comment allez-vous, cher ami? me demanda-t-il.

—J'en mourrai, répondis-je.

—C'est ce que nous allons voir. Tenez, vous devez avoir soif? Prenez ceci.

«Je bus le jus d'oranges d'un trait, puis le jus de raisins. L'effet de ce léger réconfort fut plus foudroyant pour moi que tout ce qui s'était passé au cours de la nuit. Je me levai d'un bond et je voulus manger. J'allai à la fenêtre, je pleurai de joie sur le spectacle de la riche nature qui se déployait à mes pieds. Je fus inondé de voluptés rares, divines. Mon sang bouillonnait dans mes veines. Je regardais partout avec l'assurance d'un pauvre ambitieux qui vient de découvrir un trésor. J'exultais. Je ne trouvais rien de comparable à ce changement subit qui venait de s'opérer en moi avec l'instantanéité de la foudre. Rien. Mince, l'euphorie que j'avais connue plus tôt à mon premier voyage aux Antilles, à côté du monde que j'entrevois maintenant. Tout m'apparaissait sous un jour nouveau. Mille combinaisons me trottaient en tête. Je devenais capable de tout surmonter. Oui, la vie me serait désormais un paradis, un perpétuel enchantement. J'étais incendié d'extase.

«Je me tournai vers mon sauveur, l'homme que je maudissais il y avait exactement deux minutes.

—Marcel, quel est ce jus qui a pu faire ce miracle? Quelle heureuse idée vous avez eue de m'en donner, m'exclamai-je. Apprenez-moi le nom de l'arbre qui produit cet élixir.

«Je parlais en mêlant mes phrases comme un homme qui a trop bu d'un vin capiteux.



*Maman a Raison*  
**Pour DESSERTS DELICIEUX**  
**BENSON'S**  
*est le meilleur*

DEPUIS plus de 70 années, le Corn Starch Benson est le préféré des ménagères canadiennes.

Ce fameux Corn Starch, dans le même paquet jaune, est le vieil ami de confiance si bien connu dans presque toutes les cuisines.

Depuis bien des générations, les ménagères proclament le Benson absolument indispensable à la préparation de crèmes cuites au four, sauces de toutes sortes et desserts délicieux. Naturellement, la jeune mariée de nos jours, sachant que les substituts ne sont pas aussi bons, se sert de cette marque connue et prouvée.

Un tel succès n'est pas sans imitations, et de façon à ne pas être désappointée, insistez sur le Benson's Prepared Corn quand vous voulez le meilleur Corn Starch.

The CANADA STARCH COMPANY, Limited



# CORN STARCH BENSON

The Canada Starch Co., Limited, Montréal.  
 Veuillez m'envoyer votre livre de recettes.  
 Ci-inclus 10c pour couvrir les frais de poste.

Nom .....  
 Adresse .....  
 Ville .....

Ce livre de recettes primées vous sera expédié sur réception de 10c. Remplissez le coupon.



sera à moi. Merci à fous, me dit-il. Il me serra la main.

«Mais allais-je avoir la clef de ce mystère, à la fin?

—Je ne suis pas superstitieux, commençai-je, mais qu'est-ce que j'ai eu à faire là-dedans et quelle est cette étrange apparition que Marcel appelle Stringor et qui, malgré son caractère surnaturel, n'en laisse pas moins des traces de bien-être matériel parmi nous ?

—Le Dr Ochs, en sa qualité de spirite, expliqua Marcel, vint un jour à Fort-de-France à la recherche de plus d'éclaircissements sur les zombis dont il avait entendu souvent parler au cours de ses voyages. Son intention était de faire des expériences concluantes, d'approcher les habitants du pays pour s'informer des manifestations surnaturelles de ces esprits dans l'île, d'en écrire des traités. Il y a de ça six ans. A cette époque, j'avais vu des zombis et j'y croyais fermement mais je ne possédais pas encore l'art de les emprisonner et d'en tirer des secrets. Je rencontrai un soir le Dr Ochs à l'ombre de la montagne Pélée, sur les ruines de Saint-Pierre, terre de zombis, que nous appelons revenants en France. Je lui dis l'objet de mes recherches; il me révéla le sien. De là date notre amitié. Nous nous mîmes en quête d'expériences fructueuses. Il y a trois ans, le zombi Stringor nous apparut. Ochs remarquant quelques anomalies dans ce revenant, fit tout son possible pour le retenir. Il l'interrogea, le força à avouer que sa dépouille avait été violée par des chercheurs de masques en peau, et que tout le derme facial lui avait été enlevé. Il faut vous expliquer, cher Barrette, je n'ose vous appeler Rosaire, que des indigènes assez peu scrupuleux, faisaient une véritable industrie de se tailler à même le visage d'un mort de quoi tanner des masques utilisés dans des cérémonies burlesques empreintes de religiosité. Des amateurs de curiosité vinrent à la Martinique et achetèrent un grand nombre de ces masques. On en voit déjà dans les musées d'histoire naturelle des grandes villes du monde entier. Stringor nous expliqua clairement que son masque avait été envoyé dans une région nordique et qu'un enfant s'était blessé un jour en l'essayant. Un zombi ne parle pas mais ses gestes s'interprètent et Ochs possédait à fond cette science de déchiffrer les signes des êtres surnaturels. Il est licencié de l'Institut de nécrophilie de Stuttgart.

—Quelle horreur, m'éclamai-je, mais passons!

«Nous répétâmes nos entrevues avec Stringor, poursuivit Menod. Il se révélait intéressant. Il voulait son masque qui gelait là-bas. Il le décrivit au Dr Ochs et promit en retour un liquide dont nous tirerions des avantages peu communs, propres à nous distinguer du reste des mortels. C'était, paraît-il, un vieux secret de l'âge d'or des Caraïbes. Sur ces entrefaites, vous arrivâtes à Fort-de-France.

«Stringor nous en avertit en déclarant que l'enfant n'était pas loin qui avait éclaboussé de son sang, jadis, sa propre peau parcheminée.

«Inutile de vous expliquer avec quel joie secrète je fis votre connaissance. Je me disais, à ce moment: «Nous arracherons le secret du zombi au moyen de ce garçon. Ochs saura comment procéder.»

—Voilà une histoire qui tient à peine debout, déclarai-je, mais tout s'enchaîne logiquement pour moi et je suis bien forcé d'y croire. J'ai été témoin de trop de choses la nuit dernière. Personne d'autres que nous n'y croira, cependant.

—Oh! les spirites croient à ces choses-là. Pour les vrais initiés ce ne sont pas des contes, observa mon interlocuteur.

—Eh! bien, vous n'avez pas fini, repris-je. Comment se fait-il que pendant la fuite de Stringor, — personnage d'opéra manqué—j'aie reconnu sur sa figure des traits ressemblant, ressemblant à... un moment, s'il vous plaît, j'ai déjà vu cette personne-là une fois dans ma vie.

—Je crois bien, s'exclama mon hôte. C'est votre masque antillais qui est revenu. Le Dr Ochs s'est assuré du secret de Stringor mais il a tenu promesse. Il a rendu son masque à ce pauvre zombi défiguré. Il l'a dirigé par des courants spirituels jusqu'au Canada.

—C'est ce que je constaterai en retournant chez moi, fis-je interloqué.

—Ne restez pas trop longtemps là-bas, conseilla Ochs qui se relevait sur ses oreillers, après avoir suivi avec intérêt l'explication qu'on me donnait. «L'élixir ne faut que dans la zone dite antillaise, reprit-il. Mais dans cette zone, il est inaldérable pour la vie. Croyez-moi, établissez-vous ici. D'ailleurs je fous donne inutilement zet afis. Fous gonsdaderiez fous-même que la fie gonstamment merfeilleuse ici, plus qu'augun vilosove n'est cabable de la zentir, zera éternellement endachée de nosdalachies boignandes si fous fous addartez en «exil».

(Suite à la page 58)

# Si Votre Enfant Manque d'Appétit

—Voici un Moyen Etonnamment Simple de Susciter Chez Lui une Faim Naturelle, Même de Légumes et de Lait



... Une Découverte qui Fait que les Enfants Mangent Plus Volontiers des Aliments Sains comme les Epinards, la Laitue et les Carottes... Ajoutant Souvent Ainsi une Livre par Semaine à Leur Poids.

VOICI un moyen très simple d'amener les "faibles mangeurs" à MANGER

— sans les presser ni les commander! Un moyen de faire qu'un enfant se régale de toute nourriture saine, normale, même des légumes et du lait.

Ce résultat remarquable devient possible grâce à une nourriture concentrée d'un genre unique — appelée Ovaltine — qui procède d'aliments naturels, et possède des propriétés diététiques qui ont attiré l'attention du monde entier. Vous la servez mélangée simplement avec du lait et les enfants en aiment le goût!

## Comment Elle Agit

**Premièrement:** Ovaltine est une riche source de cette Vitamine B excitatrice d'appétit et qui fait défaut dans beaucoup d'aliments quotidiens.

**Deuxièmement:** Ovaltine est non seulement nourrissante par elle-même, mais se digère aussi si facilement qu'elle n'impose à l'estomac qu'une tâche minimum, contribuant ainsi à alléger les fonctions digestives réclamées d'un estomac surtaxé ou "lent".

Ces caractéristiques d'Ovaltine sont importantes; et les spécialistes vous diront que l'enfant dont la digestion est déficiente ou "lente" est habituellement celui qui ne veut pas manger, qui écarte les légumes et refuse de boire du lait.

Mais une fois que l'on a, par procédé scientifique, stimulé l'appétit et produit la sensation naturelle de la faim, un changement radical s'effectue. L'ancienne hosti-

lité aux aliments de chaque jour disparaît graduellement et la faim même de légumes se fait sentir chaque jour de plus en plus et de façon naturelle.

## Constatez Par Vous-même

Pour l'amour de votre enfant, nous vous prions instamment d'essayer Ovaltine. Remarquez la différence presque immédiate dans l'appétit de votre enfant et la façon dont il se comportera aux repas. Notez aussi l'accroissement de poids, d'équilibre nerveux et de vigueur.

Vous pouvez vous procurer Ovaltine à n'importe quelle pharmacie ou épicerie. Ou, si vous le désirez, envoyez le coupon ci-dessous donnant droit à un approvisionnement d'essai.

REMARQUE: Des milliers de personnes nerveuses, hommes et femmes, font usage d'Ovaltine pour recouvrer leur vitalité quand elles sont fatiguées. Les médecins la recommandent fortement aussi contre l'insomnie — et comme aliment fortifiant pour les mères qui nourrissent, les convalescents et les personnes âgées.

METTEZ A LA POSTE POUR RECEVOIR UN APPROVISIONNEMENT D'ESSAI

A. WANDER Ltd., Elmwood Park, Peterboro, Ont., Dept. L.R.P.-3

### Offre Spéciale

Le Gobelet d'Annie l'Orpheline

Avec illustrations en couleurs d'Annie l'Orpheline et de son chien Sandy. Gobelet d'Annie l'Orpheline et paquet échantillon, 25c.

Envoyez-moi votre paquet échantillon d'Ovaltine. J'inclus 10c pour couvrir les frais d'emballage et de poste. (Ou 25c pour l'offre spéciale à droite.)

Nom \_\_\_\_\_  
(Ecrivez vos nom et adresse en moulé bien lisible)

Adresse \_\_\_\_\_

Ville \_\_\_\_\_ Prov. \_\_\_\_\_

(Un paquet par personne)

**OVALTINE**  
Le Brevage-Aliment Idéal

## Crèmes Pasteurisées:

nouveau secret  
de la beauté



**E**MPLUYEZ une fois la célèbre Crème de visage Pasteurisée de Helena Rubinstein et vous ne voudrez plus entendre parler d'autre chose! Plusieurs crèmes en une seule, un traitement rapide et concentré pour faire et refaire la beauté. Elle moule les contours; revivifie et nettoie. Votre peau brillera d'une beauté nouvelle chaque fois que vous l'appliquerez sur votre visage, votre gorge et vos mains. 1.00.

Pour les peaux sèches et sensibles, Helena Rubinstein a créé la Crème de visage Pasteurisée Spéciale, merveilleuse pour réagir contre les lignes et les rides qu'amène une peau sèche. 1.00

Et que votre peau soit normale, huileuse ou sèche, il n'y a rien comme la crème végétale "Youthifying Tissue Cream" pour rajeunir et nourrir votre peau. Elle pénètre très avant dans la peau; rafraîchit et stimule les tissus; corrige et prévient lignes, rides et pattes d'oie. 2.00.

Pour vous faire un maquillage au meilleur goût du jour et pour que votre visage s'harmonise avec vos plus nouvelles toilettes, adoptez les poudres, rouges et bâtons pour les lèvres de Helena Rubinstein, dans les plus nouvelles teintes Parisiennes, ce qui se fait de plus pur et de plus exquis. 1.00 à 5.50. Aux salons de Helena Rubinstein et dans les chic magasins.

TAXE D'ACCOISE EN PLUS

Helena Rubinstein vous invite à son salon où on se fera un plaisir d'analyser votre peau et de vous donner des conseils sur les soins de beauté, le tout gratuitement.

**helena rubinstein**

126 Bloor St. W., Toronto      Hôtel Ritz-Carlton, Montréal  
New-York      Londres      Paris

## 64e Année de Progrès Ininterrompu

DE LA  
**MUTUAL LIFE**  
Assurance Company  
OF CANADA

Assurances en vigueur portées, en 1933, à \$518,521,336, y compris \$6,063,281 de polices remises en vigueur en 1933, qui avaient précédemment pris fin.

L'actif a été porté à \$138,912,508.

Les réserves spéciales et le fonds de surplus ont été portés à \$11,917,520.

Plus de 45% des nouveaux contrats pris en 1933 vinrent de personnes déjà assurées dans cette Compagnie.

Les généreux dividendes payés en 1933 sont maintenus en 1934.

Les paiements aux assurés et bénéficiaires, depuis l'incorporation, excèdent \$165,681,289, y compris \$54,582,681 en dividendes.

En vous assurant, choisissez cette Compagnie qui est mutuelle depuis son incorporation, en 1869, et a su démontrer, au cours des 64 dernières années, la valeur pratique de la mutualité.

Siège social: Waterloo, Ont.

# Il Faut que Femme Cède...

(Suite de la page 30d)

suis de votre avis, on a fait de grands progrès dans l'automobile depuis ces dernières années...

SCENE V

LES MEMES. — LUI

Lui. (entrant).—Vous voilà encore avec votre éternelle discussion sur les autos?

Elle.—Oui... je venais précisément de dire à notre ami que jamais je ne puis faire de sortie qu'en tramway ou en infâme taxi... alors que si nous avions une auto, nous pourrions aller ensemble prendre l'air à la campagne et je ne deviendrais pas anémique comme je le suis actuellement... Je m'affaiblis chaque jour, faute d'air vif et vivifiant de campagne...

Lui.—Quelle est cette nouvelle lubie?

Paul. (à part).—Cela devient amusant...

Elle.—Lubie... comment oses-tu parler de lubie?... Tu m'avoueras, mon ami, que pour une femme que tu veux

tu es un bourreau... Tout cela pour épargner quelques mille... Que dites-vous, mon ami de cette tyrannie?... (elle pleure). Je suis bien malheureuse, allez...

Lui. (conciliant).—Allons, ma petite, tu sais très bien que je ne puis actuellement faire cette dépense... Mais écoute, je vais mettre un baume à tes chagrins... à condition que ces beaux yeux ne versent plus de larmes...

Elle.—Rien ne pourra me consoler, je le sens...

Lui.—Si... si... écoute-moi...

Paul. (à part).—Je vais perdre mon pari...

Lui.—Je vais te donner ta robe... tes souliers... tes bas... et...

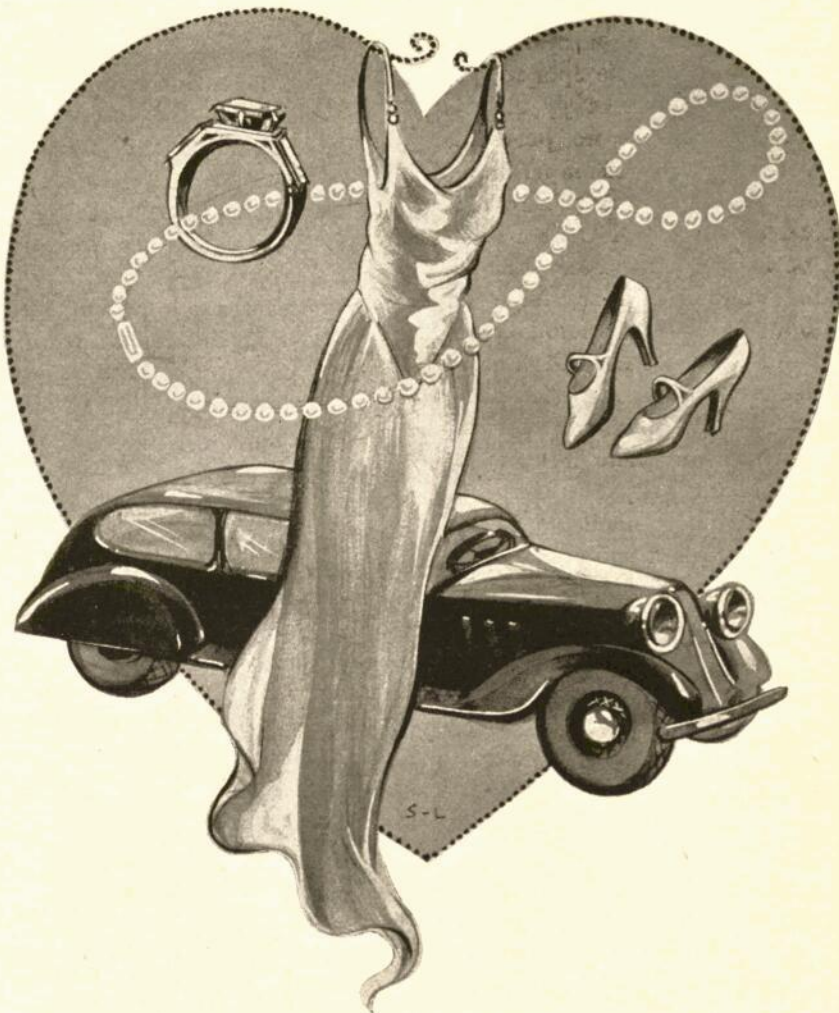
Elle.—Et quoi?... une auto?

Lui.—Non... mais je vais te donner la bague que tu désires tant...

Elle.—Et mon auto?...

Lui.—Je te promets que dans un an à cette date, jour pour jour, tu trouveras devant notre porte une limousine...

Es-tu satisfaite?...



voir tenir dans le monde un certain rang, il n'y a pas de bon sens à la voir descendre d'un tramway ou d'un vulgaire taxi en robe de bal ou de soirée...

Lui.—Où veux-tu en venir?...

Elle.—A ceci: c'est qu'il nous faut une limousine...

Lui.—Quoi... Une limousine... nous faire mendier notre pain?... Une limousine?

Elle.—Oui... une LI-MOU-SI-NE... Que sont quelques mille dollars de plus ou de moins?

Lui.—Une fortune... une fortune... Vous l'entendez, Paul? Ces femmes, elles ne doutent de rien...

Paul. (à part).—Elle va perdre son pari...

Lui.—Mais où prendrais-je l'argent pour la payer?

Elle.—Où tu voudras... cela te regarde...

Lui. (exaspéré).—Une limousine... Mais faites-lui donc entendre raison, mon ami... Elle perd la tête...

Elle.—Dis-moi... tu préfères voir ta femme humiliée devant tes amis? Tu préfères la voir perdre ses couleurs et mourir d'inanition et d'air?... Mais

Elle.—Vrai?...

Lui.—Vrai de vrai...

Paul. (à part).—J'ai perdu mon dîner.

Lui.—Paul, je vous prends à témoin de ma promesse...

Paul.—Entendu... je me rappellerai cela...

Elle.—Tiens, tu es un amour de mari. Tu es si gentil qu'il faut toujours te céder en tout... on ne peut faire autrement...

Lui.—Et comme preuve de ma sincérité, je vais sur-le-champ te signer le chèque de ta bague... je reviens à l'instant. (il sort).

SCENE VI

LES MEMES. MOINS LUI

Elle. (riant).—Hé bien... qu'en dites-vous? J'ai la bague et une auto dans un an... Et en plus, un fin dîner que vous nous offrirez... Ah!... nous autres pauvres femmes, nous devons toujours céder...

Paul.—Oui... vous l'avez dit, chère madame.

RIDEAU

# LA CHANSON FRANÇAISE

Le Samedi et Le Film publient également des textes de chansons françaises.

## Pourquoi se quitter quand on s'aime ?

(Peguy-Koger-Scotto)

Disque Pathé, No 94304, par Simone Cerdan.

Disque, \$1.00; musique, 45c

I

Ainsi tu pars... mais c'est folie  
Pour une erreur sans lendemain.  
Viens près de moi... donne ta main  
Et ne brise pas notre vie.

Refrain

Pourquoi se quitter quand on s'aime?  
Pourquoi chercher un autre abri?  
Va, lorsque le coeur est épris  
Se dire vous est un blasphème.  
Les fleurs, l'azur, les oiseaux même  
Chantent l'oubli des trahisons.  
Ecoute-les, ils ont raison  
Pourquoi se quitter quand on s'aime?

II

De ton esprit, chasse le doute  
Nous revivrons des jours meilleurs,  
Et sur le chemin du bonheur  
Ensemble nous ferons la route.

## Le cœur de Paris

(Pierrefont-Flament)

Disque Pathé, No 94224, par Jean Cyrano.

Disque, \$1.00; musique, 45c

I

Dans la pampa  
Ti, oh, oh, oh!  
C'est cet air-là  
Que chantent tous les gauchos.  
L'accordéon  
Se fait amoroso  
Pour lancer son  
Ti, oh, oh, oh!

Le soir la brise répète à tous les échos  
Cette mélodie que modulent les oiseaux...

II

Sur l'océan  
Un jour de San Benito  
Un vent violent  
Nous a transmis ce sanglot  
Bientôt partout  
Se répétèrent ces mots  
Ces mots très doux  
Ti, oh, oh, oh!  
Quand la nuit étend son voile sur  
[les flots bleus  
Sur la côte on entend un refrain  
[langoureux.

III

Loin du pays  
Du soleil, des fandangos  
Cet air me suit  
Et m'obsède le cerveau.  
Le souvenir  
D'un chant près de mon berceau  
Pour m'endormir  
Ti, oh, oh, oh!  
C'est la plainte des enfants et  
[des amoureux  
Qui évoquent les larmes ou les  
[jours heureux.

Refrain

C'est la tendre java  
De la Pampa  
Dont les accents séducteurs  
Captivent les coeurs.  
Ecoutez donc  
Ti, oh, oh, oh!  
Dans les vallons  
Ti, oh, oh, oh!  
Courant les monts  
Ti, oh, oh, oh!  
Cette chanson  
Ti, oh, oh, oh!

Vous pouvez vous procurer ces chansons, paroles et musique, sur disque ou en feuille, chez les marchands de musique de votre localité.

Le fromage  
à dessert  
favori  
du Canada



## Vous aimerez certainement le Roquefort à la Crème!

La saveur délicate de la Crème de Roquefort semble être faite sur commande pour ceux qui recherchent un régal vraiment différent en ce qui concerne les fromages.

Ce fromage est juste à point! — doux et cependant piquant — d'une richesse crémeuse qui donne un goût nouveau au goût familier du roquefort. Régaliez-vous avec ce nouveau fromage à dessert, fait par les producteurs de Chateau. Chateau Cheese Co. Limited, Ottawa, Canada.



# Chateau

L'Aristocrate de la famille des fromages

COUPON D'ABONNEMENT LA REVUE POPULAIRE

Ci-inclus \$1.50 pour 1 an ou 75 cents pour 6 mois (Etats-Unis: \$1.75 pour 1 an ou 90 cents pour 6 mois) d'abonnement à La Revue Populaire.

Nom .....

Adresse .....

Ville .....

Province ou Etat .....

Poirier, Bessette Cie, Ltée, 975 de Bullion, Montréal, Canada.

# Cu revoir à la "VOITURE SANS CHEVAL"



L'auto conventionnel d'aujourd'hui est un descendant du cheval et du buggy.



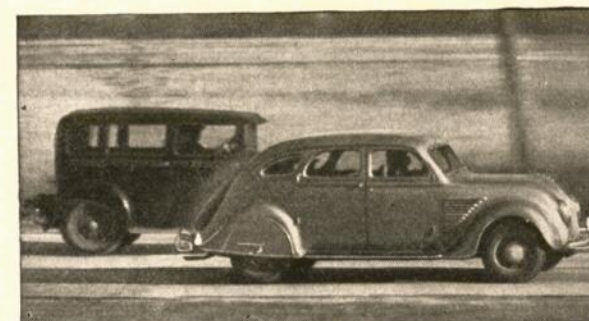
Les pionniers remplacèrent le cheval par une longue capote et firent quelques autres changements.



En dépit des perfectionnements mécaniques le concept du cheval et du buggy se maintint pendant 30 ans.



Il y a cinq ans passés, le style aérodynamique De Soto démontra l'inefficacité des dessins ordinaires.



Toute trace de la voiture sans cheval disparaît dans le nouveau De Soto AIRFLOW.

**C'est un Nouveau Genre de Voiture... Vraiment Aérodynamique... avec "Promenade Flottante"... et à un Prix Populaire, parcequ'il est Très Modique**

IL y a des mois que le public canadien entend parler d'un nouveau genre d'automobile... le De Soto AIRFLOW.

Eh bien, ce nouvel auto est "arrivé"! On l'a vu aux grandes Expositions d'Automobiles à Montréal et à Toronto. C'est un réalité.

Vous serez frappé de voir ce qui a été accompli... de voir combien cette voiture diffère des autres... de constater tous les avantages uniques qu'elle apporte aux automobilistes.

### Nouvelle Conception de la Beauté

Ce qui vous frappera surtout c'est la ressemblance du De Soto AIRFLOW aux avions et wagons de chemin de fer les plus modernes. Il en a les mêmes lignes extra-fuyantes... les vrais principes aérodynamiques sont définitivement appliqués.

Ouvrez ses larges portières. Vous verrez un intérieur moderne au superlatif... banquettes profondes enchâssées dans du chromium brillant—des lampions en des couleurs qui s'harmonisent... des appuis-bras perfectionnés... et un tableau de bord d'un chic inconnu.

### Nouvelle Conception de la Promenade

Oui, le De Soto AIRFLOW est différent dans son dessin. Mais vous ne comprendrez pas tout le raffinement qu'il a causé tant que vous n'en aurez fait l'essai. Faites un tour dans le De Soto AIRFLOW et vous réaliserez ensuite pourquoi les autos conventionnels paraissent démodés et surannés.

D'abord, tous les occupants sont assis *au milieu* de l'auto. Vous ne verrez pas de cordons dans le De Soto, parceque vous n'en avez pas besoin. Pour la première fois vous pouvez jouir d'un délassément parfait. Vous ne sauriez que vous êtes en mouvement si ce n'était la vue du paysage. Vous pouvez lire votre journal tout en roulant à 80 milles sur les chemins les plus raboteux. C'est aussi facile d'écrire une lettre que dans un Pullman.

### Nouvelle Conception de la Sécurité

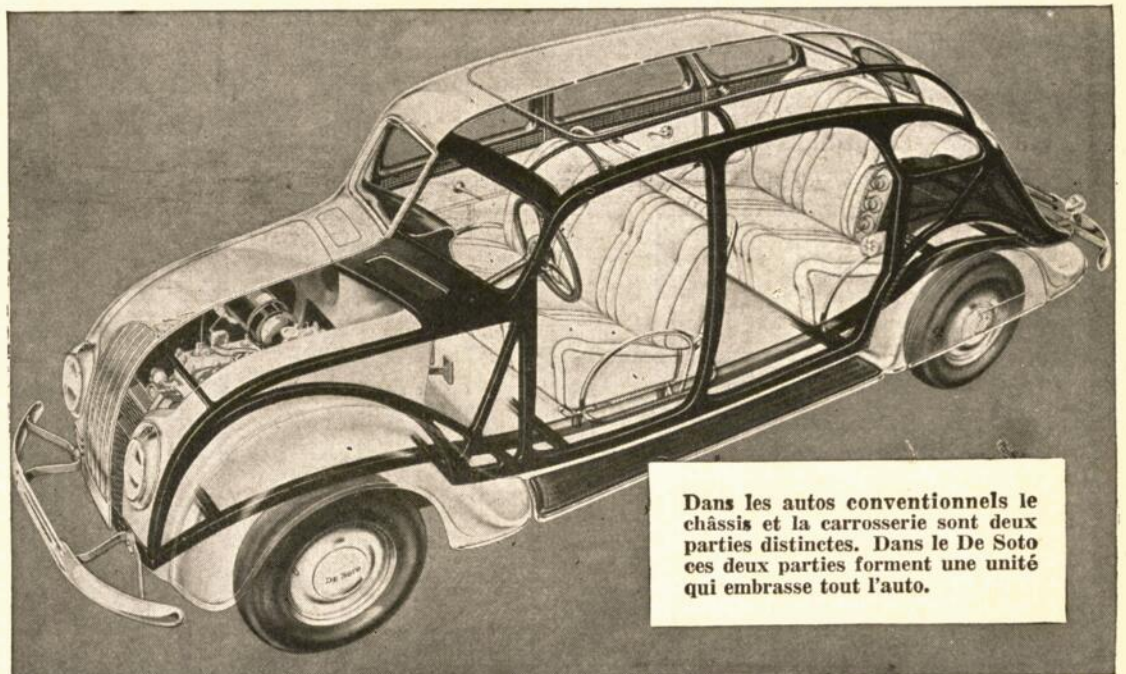
Voilà l'auto qui vous donne le plus de sécurité. Sa carrosserie tout-acier, son châssis construit en acier renforcé par de l'acier vous donne une voiture 40 fois plus forte que les voitures ordinaires. Sans compter que le champ de vision du conducteur est augmenté de 25%.

Les freins hydrauliques sont plus puissants que dans les modèles qui l'ont précédé. Le bras de direction est placé de façon à vous donner plus d'aise.

Le centre de gravité rend les coins de rues aussi faciles à prendre que la route directe.

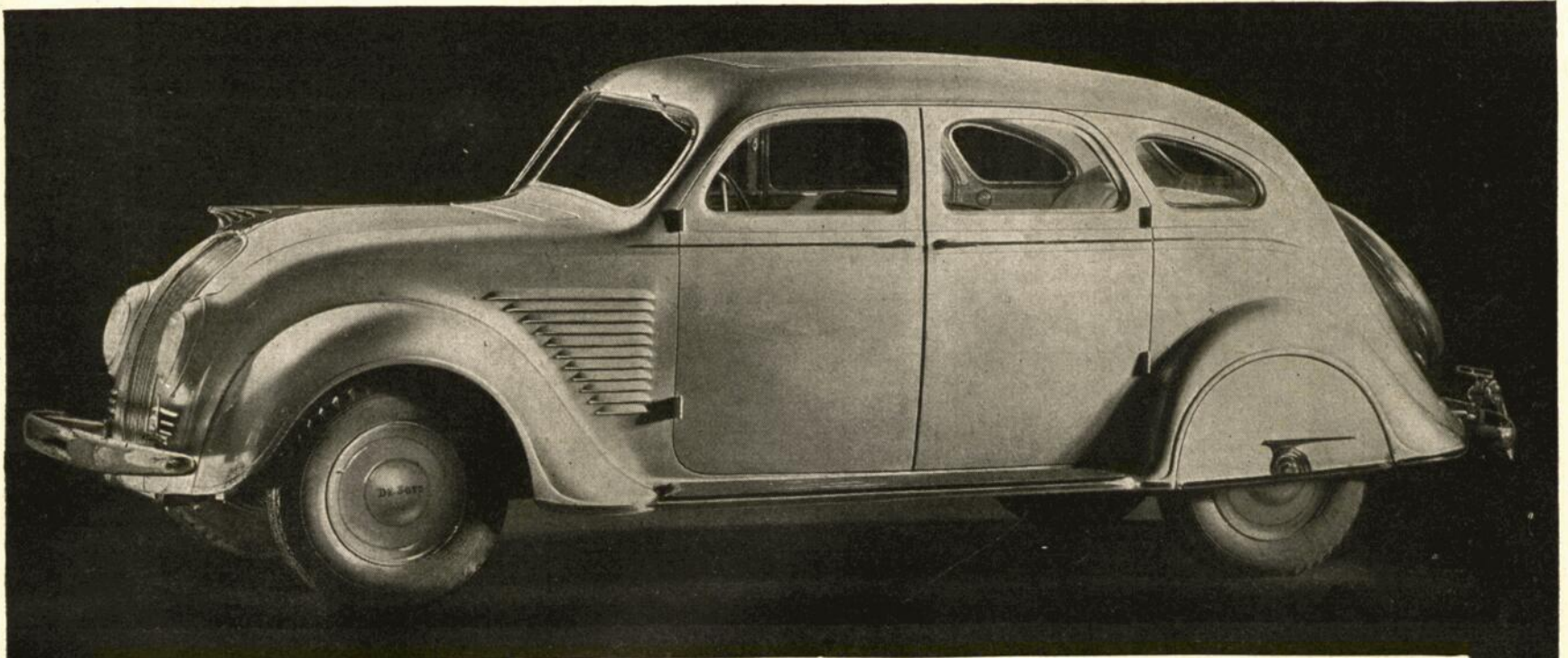
Mais ce ne sont là que quelques-uns des avantages que vous trouverez dans le De Soto.

Ce que devez faire c'est de consulter votre agent local. Il vous fera faire un tour dans cet auto merveilleux. C'est de cette manière que vous apprécierez ses caractéristiques uniques.



Dans les autos conventionnels le châssis et la carrosserie sont deux parties distinctes. Dans le De Soto ces deux parties forment une unité qui embrasse tout l'auto.

# Voici le NOUVEAU DESOTO "AIRFLOW"\*



1. Il perce un trou dans l'air  
2. Il file à 80 milles à l'heure

3. Pouvoir Flottant et Promenade Flottante  
4. Carrosserie cintrée type-pont tout-acier

## NOUVELLES CARACTERISTIQUES

Ventilation automatique à toutes les températures pour tous les occupants. Compartiment à colis hermétique; Carrosserie cintrée tout-acier à l'épreuve du bruit; Roues pneumatiques; Champ de vision élargi; Ressorts plus longs; Moteur 100 c.v. avec tête en aluminium; montage du moteur avec Pouvoir Flottant; Embayage automatique; Roulement libre; Freins hydrauliques; Transmission silencieuse; Phares à rayons réflexes; bouton du starter sur le tableau.

### Trois Modèles De Soto AIRFLOW

Sedan 4 portières, Six Personnes; Brougham, 2 portières, 6 Personnes; Coupé, 2 portières, 5 Personnes.



\*Nom breveté par la Chrysler Corporation of Canada, Limited.



**PLUS D'ACCROCHEMENT AUX CORDONS . . .** Voici comment vous êtes assis dans un auto conventionnel . . . l'occupant est juché sur l'essieu. Toutes nos sympathies!



Et voyez maintenant comment chaque personne se trouve "au milieu du navire" dans le De Soto AIRFLOW.



Voyez cette photographie. Il y a autant d'espace dans le siège avant que dans celui d'arrière. Trois personnes peuvent s'y asseoir aussi confortablement que deux.

Avez-vous déjà vu un auto qui vous donne d'espace? Derrière la banquette arrière il y a un compartiment à colis très spacieux qui est très accessible.



**L'ANTIQUE...  
et le  
MODERNE**

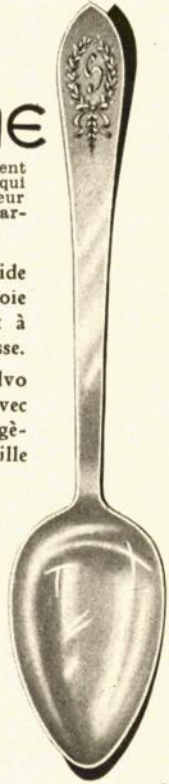
une cuiller d'argent de nos jours, qui répond au meilleur goût moderne en argenterie.

SILVO — le poli liquide à argenterie qui nettoie toujours rapidement et à fond, mais sans rudesse.

Quelques gouttes de Silvo sur un chiffon doux avec lequel vous frottez légèrement et l'argent brille aussitôt.

Vous pouvez toujours confier vos précieuses argenteries aux bons soins du Silvo.

Pouvons-nous vous envoyer un échantillon gratuit de ce poli à argenterie doux et efficace? Ecrivez à :



55-P



**La  
Perfection  
dans la  
Protection  
Mortuaire**

**RIEN** n'exprime mieux le respect qu'on doit aux siens et le pieux souvenir qu'on en garde que la protection de leurs restes dans une tombe Galt. Inattaquable et permanente, faite d'un métal à l'épreuve de la rouille, la tombe dite "Crypte Galt" est le plus digne tribut qu'on puisse rendre à ceux et celles qui nous furent chers. A la portée de tout le monde. Ecrivez pour recevoir la brochure: "The Ultimate in Burial Protection".

THE GALT ART METAL CO. LTD.  
Galt, Ontario



**Galt Crypt**  
MADE IN CANADA

**QUINZE PRIX A GAGNER CHAQUE MOIS**

Pour permettre à plus de lecteurs et de lectrices de gagner des prix, nous offrons pendant quelque temps QUINZE prix au lieu de CINQ. Ces quinze prix seront sous la forme de beaux jeux de cartes. Nous commençons ce mois-ci une nouvelle série de Mots Croisés exécutés par un spécialiste en la matière. Envoyez votre solution sur le carrelage ci-dessous, d'ici le 15 mars inclusivement. Adressez: — Les Mots Croisés, 975, rue de Bullion, Montréal.

	D	O	C	I	L	E		B	A	D	I	N	E		
P	O	U	R	R	I		B	O	R	I	N		S		
E	R	R	E	R		D	A	I	M	S		A	O		
R	U	S	E		N	A	R	R	E		L	A	C		
I	R	E		G	E	N	R	E		S	A	I	S	I	
C	E		I	R	I	S	E		T		N	N	A		
A		E	T	A	G	E		N	O	I	S	E		L	
R	E	M	E	D	E		F	O	R	C	E		M	I	
D	R	A	M	E		A	I	N	S	I		B	A	S	
I	R	I	S		P	I	N	C	E		N	U	I	T	
T	E	L		O	R	G	I	E		F	O	S	S	E	
E	U		O	D	E	U	R		R	E	C	T	O	S	
R	A	R	E	T	E		C	O	R	E	E	N			

SOLUTION  
DU  
PROBLEME  
No 26

PARU DANS  
LA REVUE  
POPULAIRE  
DE FEVRIER

LES QUINZE gagnants du Concours No 26, paru dans La Revue Populaire de février, sont :

- Mme J. P. H. Massicotte, 144, rue Notre-Dame, Victoriaville, P.Q.
- Mme Fernand Brunelle, 8326, rue St-Denis, Montréal, P.Q.
- Mme H. Lavoie, 332 1/2, 3e Avenue, Québec, P.Q.
- Mlle Béatrice Gamache, Boîte Postale, 114, Montmagny, P.Q.
- Mlle Jeanne Gauthier, 925, rue Cherrier, Montréal, P.Q.
- Mlle Marguerite Canty, 1450, rue Sherbrooke Est, Montréal, P.Q.
- Mlle Flore Chagnon, 4295, Blvd. Gouin Est, Montréal-Nord, P.Q.
- Mlle Pauline Langlais, 6896, rue De St-Valier, Montréal, P.Q.
- Mlle Aurore Leduc, C. P. 310, Trois-Rivières, P.Q.
- Mlle Gabrielle Lefebvre, 289, rue Nelson, Ottawa, Ont.
- Mlle Andrée LaVictoire, Rigaud, P.Q.
- Mlle Marie Joseph Chevrier, C. P. 129, Casselman, Ont.
- Mlle Marcelle Beaudoin, St-Henri Co. Lévis, P.Q.
- Mlle Marcelle Tremblay, 138, rue de la Couronne, Québec, P.Q.
- M. Alph. Bergeron, 219, rue Short, Sherbrooke, P.Q.

LES MOTS CROISES DE "LA REVUE POPULAIRE" — PROBLEME NO 27

	1	2	3	4	5	6	7	8	9	10	11	12	13	14	15
1	C	A	N	A	D	I	E	N	N	E	S				
2	H			N			A	I							
3	A		C	A		D		I	V				B	A	N
4	M		R	A				T	E						
5	P		C	R		E		R	A				A	R	C
6	L		M			N		E	U				S	E	
7	A														
8	I	L	E		C	H	A	P	E	L	A	I	N		
9	N				O				A						
10			E	S		P		V	A	L		J	O	U	R
11	L					I			M	E		E	R	R	A
12	A		E	T		T		S	E	M		A	M	E	S
13	V		R	U		A		A	R	A		N	E	E	S
14	A					L			N						
15	L	E	V	I	S					D					A

Nom .....

Adresse .....

- HORIZONTALEMENT**
- 1—Femmes habitant le Canada. — Titre donné aux religieux bénédictins.
  - 2—Du verbe avoir.
  - 3—Pron. dém. pour cela. — Deux lettres de l'v. — Publication de mariage.
  - 4—Coup de baguette sur le tambour. — Règle double. — Conj. qui sert à lier les parties du discours.
  - 5—Conseiller du Roi (abr.). — Même que le 1er 4 horiz. — Arme servant à lancer des flèches.
  - 6—Du verbe avoir.
  - 8—Espace de terre entouré d'eau. — Aumonier d'un couvent.
  - 10—En les. — Petite vallée. — Temps pendant lequel le soleil éclaire l'horizon.
  - 11—Pron. pers. pour mol. — Manière d'aller.
  - 12—Conjonction. — Fils de Noé. — Principe de la vie (plur.)
  - 13—Petit ruisseau. — Perroquet de l'Amérique du Sud. — Venues au monde.
  - 15—Ville de la prov. de Québec en face de Québec. — Drap pour vêtement d'hiver (M).

- VERTICALEMENT**
- 1—Fondateur de Québec, en 1608. — Fondateur du Séminaire de Québec (1663).
  - 3—Lettres d'appel du poste de la Commission Canadienne de la Radio à Montréal. — Termination des verbes de la 1ère conj.
  - 4—Rivière de Suisse. — Du verbe taire.
  - 6—Peau-rouge. — Genre de l'institution que fondèrent Jeanne-Mance et Mme de Bullion en 1642.
  - 8—Venir au monde, voir le jour. — Adj. pos. fem.
  - 9—Egalité de rang. — Qui a une saveur rude.
  - 10—Père Jésuite martyrisé par les Iroquois en 1649.
  - 11—Fut abattu, mourut.
  - 12—Apôtre qui assista à l'agonie de Jésus sur le Calvaire.
  - 13—Carte à jouer. — Grands arbres qui servent à border les routes.
  - 14—Qui est au bon air. — Substance azotée.
  - 15—Marquis commandant des forces de la N. France blessé mortellement à la bataille des plaines d'Abraham. — Retour violent des vagues sur elles-mêmes.

**Le Secret du Masque Antillais**

(Suite de la page 53)

«Je séjournai trois semaines à la plantation Menod. Tous les noirs y étaient revenus à la longue. Marcel obtint des crédits de la banque, se lança dans l'exploitation intensive de la canne à sucre, de mélasse et de rhum des Antilles. Son commerce est formidable.

«Le Dr Ochs a tracé d'une main habile toute l'histoire des tribus caraïbes depuis les plus anciennes origines. A Lübeck, sa ville natale, il a érigé l'un des plus beaux musées d'histoire naturelle du monde entier. Mais il opère, tantôt à Haïti, tantôt aux Grenades, un peu partout. Il ne sort pas souvent de ses Antilles. Les documents qui manquaient, il les a trouvés, lui, Dieu sait comment!

«Lorsque je revins au Canada, j'arrangeai avec mon père la réalisation du projet de cette flotte qui se développe rapidement. Un soir que nous causions dans le salon où des amis d'enfance s'étaient réunis pour fêter mon départ presque définitif, j'appris que le même jour où j'avais reçu l'espèce de viatique dont je t'ai parlé tantôt, il y avait eu un tumulte formidable dans l'appartement encombré des curiosités antillaises. J'y courus, un peu gêné. Je n'y ai jamais trouvé le masque qui devait réellement appartenir au zombi, après tout»

Henriette, la négresse, était assise depuis longtemps près de Rosaire et André, tenant un cabaret où deux verres et une carafe de jus d'ananas attendaient les deux amis.

—Merci, chère Henriette, dit Rosaire. Vous êtes une fille prévenante. M. Houle a certainement soif et moi aussi.

Mais regardant son bracelet-montre: «Sapristi! reprit-il, est-il bien deux heures?»

André lui confirma l'heure.

—Comment se fait-il, Henriette, que vous ne soyez pas couchée.

—Oh! monsieur Barrette, j'aime tellement cette histoire de zombis. Mais vous m'avez fait peur. Mon coeur bat très vite.

—C'est tout ce qui vous retenait ici? demanda le jeune armateur.

—Je voulais aussi vous répéter que les fruits se gâteront si vous ne faites pas réparer votre système frigorifique.

**AGENTS DEMANDÉS**

pour vendre des cravates de soie pour nous. Nous vous vendrons à un prix qui vous permet de faire 100% de commission. Ecrivez-nous aujourd'hui pour échantillons et renseignements. Ontario Neckwear Co., Dépt. 561, Toronto 8, Ontario.

# Le Style Avion

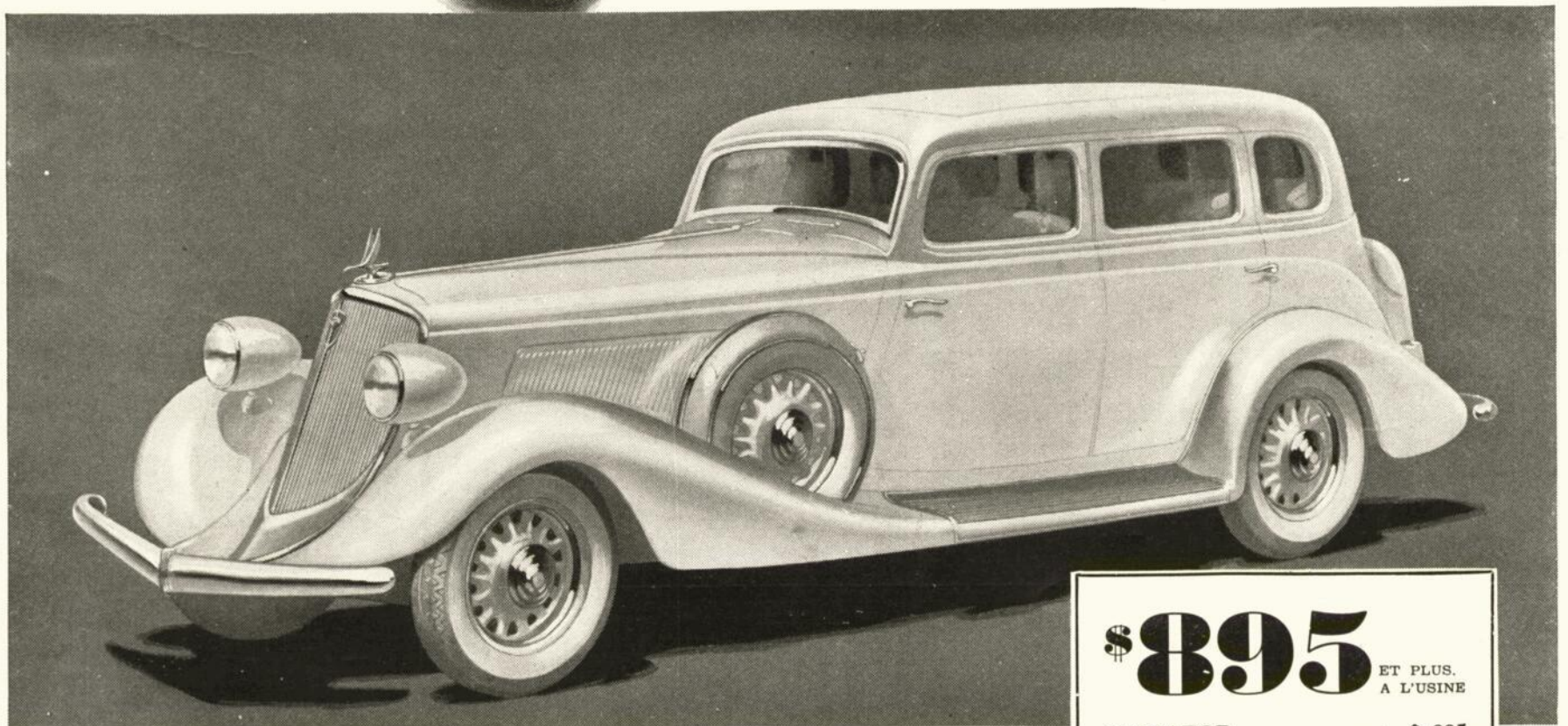


donne au public Canadien une  
nouvelle sensation... *et une*  
*nouvelle économie!*

DE L'AUTODROME  
VIENT  
LEUR RESISTANCE



DE L'AVION  
VIENT  
LEUR ELEGANCE



**S**TUDEBAKER emprunte son nouveau dessin de 1934 des avions-transport. Mais l'apparence distinctive de ces nouveaux Studebaker n'a rien de capricieux. Au contraire, elle est du meilleur goût.

Ceci, ajouté à la modicité du prix pour 1934, explique l'accroissement des ventes du Studebaker dans toutes les parties du Dominion.

Ces Studebaker style-avion ne sont pas seulement les plus jolis que Studebaker ait

jusqu'à présent mis sur le marché, mais aussi les mieux construits, les plus économiques, et ceux dont la performance donne le plus de satisfaction. Leur résistance est le résultat d'un succès sensationnel à l'autodrome d'Indianapolis, en concurrence avec les meilleurs autos de course du monde entier.

Ils sont faits au Canada par des ouvriers canadiens. Voyez, aujourd'hui même, ces

**\$895** ET PLUS.  
A L'USINE

DICTATOR .....	\$ 895
COMMANDER .....	\$1225
PRESIDENT .....	\$1510

Prix basiques, à l'usine. Pare-chocs, taxes et équipement spécial en plus.

*"En raison du coût montant des matériaux, les prix ne sont pas garantis."*

nouveaux Studebaker style-avion, et mettez-vous au volant. Vous aurez une agréable sensation.

*Les Nouveaux* **STUDEBAKERS** *de 1934*

LA NOUVELLE

FORD V-8

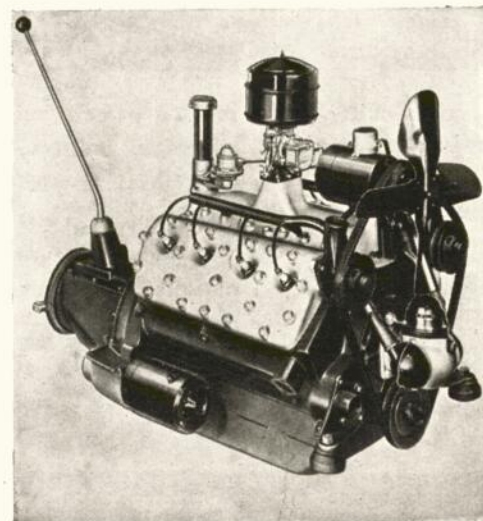
DE

1934



**LE DESSIN DU MOTEUR V-8 EST LE  
SECRET DE SA MEILLEURE PERFORMANCE**

*Le moteur est la partie la plus importante d'une automobile. Cent autres choses peuvent ajouter à vos aises et être d'une extrême utilité, mais, somme toute, sans moteur votre voiture ne marcherait pas! La performance, la durabilité, le fonctionnement sûr et précis et le caractère économique du véhicule—tout cela dépend du mécanisme essentiel caché sous le capot . . . La Nouvelle Ford de 1934 est une automobile exceptionnelle parce que son moteur est exceptionnel. Les millions de milles parcourus par nos clients démontrent éloquemment l'efficacité de l'agencement en V de ses 8 cylindres. Sa supériorité définitive sur la route, dans les montées, dans l'encombrement fiévreux de la circulation urbaine, est l'indice mathématique de la perfection technique incorporée dans chacune de ses parties.*



La Nouvelle Ford de 1934 est la seule automobile de moins de \$4000 qui ait un moteur à huit cylindres en V. On y trouve aussi plusieurs dispositifs distinctifs qu'on ne voit d'ordinaire que dans les voitures de grand prix—culasses de cylindres en aluminium; pièces spéciales, traitées à chaud, insérées dans les sièges des soupapes; vilebrequin intégralement contre-équilibré, en acier forgé; blocs de cylindres, conduits d'échappement et carter tous venus de fonte en une pièce. Le carburateur double et le double collecteur d'admission des gaz augmentent la puissance et la rapidité, procurent des reprises plus nerveuses, accentuent la souplesse, facilitent le démarrage aux basses températures, et économisent notablement le carburant à toutes les vitesses. Il n'existe pas d'automobile dont le fonctionnement et l'entretien coûtent moins cher que ceux de la Ford V-8 de 1934.